BOUDDHA JAPONAIS

—

Qu'on veuille bien ne point s'y tromper : il s'agit ici moins du Bouddha que du Japon.

Immédiate, nerveuse, méditerranéenne à certains égards, la sensibilité japonaise s'accommodait mal des sphères abstraites de la métaphysique indienne : elle s'est ingéniée à les peupler. Triant avidement dans les Trois Corbeilles, tressant la tradition chinoise à la doctrine indienne, ressuscitant les morts dans leur vie personnelle, subordonnant la délivrance par la pratique à la délivrance par la contrition parfaite, élisant entre tous pour son décor sensuel le Paradis de la Terre pure de l'Ouest, elle a fait descendre le bouddhisme du ciel sur la terre.

C'est dire que la science ne trouve guère son compte dans les textes courants du bouddhisme japonais : l'évangile des humbles et des grands, sans distinction de sectes, le Bukkyô Seiten (1) *à l'ombre duquel cette étude se place, n'est autre chose qu'un recueil de fragments — choisis d'une double traduction. Mais c'est sous ces espèces précisément que le bouddhisme nourrit chaque jour cinquante millions d'âmes; et, pour qui se penche sur la peine des hommes, rien n'est plus digne de respect.*

« Bien que les Trois Régions m'appartiennent, les Hommes sont en vérité mes enfants », avait dit le Maître : combien jalousement le cœur japonais a, dans le bouddhisme, isolé cette humanité, les extraits que voici le refléteront.

(1) *Les livres sacrés du Bouddhisme*, par Maeda Keiun et Nanjô Bunyu, Tôkyô, Sanshôdô, 38e année de Meiji. J'ai travaillé sur la 24e édition, revue, 2e année de Shôwa.

I

Parlant sur la foi, le Bouddha dit :

J'apparais en ce monde comme les grands nuages qui arrosent les champs, pour délivrer les Hommes des tourments de la soif, et leur donner la paix bienheureuse. Sans distinction entre le noble et le non-noble, entre celui qui est en haut et celui qui est en bas, entre celui qui observe la Loi et celui qui la viole, entre les bons et les méchants, entre les sages et les fous, sur tous, sans me lasser, je fais pleuvoir la Doctrine.

J'apparais encore en ce monde comme une fleur de lotus, qui croît dans la vase et que la vase ne souille point.

Je vois les Hommes errer sans guide dans les ténèbres mauvaises; je vois les Hommes courir à l'eau des Six Passions comme un voyageur altéré vers de l'eau salée; je vois les Hommes haïr leurs parents, leurs frères, leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs : à cause de cela, je ressens de la pitié.

Je suis la Grande Compassion : ayez confiance et méditez-moi. Je suis la Grande Miséricorde : ayez confiance et repentez-vous.

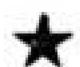


La foi est la racine de tout bien. La foi est un champ fertile, car elle nourrit l'accomplissement de la Loi en tous les êtres. La foi est une eau limpide, car elle lave des souillures de l'Illusion. La foi est un œil sûr, car elle discerne le bon chemin du mauvais. La foi est la Grande Voie, car elle conduit à la Sagesse. La foi est la clarté de la lune, car elle accomplit parfaitement la Loi.

De même qu'un homme n'ayant pas de mains péné-

trerait en vain parmi des montagnes de trésors, de même celui qui n'a pas la foi s'approcherait en vain des Trois Trésors. Mais l'homme vertueux et la femme vertueuse qui s'appliquent de toutes les forces de leur cœur à la méditation du Bouddha, que ce soit sur la montagne, dans la forêt, ou dans la ville, de jour ou de nuit, qu'ils soient assis ou couchés, je ne cesse de les apercevoir comme s'ils étaient devant mes yeux.

Et s'il se trouve dans les Dix Directions un seul homme qui, désirant naître en mon royaume et élevant vers moi sa pensée intensifiée dix fois, n'y naît point, je refuse le nom de Bouddha.



Vers ceux qui font le mal, mon cœur se penche plus lourd encore : si un homme a sept enfants, et que l'un d'eux soit malade, bien qu'il les aime tous d'une même affection, n'est-ce pas vers l'enfant malade que son cœur penche le plus lourd?

C'est pourquoi je vous dis : quand vous avez commis une faute, hâtez-vous de vous repentir, de peur que le mal ne vienne à vous comme l'eau à la mer.

Pour vous repentir, appelez-moi, et demandez sincèrement à triompher du mal : en votre méditation se dissoudront vos péchés comme la maladie se dissout dans la sueur.

Quelqu'un dit :

— Qu'un homme ayant fait le mal cent années en ce monde renaisse dans le ciel pour avoir seulement médité le Bouddha au moment de mourir, je ne crois pas cette parole.

Alors, interrogeant, le Bouddha dit :

— Si l'on met sur l'eau une petite pierre, flotte-t-elle, ou va-t-elle au fond?

— Elle va au fond.

— Si l'on fait apporter cent grosses pierres, et qu'on les mette sur un bateau, les pierres flottent-elles, ou vont-elles au fond?

— Elles ne vont pas au fond.

Et le Bouddha dit :

Les cent pierres qui sont dans le bateau ne vont pas au fond parce qu'elles sont soutenues par le bateau. De même, quels que soient ses péchés, si un homme médite une fois le Bouddha, il n'entre pas en enfer, mais renaît dans le ciel.

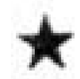
II

Parlant sur les devoirs envers soi-même, le Bouddha dit :

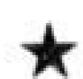
Aux hommes nés en ce monde, le malheur vient de la bouche. La bouche est la hache qui taille le corps en pièces; la bouche est l'épée qui tue le corps. Gardez-vous donc du mensonge, fût-ce en rêve; et ne proférez point d'inutiles paroles, fût-ce par amusement.



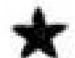
Soyez sobres. Ne vous enivrez point, et ne faites point d'excès de table.



Evitez la luxure. Sachez vous contenter de votre femme, et pour les autres femmes n'ayez jamais l'ombre d'une pensée d'amour.



Soyez humbles, et abaissez-vous. L'humilité et l'abaissement sont les deux vertus qui conservent le monde.



Soyez patients. Si vous vous entendez calomnier, supportez la calomnie. Et quand bien même un brigand vous frapperait à coups de sabre, n'ayez envers lui que de la bienveillance.

Un homme, ayant appris que le Bouddha observait la Sagesse et pratiquait la bienveillance, se mit à l'insulter de toutes ses forces. Le Bouddha ne répondant pas, les insultes cessèrent. Alors, le Bouddha dit :

— Mon fils, si tu fais à un homme un présent qu'il n'accepte pas, ton présent te revient-il?

— Il me revient.

— Mon fils, je n'accepte pas tes injures. C'est pourquoi elles te reviennent, aussi nécessairement que l'écho répond à la voix, et que les vagues reviennent vers les roseaux secs.



Mais sur toutes choses, sachez commander à votre cœur. L'Homme est trompé par ses yeux, par ses oreilles, par son nez, par sa bouche, par son corps, par son esprit; et ces Six Racines ont le cœur pour maître. Plus qu'un serpent venimeux, plus qu'une bête féroce, plus qu'un voleur, plus que l'incendie, craignez les mouvements de votre cœur.

Il y avait jadis un ascète qui, retiré sous un arbre au bord d'une rivière, méditait la Voie. Au bout de douze années, il n'était pas encore parvenu à dompter les Six Désirs. Laissant errer son cœur et dispersant son esprit, il recherchait la forme pour les yeux, le son pour les oreilles, le parfum pour le nez, la saveur pour la bouche, la sensation pour le corps, le raisonnement pour

l'esprit. Ni son corps agité ni son esprit distrait ne connaissaient de repos.

Cependant, comme cet ascète devait être sauvé, il arriva qu'une tortue quitta la rivière et vint près de l'arbre. Un oiseau-pêcheur, qui avait faim, aperçut la tortue et voulut la manger. Mais la tortue ramena à elle ses six extrémités, et l'oiseau-pêcheur ne put rien. Quand il se fut éloigné, la tortue sortit sa tête, sa queue, ses quatre pattes, et se mit à marcher comme auparavant.

Et, voyant cela, l'ascète se dit :

— Je ne suis pas aussi habile que cette tortue. Oubliant la loi d'universelle instabilité, je m'abandonne aux Six Passions : c'est pourquoi le démon triomphe de moi. Il m'appartient désormais de cacher mes six extrémités, et de défendre mon cœur ainsi qu'un château fort.

III

Parlant sur les devoirs envers les autres, le Bouddha dit :

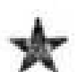
Dans vos rapports avec autrui, voici la première grande règle qu'il faut observer : ce que vous ne désirez point pour vous-mêmes, ne le faites pas à autrui.

Voici la deuxième grande règle qu'il faut observer : soyez reconnaissants. La reconnaissance est le commencement de la Compassion. Celui qui est reconnaissant est aimé des hommes, et renaîtra dans le ciel. Mais il y a trois espèces d'hommes dont je m'écarte toujours : ceux qui, ayant l'esprit de révolte, cherchent à faire périr les rois; ceux qui, oubliant les bienfaits de leurs parents, ignorent la piété filiale; et ceux qui frappent les religieux de la Loi.

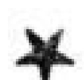
Et voici la troisième grande règle qu'il faut observer :

faites le bien. Ne faites pas le bien par simple reconnaissance, ni par désir d'en tirer un avantage, ni pour naître parmi les dieux et jouir du bonheur, ni pour vous attirer la réputation d'homme de bien, ni par crainte des souffrances des Quatre Voies malheureuses, ni pour recevoir d'autrui, ni pour vous élever au-dessus d'autrui, ni dans l'intérêt de votre maison, ni dans l'intérêt de vos parents. Mais faites le bien par miséricorde, par désir de rendre heureux les autres, pour faire naître chez d'autres le désir de le faire, pour pratiquer la doctrine avec les Saints, par désir de détruire l'Illusion, pour vous délivrer de l'Erreur, pour arriver à l'Illumination.

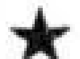
Ne point faire le mal, être reconnaissant, faire le bien, voilà les Trois Portes d'Entrée de toutes les bonnes actions.



Ne prenez point ce qui ne vous est pas donné, fût-ce un pétale de fleur au long d'un jardin.

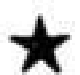


Quand vous marchez le long d'un chemin, ne foulez pas l'herbe verte. A plus forte raison, ne l'arrachez pas de vos mains. A plus forte raison, ne prenez pas le sang ni la chair d'êtres vivants pour en faire votre nourriture.



Soyez bons pour ceux que vous employez : faites-les travailler selon leurs forces; donnez-leur au temps convenable la nourriture et le vêtement; partagez avec eux ce que vous avez de bon; instruisez-les; faites-les reposer s'ils sont malades.

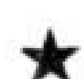
Soyez dévoués à ceux qui vous emploient : travaillez de votre mieux; veillez aux intérêts du maître; transmettez clairement les ordres; couchez-vous tard; levez-vous matin; instruisez-vous; accroissez la richesse de la maison; ne la méprisez pas pour son peu de biens; ne la quittez pas au temps de la pauvreté; ne dites point de mal de ceux qui l'habitent.



Dans tous les mondes, quel est l'être le plus riche, et quel est l'être le plus pauvre?

Celui qui a une mère affectueuse, celui-là, je l'appelle riche; celui qui n'a pas de mère affectueuse, celui-là, je l'appelle pauvre. Le temps où l'on a une mère affectueuse, je l'appelle le jour; le temps où l'on n'a pas de mère affectueuse, je l'appelle la disparition du soleil. Le temps où l'on a une mère affectueuse, je l'appelle la clarté de la lune; le temps où l'on n'a pas de mère affectueuse, je l'appelle la nuit sombre.

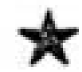
Appliquez-vous donc à prendre soin de votre père et de votre mère. En retour, vous recevrez un bonheur égal au bonheur de ceux qui pratiquent la piété envers le Bouddha : car la piété envers les parents et la piété envers le Bouddha sont une seule et même piété.



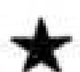
Il y a cinq choses que le mari doit observer dans la manière de traiter sa femme : la respecter d'un cœur droit; ne pas s'irriter de ses sentiments personnels; ne pas avoir d'affection étrangère; lui fournir la nourriture et le vêtement; lui donner des bijoux au temps convenable.

Il y a cinq choses que la femme doit observer dans la manière de servir son mari. Premièrement, quand

son mari rentre, elle doit se lever et lui faire accueil. Deuxième, quand son mari est absent, elle doit s'occuper de la cuisine et du nettoyage en l'attendant. Troisièmement, elle ne doit pas attacher impurement son cœur à un autre homme; et s'il advient que son mari la traite durement en paroles, elle ne doit pas répondre par des paroles pareilles, ni manifester de colère. Quatrièmement, elle doit obéir aux ordres de son mari, et ne point cacher les objets de la maison. Cinquièmement, quand son mari repose, elle ne doit pas se coucher elle-même avant d'avoir fermé les portes.



Ceux des disciples qui comprennent les bienfaits de leur maître, qu'ils le servent quand ils se trouvent en sa présence. Et quand ils sont loin de lui, qu'ils réfléchissent à son enseignement comme les enfants pensent à leurs parents et les hommes à leur nourriture.



Il y a quatre espèces d'amis : il y a des amis qui ressemblent à des cueilleurs de fleurs; il y a des amis qui ressemblent à des balances; il y a des amis qui ressemblent à une montagne; il y a des amis qui ressemblent à la terre.

Quel ami comparer aux cueilleurs de fleurs? Quand la fleur est belle, on s'en couronne; quand elle se flétrit, on la jette. Celui qui flatte l'homme riche, et le quitte s'il devient pauvre, celui-là est un ami-cueilleur de fleurs.

Quel ami comparer aux balances? Celui qui s'incline sous ce qui est pesant, et se hausse dédaigneusement si les choses sont de peu de poids, celui-là est un ami-balance.

Quel ami comparer à une montagne? Si des animaux et des oiseaux sont rassemblés sur une montagne d'or,

leurs pelages ou leurs plumes en reçoivent de l'éclat : de même l'homme riche qui prête de l'éclat à son voisin et se réjouit avec lui de sa propre fortune, celui-là est un ami-montagne.

Quel ami comparer à la terre? Celui qui partage avec un autre ses récoltes et ses biens, qui l'aide généreusement et a soin de lui, celui-là est un ami-terre.



Le mérite de l'aumône faite à un seul par compassion est grand comme le monde.

Si quelqu'un voyant un mendiant fronce les sourcils et déforme sa face, que cet homme sache bien qu'il s'ouvre lui-même la Voie des Démons affamés.

Si quelqu'un ne possède rien dont il puisse faire aumône, qu'il exalte la joie dans son cœur lorsqu'il verra un autre pratiquer l'aumône : la récompense de cette joie sera en tout semblable à celle de l'aumône elle-même.

Si quelqu'un ne possède rien dont il puisse faire aumône, qu'il ne dise point qu'il ne possède rien. Car il n'est personne qui ne possède un brin d'herbe : et pour donner un brin d'herbe à une fourmi, vous obtiendrez un bonheur sans mesure.

Si un homme très pauvre n'a pas de vêtement, il n'est cependant pas complètement nu. Si peu qu'il ait de vêtement, qu'il en arrache un fil pour lier la blessure d'autrui.

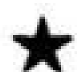
Un homme voulait réunir de nombreux invités et leur offrir du lait. Il pensa :

— Si je trais la vache chaque jour à partir d'aujourd'hui, le lait se gâtera : le mieux est de le laisser dans le pis de la vache jusqu'au jour où les invités viendront.

Il emmena le veau et la vache laitière, et fut les attacher dans des endroits différents.

Au bout d'un mois, recevant ses invités, il se mit à traire la vache : mais le lait s'était desséché, et pas une goutte ne sortit.

Les hommes veulent d'abord devenir riches pour faire ensuite de grandes aumônes. Et le jour où ils s'étaient promis de faire l'aumône, il se trouve que l'eau, le feu, ou les voleurs les ont dépouillés de ce qu'ils possédaient.



Qui veut faire acte de piété envers moi, qu'il fasse acte de piété envers les malades. Car des Huit Sources de Bonheur, le dévouement aux malades est la Première.

Que ceux qui soignent un malade, quand bien même ils sauraient de science certaine que ce malade va mourir, ne lui disent point qu'il va mourir. Mais qu'ils l'instruisent et lui fassent méditer le Bouddha. Qu'ils lui expliquent que toutes les souffrances de la maladie, il les reçoit en douloureuse rétribution du mal qu'il a commis dans une existence antérieure, et qu'ils l'amènent à se repentir. Et si en réponse le malade se fâche, les injurie, ou les insulte, qu'ils se taisent : mais qu'ils ne l'abandonnent point.

IV

Parlant sur le devoir social, le Bouddha dit :

Le roi est comme le père et la mère : que son affection ne soit point partiale. Le peuple est comme l'enfant : qu'il pratique la piété filiale.

Mais il faut que le roi ait soin de son peuple comme la mère a soin de son petit : elle devine quand il a soif,

et n'attend pas qu'il pleure pour le préserver de la pluie.

Je veux que le roi voie et connaisse tout par lui-même : le vent et l'orage, l'abondance et la disette, la peine et la joie, la maladie, les procès, le crime et l'innocence. Cela, c'est la proximité de cœur.

Je veux que le roi donne au temps convenable ce qu'il doit donner, et pèse ce qu'il doit prélever. Cela, c'est la protection.

Je veux que le roi, se méfiant de soi-même, assemble des sages pour écouter leurs critiques et leurs conseils : sans les avis des sages, le cœur du roi s'endort. Cela, c'est la prudence.

Proximité de cœur, protection, prudence, voilà ce que j'appelle un roi.

Alors, grâce à la puissance bienfaisante du roi, toutes les plus grandes terreurs du monde sont écartées; toutes les fleurs les plus belles du monde s'épanouissent; tous les bosquets les plus beaux du monde poussent leurs frondaisons; toutes les plantes les meilleures du monde guérissent toutes les maladies; et tous les peuples du monde goûtent l'abondance et le bonheur.

V

Parlant sur les devoirs envers les Trois Trésors, le Bouddha dit :

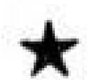
Les Trois Trésors sont le Bouddha, la Loi et la Communauté.

Homme, si d'un esprit ferme et d'un cœur sincère tu as recours au Bouddha, tu jouiras d'une grande félicité: car, jour et nuit, le Bouddha ne cesse d'aimer tous les êtres.

Homme, si d'un esprit ferme et d'un cœur sincère tu

as recours à la Loi, tu jouiras d'une grande félicité : car, jour et nuit, la Loi ne cesse de protéger tous les êtres.

Homme, si d'un esprit ferme et d'un cœur sincère tu as recours à la Communauté, tu jouiras d'une grande félicité : car, jour et nuit, la Communauté ne cesse de veiller sur tous les êtres.



Le Bouddha dit encore :

Moine, si tu veux enseigner autrui, commence par t'enseigner toi-même.

Moine, si, ayant expliqué la Loi à un homme, tu penses en toi-même : « Parce que j'ai expliqué la Loi à cet homme, il me doit la nourriture en abondance, et le vêtement », moine, je dis impur ton enseignement.

Moine, il t'appartient de faire la plus belle aumône : non l'aumône d'argent, mais l'aumône de la Loi. L'aumône d'argent est aimée des ignorants, l'aumône de la Loi est aimée des sages; l'aumône d'argent fait cesser la pauvreté d'argent, l'aumône de la Loi fait cesser la pauvreté de mérites.

Moine, si ceux que tu prêches t'insultent, tu ne dois pas les croire mauvais, puisqu'ils ne te jettent point de pierres. S'ils te jettent des pierres, tu ne dois pas les croire mauvais, puisqu'ils ne te donnent point de coups de sabre. S'ils te tuent à coups de sabre, tu ne dois pas les croire mauvais, puisqu'ils t'apportent la Délivrance.

VI

Parlant sur la Délivrance, le Bouddha dit :

Il y avait jadis un Bouddha qui s'appelait Sejizai-ô. Comme il prêchait, il advint qu'un roi nommé Ryuchin-ô

abandonna son trône pour l'écouter, et se fit moine sous le nom de Hòzô.

Hôzô désirait atteindre à l'état de Bouddha, non pour lui-même, mais pour sauver les Hommes de leurs misères. A sa prière, son maître lui révéla vingt et un milliards de Terres pures, et les moyens d'y parvenir : il choisit celle dont le bonheur était le plus grand, et l'entrée la plus aisée.

Pendant cinq Durées indéfinies de Temps, Hôzò pratiqua la méditation, et prononça quarante-huit vœux pour le salut de tous les Hommes. Puis il reçut l'Illumination complète, et, sous le nom d'Amida-Butsu, devint roi de la Terre qu'il avait choisie : alors il ouvrit à tous les Hommes l'entrée de cette Terre, qui est le Paradis de la Terre pure de l'Ouest.

Depuis ce temps, si quelqu'un prononce le nom d'Amida-Butsu en élevant vers lui toute sa pensée, il obtient l'Etat sans Retour. Depuis ce temps, si quelqu'un élève, de toute sa pensée, ne fût-ce qu'une seule prière silencieuse vers Amida-Butsu, il obtient l'Etat sans Retour.

Et voici, si vous le voulez savoir, ce qu'est le Paradis de la Terre pure de l'Ouest.

A partir d'ici, du côté de l'ouest, au delà d'une infinité de Terres de Bouddhas, il y a une Terre qui s'appelle le Paradis.

En cette Terre du Paradis, il y a sept lacs précieux : les eaux qui les emplissent possèdent huit vertus; le fond est de sable d'or pur; et des chemins d'or, d'argent et de perles mènent à ces lacs, où croissent des fleurs de lotus aussi grandes que les roues d'un char, des bleues à l'éclat bleu, des jaunes à l'éclat jaune, des rouges à l'éclat rouge, des blanches à l'éclat blanc.

En cette Terre du Paradis, six fois par jour, tombe une pluie de fleurs de mandâra. Six fois par jour, on

y entend le chant des cigognes blanches, des paons et des perroquets : et quand ils entendent ce chant, tous les êtres qui vivent en cette Terre élèvent leur pensée vers le Bouddha.

En cette Terre du Paradis, le nom même des Quatre Voies malheureuses est inconnu. Mais la brise y souffle doucement; et les branches des arbres précieux, et les tentures chargées de clochettes, y résonnent de cent et mille accords divers : et quand ils entendent cette musique céleste, tous les êtres qui vivent en cette Terre élèvent leur pensée vers le Bouddha.

GEORGES BONNEAU.

LE CANCRE

—

Il appartient à la faune de l'Enseignement secondaire; celui-ci en a le monopole. L'Enseignement primaire, même le Primaire supérieur, l'ignorent. Mais aussitôt qu'on passe de l'étude déjà avancée du français aux déclinaisons latines, il émerge. Il paraît que, pour se reconnaître dans les dédales du latin, des facultés suréminentes sont nécessaires. Ces démocrates qui le flétrissent sont de terribles aristocrates; ils ont pour troupes auxiliaires les démagogues qui font du cancre le produit exclusif de la vile bourgeoisie. Leur savante stratégie a fait du Cancre un personnage, mieux encore un symbole; ils l'ont tiré de l'ombre pour le dresser sur un pinacle, mais un pinacle d'ignominie. Le Cancre est le réprouvé, le maudit vers lequel ont convergé de tous les points de l'horizon les flèches de l'ironie, aussi bien d'un Léon Bérard que d'un Edouard Herriot. Celui-ci, avec une assurance qui étonne chez un homme aussi remarquable, étend son dédain même aux « attardés », c'est-à-dire à ceux qui ont la singulière idée de ne révéler leurs aptitudes que vers quatorze ou quinze ans. C'est bien la confirmation de ce que nous disions tout à l'heure : le cancre est le « maudit ». Inversement, l'élève digne d'approcher Virgile est l'élu, l'élu d'une mystérieuse divinité.

Si les grands ténors du Parlement sont les pontifes, les professeurs, plus exactement les professeurs des hautes classes de lettres de Paris sont les gardiens du temple. Le plus grand nombre assurément conserve la mesure et le sang-froid; quelques-uns en revanche font entendre les sombres oracles de la Pythie. J'ai sous les yeux un discours de prix prononcé par un professeur de

Première : l'auteur trace le portrait du Cancre, et quel portrait! Le Cancre, ou plutôt, pour nous hausser au niveau du maître, *Cancros*, est un brave garçon empressé à rendre service, « incohérent, ridicule et désarmant », incapable « de trouver dans sa pauvre cervelle un mot, un seul mot de sa leçon ». — Un autre a trouvé mieux : à ses yeux le Cancre représente le « Zéro absolu », base de l'échelle qui monte vers le ciel des prédestinés, l'échelle de Jacob. Le « Zéro absolu » donne en outre une leçon d'humilité, puisque parfois il réussit fort bien dans la vie. L'auteur de cette trouvaille ne semble pas soupçonner qu'une telle remarque, si elle était vraie, constituerait une critique amère et cinglante de l'Enseignement secondaire. En réalité, elle soulève un problème : comment le « Zéro absolu » peut-il dans la suite faire figure d'homme capable et habile, ou, pour parler net, d'homme intelligent? Comment le plomb vil se mue-t-il en or pur? Les pages qui suivent cherchent la réponse à la question.

§

D'abord le professeur est mal placé pour voir les choses telles qu'elles sont. D'ordinaire, sinon toujours, lui-même fut en son temps un excellent élève. Devenu professeur, il se reconnaît en ceux qui chaque année forment la tête de classe; ensemble ils représentent le type de l'homme tel qu'il doit être, la norme du Français cultivé. Au dessous l'humanité inférieure commence, l'informe apparaît, aux dernières limites le néant, le « zéro absolu ». Cette manière de voir n'est pas fatuité; tout bonnement on juge des autres d'après soi-même, tendance instinctive, mais trompeuse, qui trahit une insuffisance de psychologie.

En réalité, le Cancre comprend deux espèces bien distinctes, l'une innée, organique, produit d'un décret éternel de la Providence. Attention courte, mémoire fuyante, rebelle à tout développement d'une intelligence figée, tel

est le cancre avant le Lycée, pendant le Lycée, après le Lycée. Il n'est pas vrai que, sauf des cas très rares, la vie lui réserve des surprises heureuses, des succès inespérés. L'auteur de ces lignes en a, dès son existence de collégien, connu quelques échantillons, déchets humains qui souvent sombrent dans l'alcoolisme et que, dans le milieu où ils végètent, enveloppe une cordialité méprisante.

Les philosophes grecs l'auraient appelé le cancre par nature. Mais à côté de lui il y a le cancre par accident, variété de beaucoup la plus répandue. Il est, je le dis tout net, le produit de l'Enseignement secondaire, soit ampleur démesurée des programmes, soit dispositions de la scolarité, soit erreur du maître.

Sur le seuil sacré se dresse une absurdité auguste, la sélection dès la fin de la sixième, sélection qu'un inspecteur général, homme d'une distinction rare, veut « sévère ». C'est un philosophe, il est vrai, et quelques-uns n'ont pas oublié l'impertinence d'un agrégé des Lettres, plus tard professeur de Faculté : « On prétend qu'il n'y a pas d'absurdités que les philosophes n'aient dites; on les calomnie, il leur en reste à dire. » Nous n'insisterons pas; l'arme pourrait se retourner. Ce qui est vrai, d'une vérité aveuglante, c'est qu'une sélection sévère à la fin de la sixième serait une source d'injustices redoutables. Comment a-t-on pu oublier que l'intelligence n'est pas un bloc, mais un ensemble mouvant de tendances elles-mêmes mouvantes, les unes tôt épanouies, d'autres qui s'attardent en virtualités sommeillantes, comme dans l'attente de la sonnerie du réveil? Et puis qu'on se reporte à l'âge moyen des enfants qui commencent le latin, — 10 ou 11 ans : c'est l'âge de l'imagination en son plein essor, avec le goût des aventures merveilleuses, l'âge créateur de légendes et de mythes. A ces enfants avides de spectacles magnifiques, quel aliment offrons-nous? Des énigmes verbales, les déclinaisons qui déroutent toutes leurs habitudes de petits Français, et puis les conju-

gaisons, bref des exercices de grammaire avec leur terminologie abstraite, inaccessible à un esprit en formation. Deux circonstances heureuses préservent du mortel ennui : la mémoire fraîche, et puis l'émulation de la classe qui métamorphose en sport des exercices ingrats. Mais qu'un enfant apporte une mémoire un peu lente, imparfaitement entraînée, ou bien qu'il écoute d'une oreille complaisante les sirènes du rêve, le voilà qui laisse passer des éléments nécessaires; il suit d'un pas incertain l'allure de la classe, bientôt traînard de la colonne. La fin de l'année approche, avec elle l'examen de passage. Malheur à celui que guettent les jacobins de la pédagogie prompts à manier la guillotine, j'entends le bannissement. Ceux-là oublient que l'attardé d'aujourd'hui, demain peut-être en Cinquième ou en Quatrième, plus tard encore, à la faveur d'une maturation silencieuse de l'esprit, ou bien conquis par un nouveau professeur, rattrapera ceux qui l'avaient devancé, parfois les dépassera.

Un autre facteur, rare par bonheur, exerce une action fâcheuse. Le professeur, je le sais d'expérience, constitue dans l'ensemble un personnel d'élite. L'agrégation filtre les plus distingués et les mieux préparés. Un amour-propre, volontiers ombrageux, exalte l'ardeur professionnelle. Vivant d'une vie retirée, il a quelque chose d'un ordre monastique avec son orgueil collectif, inhérent à tout corps fortement constitué et qui ne supporte ni atteinte ni tache. L'Enseignement secondaire public en France défie toute comparaison avec le dehors. Pourtant ce sont des hommes, avec les qualités de l'homme et avec ses faiblesses : les plus nombreux, modestes, fiers de leur mission plus que d'eux-mêmes, — avec les dons exquis de l'âme qui leur assurent auprès des élèves une emprise absolue, une admiration sans réserve. Il s'en trouve néanmoins que hante le démon le plus proche de nous-mêmes, puisqu'il est nous-mêmes, celui de la vanité. Spirituels souvent, ils le sont, comme disait Jules Simon qui s'y

connaissait, aux dépens des autres, dans le cas présent aux dépens de malheureux élèves exposés à leurs sarcasmes.

Ce redoutable spécimen peut se rencontrer dans toutes les classes, avec des formes variables suivant l'âge des élèves. Une haute personnalité universitaire racontait à l'auteur de ces lignes sa Première supérieure et ses durs débuts. Le maître, d'un mérite bien reconnu, jouait des nouveaux, les criblait de flèches; la plupart d'entre eux, tout en maugréant, tenaient bon; les timides pliaient sous l'averse jusqu'à finir en plantes desséchées et flétries. De réelles vocations furent découragées. Le maître n'en eut jamais le soupçon; tout bonnement il faisait son petit dieu de l'Olympe.

Avec les enfants le danger est encore plus grand. Evidemment, il ne s'agit plus de faire briller les éclairs d'une intelligence supérieure; avec des petits ce serait ridicule, et les universitaires ont très vif le sens du ridicule. Le mal est ailleurs : l'élève de sixième sort des classes primaires ou élémentaires dont la discipline est douce. A l'Ecole communale, ou bien en Huitième et en Septième, il n'y a pas, sauf les déshérités du sort, d'élève vraiment nul. De tous, le maître ou la maîtresse, pourvus d'un bagage pédagogique, savent extraire le maximum. Peu ou pas de punitions; des récompenses à profusion. L'amour-propre, si vif chez les enfants, y trouve son compte, le travail aussi et les résultats.

Ils entrent en Sixième, fiers et troublés à la fois de mettre le pied dans une région neuve, sur un palier plus haut de la pensée. Première surprise : ils ont, non plus un seul maître, mais plusieurs, un pour le français et le latin, un pour les langues vivantes, un pour l'histoire et la géographie, un autre enfin, sinon deux, pour les sciences, calcul et sciences naturelles. Chacun naturellement juge sa discipline essentielle et veille à ce qu'on ne la traite pas en sœur pauvre. De là très souvent une

hausse subite de l'étiage des punitions. Il n'est guère d'établissements où le passage de la Septième à la Sixième ne se marque par une moyenne subitement accrue de sévérité. Qui dira combien de juvéniles enthousiasmes se sont refroidis? Pourtant l'action la plus dangereuse n'est pas là : en Sixième ou en Cinquième des enfants se rencontrent d'intelligence éveillée, mais émotifs, à l'amour-propre ultra sensible; l'éloge les exalte, le blâme les consterne; ils l'acceptent néanmoins, formulé en termes mesurés. En revanche, malheur à eux si le blâme se nuance d'ironie; leur ressort, d'un métal délicat et fragile, risque de se rompre. L'enfant perd courage, s'abandonne. Il aurait pu se maintenir dans les premiers rangs de sa classe, il descend dans les derniers.

La nature cependant a ses ressources secrètes et ses surprises. Il arrive que le « vingt-troisième » de la classe, peu à peu, adopte une attitude de résignation; il fait en conscience son métier de cancre, — à sa manière toutefois. Il bâcle devoirs et leçons, mais s'arrange des lectures à son goût, de valeurs sans doute inégales. En tout cas, tandis que les camarades peinent sur la tâche quotidienne, il fait des économies de santé et d'intelligence fraîche. Comme ce n'est pas une bête, il passe son « bachot », sinon la première fois, du moins la seconde. Puis évadé de la geôle, libre de ses mouvements, il s'attache à de nouvelles études sur lesquelles la férule ne projette plus son ombre. Quelques années passent, et les professeurs ébahis apprennent que le « Zéro absolu » est devenu un homme distingué, salué comme tel par l'opinion.

Les remarques qui précèdent ne sont pas des paradoxes; elles résument de longues et nombreuses observations. On rapportera ici trois cas particulièrement typiques.

1° Un chef d'Etablissement et un médecin très considéré d'une ville importante écoutent ce portrait inédit

du « cancre par accident ». Le médecin répond : « C'est l'histoire de mon fils. Jusqu'en Sixième il donna toute satisfaction. En Cinquième il tomba sur un professeur dur (1) qui le découragea. Toutes les années de Lycée qui suivirent furent des années perdues. Bachelier néanmoins, il choisit les études de médecine. Aujourd'hui il est interne des hôpitaux de Paris. »

2° Un président de tribunal de grande ville, homme d'une distinction parfaite d'esprit et de manières, prête une oreille visiblement complaisante au même exposé. — « Mais, Monsieur, c'est mon histoire que vous racontez là. — Ah! comment cela? .. En Sixième, j'eus un professeur qui me déclara tout net : « Vous n'arriverez jamais à rien, vous feriez mieux de ne pas continuer. » Je pris le parti le plus aisé, je ne fis plus rien. En Troisième, un nouveau professeur, après quelques semaines, me dit un jour : « Pourquoi ne travaillez-vous pas? — Parce que M. X. m'a prévenu que ce serait inutile. — Eh bien! essayez tout de même, je vous aiderai. » Je suivis le conseil. Deux ans après, j'obtenais en rhétorique le prix d'honneur. » Cas soumis particulièrement à l'attention de M. Herriot. L' « attardé » est aujourd'hui Premier Président de Cour d'Appel.

3° Un personnage de marque préside les Prix d'un Lycée. Il raconte l'histoire du cancre intégral, paresseux indiscipliné, insupportable, vingt fois menacé d'exclusion. Après le baccalauréat, il osa s'aventurer dans les études supérieures, il conquit de vive force tous les titres, tous les grades, agrégation, doctorat, chaire de Faculté, décanat. Ce doyen était le président même de la cérémonie. Exemple à monter en épingle avec le 23e élève de Maurice Donnay.

La liste pourrait s'allonger; telle quelle, elle mérite réflexion.

(1) Dur d'oreille, soupçonneux et qui frappait comme un sourd.

§

Un autre facteur capital est le surmenage dû à l'ampleur démesurée des programmes. On lui a consacré d'innombrables articles; à notre tour nous lui réservons un travail spécial. Aujourd'hui nous nous tiendrons à quelques remarques préliminaires. Deux causes opposées et parallèles ont conjugué leurs effets: aux matières d'enseignement qui s'allongent correspond l'année scolaire qui se retrécit. A la lettre on joue avec l'absurde.

Avant 1870 le Secondaire commençait en 8e et durait neuf ans. Depuis 1880, il commence en 6e et dure 7 ans. L'année scolaire d'autrefois comptait 45 semaines, celle d'à présent 37, sans parler des deux dernières années qui dépassent à peine 34 (2). En attribuant à l'ancien régime 20 heures de classe par semaine, on approchait d'un total de 8.000 heures, exactement 7.900. Si l'on évalue la moyenne actuelle à 22 heures, on obtient 5.700, c'est-à-dire en moins 2.200 heures de classes. — Eh mais! dira-t-on, de quoi vous plaignez-vous? — Ce serait parfait si les programmes n'avaient pas bougé; mais ils ont pris des proportions inouïes. Le grand coupable est le syndicat de spécialistes que constitue le Conseil supérieur; coupable d'autant plus qu'il n'a pas tenu compte du rajeunissement continu de l'élève. Avant 1870, où la question du service militaire ne se posait pas ou à peine, les élèves de philosophie et de mathématiques avaient en moyenne de 19 à 20 ans, la génération présente passe la deuxième partie vers 17 ans : la maturité de l'esprit et la force d'attention en pâtissent au détriment des résultats. Et puis, au siècle précédent la classe de deux heures laissait de la place à la détente, à une flânerie intelligente, aux causeries fines du hasard qui furent souvent ce qu'on retint le mieux d'un professeur aimé. La classe d'une

(2) Le baccalauréat commence le 20 juin; nous ne désespérons pas de le voir s'ouvrir à Pâques.

heure, ou plus exactement de 55 minutes exclut toute distraction; elle va à une allure trépidante; et puis quatre ou cinq fois par jour les questions les plus hétérogènes tiraillent et écartèlent la fleur fragile de l'attention.

Les esprits de forte trempe, où se recrutent les météores, un Herriot, un Tardieu, un Blum, sans compter les raffinés qui ironisent sur *Cancros*, s'en tirent. Mais à qui l'Enseignement secondaire est-il destiné? Oui ou non, une honnête intelligence ordinaire peut-elle y prétendre? Si c'est non, fermez les collèges, 80 lycées, réduisez les effectifs à deux ou trois mille unités pour tout le pays; mais alors gare à l'Enseignement libre où se déverseront, qu'on le veuille ou non, les flots qui aspirent au baccalauréat et à ses privilèges! Si c'est oui, alors c'est l'inévitable. Dans les élèves d'intelligence comparable, il en est qui, sous l'hypertrophie des programmes, s'essoufflent; ils quitteront le Lycée fourbus et les réserves de curiosité intelligente épuisées pour longtemps. D'autres se tiendront en garde en se réfugiant soit dans une heureuse somnolence, soit dans le braconnage des auteurs ou des livres tenus en défiance.

Le problème des programmes, c'est pour une part la responsabilité des choses, au premier rang la nappe sans cesse élargie de l'inondation scientifique. Reste la responsabilité des hommes. Il convient d'abord de la réduire à sa juste valeur. Le cancre n'est nullement à nos yeux le [illegible] le poids mort qui donne prétexte à tant de lamentations. Que dans une classe de quarante à cinquante élèves, il y en ait cinq ou six refoulés dans le cercle infernal du zéro, ils exercent en un sens une action stimulante. Le cancre n'est pas envieux; volontiers il admire les têtes de classe; il écoute ravi la belle dissertation en cour, il exprime à haute voix son sentiment au brillant camarade. Lui et ses compagnons d'infortune, ils forment la claque. Nul n'est insensible, un adolescent surtout, à une louange même hyperbolique. On peut être

sûr que pour un premier qui s'entend dire qu'il est « épatant », il n'y a pas dans sa classe de crétins. L'encens des naïfs éloges surexcite son ardeur. Il est arrivé à celui qui en ce moment se fait l'avocat du diable de dire à une très haute personnalité universitaire : « Si dans votre vie de lycéen vous n'aviez pas eu un cortège de bons cancres pour vous encourager de leur bruyant enthousiasme, vous n'occuperiez peut-être pas aujourd'hui ce siège directorial. » Boutade, c'est entendu. Mais toute boutade abrite un fond de vérité.

De toute manière, les cancres, victimes soit d'un défaut d'observation, soit d'ironies déplacées, pâtissent d'une lacune de notre Enseignement secondaire, j'entends la méconnaissance d'un art essentiel, celui du diagnostic.

La comparaison avec d'autres branches d'Enseignement est à cet égard édifiante. S'agit-il du Primaire? Les Ecoles normales consacrent chaque année plusieurs semaines à des exercices professionnels à l'Ecole annexe ou dans les Ecoles élémentaires de la ville. Ainsi les élèves-maîtres s'initient aux rudiments de la pédagogie, à la connaissance de l'enfant. Ce n'est pas tout : après le Brevet supérieur, ils sont stagiaires; après quoi, en vue de la titularisation, ils subissent un examen pratique, où le rôle principal est réservé à des leçons faites à des élèves. Instituteurs en titre, ils passent les six heures scolaires en contact avec les enfants, à même de les observer, non seulement dans le travail de la classe, mais dans les ébats de la récréation.

Veut-on un milieu tout autre, celui des études médicales? Elles comprennent leçons magistrales, exercices pratiques, mais par-dessus tout l'hôpital, l'enseignement sur le malade. La méthode clinique vise surtout à exercer le sens du diagnostic. La maladie dépistée est le problème capital; le reste, c'est-à-dire le traitement, est chose relativement aisée. Dans les deux cas, enfant ou malade, la qualité par excellence est de l'ordre de la divination.

Avec le Secondaire nous sommes loin de compte. Il est souverain dans le jeu harmonieux des idées; par contrecoup ce jeu devient lui-même la fin souveraine. Sans doute les étudiants d'agrégation, chaque année, assistent pendant trois ou quatre semaines à l'Enseignement d'un professeur; d'abord auditeurs passifs, ils écoutent le maître; puis on leur donne des devoirs à corriger, quelques leçons à faire. Là-dessus, on juge de leurs connaissances, de leur aptitude à les ordonner, à les présenter, de leur sûreté dans les questions posées et dans le redressement des erreurs. Eu puis le rapport au Recteur part.

Le résultat ressort de lui-même : l'agrégation est une haute gymnastique, mais de l'intelligence seulement. Le reste, c'est-à-dire l'homme lui-même, le caractère, bonté expansive ou froideur hautaine, volonté ferme et calme ou impulsions désordonnées, il n'en est même pas question.

Voilà donc le jeune agrégé dans sa chaire : personne, ni proviseur, ni censeur, ne lui donne d'indications sur sa classe, indisciplinés à dominer, doux faciles à l'intimidation et qu'il est essentiel d'encourager. Un débutant ne devrait pas entrer en contact avec ses élèves sans avoir en mains une *carte psychologique* (3) de la classe. Personne n'a été préparé à cette tâche, et l'administration collégiale à qui on la réclamerait, par ailleurs surchargée de paperasses, serait saisie de stupeur. Tranquille dans sa magnifique inexpérience, le débutant, dans les hautes classes, est naturellement tenté de faire valoir ses brillantes qualités; s'il enseigne dans les classes de grammaire, il a le souci des connaissances sûres et des méthodes neuves. Ne connaissant rien des enfants, ne sachant, à moins d'un don inné, comment s'y prendre pour les pénétrer, peut-être même n'en ayant pas l'idée, comment ne commettrait-il pas de grosses méprises? Comment, dans un mou-

(3) Carte, est-il besoin de le dire, à tenir à jour d'année en année.

vement d'impatience, ne prendrait-il pas pour une épaisse sottise une bévue née de l'intimidation? Les maîtres à l'attitude froide et distante sont exposés et exposent plus que les autres à ce genre d'erreurs, de même qu'au baccalauréat les examinateurs qui à l'oral gardent un silence glacé.

Ce n'est pas tout : le professeur, la classe finie, quitte l'Etablissement; il ignore tout de l'élève en récréation, en étude, en promenade; tout un aspect, essentiel cependant, du caractère lui reste étranger. Rentré dans son cabinet personnel, il ouvre les copies pour les corriger, tâche lourde d'ailleurs, d'autant plus lourde que les classes sont plus nombreuses, — tâche qu'aucun règlement n'impose d'une manière stricte, mais rendue impérieuse par les mœurs, et qui, en tous cas, n'opère que sur les seules données de l'intelligence.

Lui-même enfin, comment en haut lieu le juge-t-on? Les Recteurs, par les conversations de tous les jours, sont à même d'apprécier l'homme, le degré de confiance et d'ascendant dont il jouit dans l'Etablissement, le degré de considération qui l'enveloppe en ville; bref, dans le maître ils mesurent le volume social. Au regard de l'Inspection générale plus sensible à la valeur technique et contrainte à des passages rapides dans les classes, la destinée du maître se joue dans une émulation constante de distinction, de vigueur d'esprit, d'éclat. Il peut passer sa vie sans soupçonner que la qualité par excellence est, avec la bonté ferme, le don d'observer.

Le maître le plus remarquable peut-être que l'auteur de ces lignes ait connu fut un chargé de cours de 5[e] qu'il eut pour collègue à ses débuts dans un petit Lycée de l'Est. Ils étaient trois ou quatre jeunes agrégés assez contents d'eux-mêmes, mais sans pose, bons camarades. Le collègue de 5[e], plus âgé d'une dizaine d'années, se lia d'amitié avec eux, surtout avec le professeur de philosophie. Celui-ci, pour commencer, ne vit dans son aîné

qu'un compagnon d'esprit cultivé et de commerce agréable. Par la suite, à la faveur d'une intimité croissante, il apprit les succès extraordinaires remportés plusieurs années de suite comme professeur de rhétorique au concours général. Des raisons de famille rappelèrent au pays natal ce maître d'élite et lui firent accepter la chaire de grammaire qu'il ne voulut plus quitter. Son jeune ami se rendit compte peu à peu que la maîtrise du simple chargé de cours avait sa source dans un exceptionnel esprit d'observation. Ses petits élèves avaient pour lui un culte. Leurs devoirs de français l'emportaient de loin sur ceux de classes plus avancées. En particulier, et en dépit d'instructions qui au reste n'avaient pas encore force de loi, on évitait le genre descriptif, genre faux et étranger à une psychologie de douze ans; on donnait la préférence aux récits d'aventures, animales ou humaines. Guidé par un sûr instinct, le maître exerçait dans ses élèves la faculté maîtresse à leur âge, l'imagination mythique qui les fait contemporains des héros d'Homère.

§

Nous pouvons conclure. Le cancre inné, incurable, est une exception; il doit de toute évidence être éliminé. L'autre est le fruit de l'erreur due tantôt aux maîtres, faillibles comme tout ce qui est humain, tantôt à un système qui croit avoir tout fait quand il a sélectionné des esprits distingués, qui en revanche, soit insouciance, soit dédain, semble ignorer l'art du diagnostic. L'Enseignement secondaire, gouverné par des esprits éminents, hommes de devoir, donné par un personnel de choix, ne se rend pas compte que, malgré tous ses éléments de supériorité, il y a en lui une part de gaspillage, gaspillage qui n'est d'ailleurs pas pure stérilité. Dans une classe, une secrète solidarité relie « l'as » et le cancre. La tête de classe et la queue sont dans une certaine mesure fonc-

tion l'une de l'autre. L'Eglise ne dit-elle pas : *Oportet hæreses esse.* On serait tenté de dire : *Oportet cancros* (4) *esse.* » Nous ne sommes pas loin de croire que dans la campagne contre le cancre ceux qui la mènent travaillent contre eux-mêmes.

L.-G. VARET.

(1) Ne pas confondre avec le « Cancros » du descendant de La Bruyère.

MARCEL

FRAGMENT

—

I

Eaux pures,
Saphir;
Murmures,
Soupir;

Ramures,
Zéphyr;
Clôtures,
Désir.

Ce songe
Prolonge
La nuit,

Mais l'heure
Meilleure
S'enfuit.

II

Brise, brise
Ta raison
Et méprise
L'horizon.

Cette brise,
Ce gazon
Dont s'irise
Ta prison,

Ces bons arbres
Et ces marbres
Redoutés

Ont des rires
Pour les pires
Vérités.

I

Mais cette terre
Nous dit aussi
Que le Mystère
Est sans merci.

Viens! désaltère
Ta soif. Voici
L'eau qui fait taire
Chaque souci,

L'eau souveraine,
La souterraine
Mer sans azur,

Sans bruit, sans houle,
Où l'Oubli coule
D'un rythme sûr.

II

Avant que ton âme
Ne brûle ta chair,
Avant que la flamme
Ne devienne enfer,

Avant que l'infâme
Remords aux yeux verts
De chaque oriflamme
Ne scrute l'envers,

Avant que le crime
Ne creuse l'abîme
Déjà si profond,

Finis, doux et sage,
Comme ce nuage
Qui meurt au plafond.

I

Abreuve tes prunelles
De papillons tentants
Pendant que les tonnelles
Abritent ton printemps.

Chaque feuille nouvelle
Est vouée aux autans,
Chaque désir rebelle
Est dompté par le Temps.

Chaque petit brin d'herbe
Attend le pied superbe
Et leste de la Mort,

Mais la brise l'enivre :
Il est si bon de vivre
Parmi les boutons d'or!

II

Rêve, rêve, rêve, rêve,
Entouré de tes joujoux,
Et chante, chante sans trêve
Comme chantent les bambous.

Rêve ton chant; chante en rêve;
Regarde sans savoir où,
Et fais ton heure plus brève
Que l'écho d'un doux froufrou.

Sur l'aile de ta prière
Mets et l'ombre et la lumière
De ton jour et de ta nuit

Et les tendres mélopées
Que recèlent tes poupées
Dans leurs lèvres de biscuit.

I

Le zéphyr dompte la rafale.
Plonge ton cœur dans les œillets.
Fuis la pierre philosophale,
Les mornes fronts, les yeux mouillés.

Tenace comme une cigale,
Meurs de tes chants ensoleillés.
Au seuil du Néant rien n'égale
Le De Profundis *des juillets.*

La vie est là. Pour la poursuivre
Il faut se dépêcher de vivre.
Ni remords, ni peur, ni merci!

Au galop, ô désir avide!
Sans toi le monde serait vide,
Vide l'Enfer, le Ciel aussi.

II

Viens! Mon fleuve est plus doux qu'un ruisseau :
Il est clair comme l'eau des fontaines.
Il reflète le proche arbrisseau
De tes yeux et les branches lointaines

Dont s'ornait, grelottant, le tombeau
De l'ancêtre qui mit dans tes veines
Ce mépris de l'azur et ce beau
Culte, hélas! pour des choses si vaines.

Je ne suis ni Léthé ni Jourdain.
Sous mes larmes renaît le jardin
Où fleurissent les lys impossibles

D'un amour sans désir, d'un retour
Sans départ, où la nuit est le jour
Et les dards du Futur sont des cibles.

I

Sois le goëland qui perce la brume
Sans savoir s'il va trouver un soleil
Nouveau. Sois le vent qui pousse l'écume
Sans se soucier des eaux en sommeil,

Des profondes eaux pleines d'amertume
Qui ne verront pas le couchant vermeil,
Pendant que là-haut l'astre éteint allume
Pour tes pauvres yeux d'homme un faux réveil.

Sois l'hymne éperdu de la prisonnière
Voix qui s'enhardit à chaque prière
Sans songer s'il est trop tôt ou trop tard.

Sois le papillon ivre qui voltige
Sur chaque corolle, ignorant la tige
Par où monte, obscur, l'odorant nectar.

II

L'ombre fraîche de mes longues avenues,
Plus féerique que les feux de l'Espérance,
Garde l'ambre des aurores inconnues
Où l'azur n'est ni prison ni délivrance.

Sur mes branches plus mouvantes que les nues
L'impuissant Etre éphémère se balance
Et le souffle de mes brises ingénues
L'envahit d'une ineffable nonchalance.

C'est ici que dort l'énigme de la terre.
C'est ici que pousse l'herbe salutaire
Dont tu vas chercher le nom chez des Idoles.

Si tu crois, un jour, que l'âme est la plus forte
Souviens-toi de cette pauvre feuille morte
Que s'efforcent de guider mes lucioles.

I

Colle ta lèvre à cette coupe toujours pleine
Où chantent toutes les sirènes de la mer,
Où se déguisent en humide cantilène
Les apostrophes fulgurantes de l'Enfer.

C'est l'élixir — le seul! — Bois-en à perdre haleine
Et tu verras danser les neiges de l'hiver,
Frémir d'amour le dur visage de la Haine
Et devenir un clair regard le ciel couvert.

N'écoute point la peur obscure qui t'oppresse
Dans le recul des souvenirs chaque caresse
Adoucira ton désespoir et tes remords,

Et, se dressant sur le seuil noir du labyrinthe,
Comme une gerbe de lumière, chaque étreinte
Réchauffera la froide étreinte de la Mort.

II

N'as-tu pas déjà senti siffler sur toi l'amère
Flèche empoisonnée où se transforme en rire infâme
La première larme rédemptrice que ta mère
Mit comme un soleil sur les ténèbres de ton âme?

N'as-tu pas déjà flairé la sève mensongère
De cet arbre mort où le premier épithalame,
Vite devenu chanson d'ivrogne, hymne de guerre,
Change en faibles feux follets l'omnipotente flamme?

Détourne ta chair de cette bouche peinte et fade.
Epargne à ton cœur cette chétive mascarade.
L'amour véritable ignore l'or faux des Kermesses,

Les bosquets propices, les soupirs et les promesses.
L'amour véritable est fait d'angoisse et d'agonie.
Prends donc ces deux bras pour embrasser l'ombre infinie.

I

Je connais un pauvre fou qui veut saisir l'impalpable
Azur par le seul pouvoir magique de la tristesse.
J'en connais un autre encor qui veut bâtir sur le sable
Un château fort plus puissant que les flots de la détresse.

Je t'apporte l'éternelle eau, la soif insatiable,
La main de velours qui griffe et la griffe qui caresse,
Le lys qui brille plus blanc sous le pied crochu du Diable
Et cette aube que ma nuit sait renouveler sans cesse.

Je t'apporte un oreiller doux comme les clairs de lune
Pour chasser les cauchemars, les doutes et l'importune
Complainte dont se repaît l'absurde mélancolie

Des rêveurs, les bons transports qu'on regrette et qu'on oublie,
Et ce beau, ce rassurant espoir de métamorphoses
Qui fait dans les corps glacés courir les frissons des roses.

II

Mon fils, mon fils, réponds-moi donc! N'entends-tu pas ma [sonore,
Ma formidable voix à la fois tranquille et délirante?
Ouvre tes bras en croix pour bien serrer la multicolore
Immensité qui brûle sous ma chlamyde fulgurante.

Je t'attends depuis des siècles, depuis la première aurore.
Je viens purifier ton amour, bercer ton épouvante,
Calciner l'impitoyable espoir, la soif qui te dévore,
Couronner de myrte ce tragique spectre qui te hante.

Je suis la Douleur. J'ai tordu les entrailles de ta mère.
Je t'ai fait sangloter au premier baiser de la lumière.
Caillou de ton premier pas, épine de ta fleur première,

Je garde pour tes pires jours les blasphèmes du Calvaire,
Et quand tes yeux chétifs seront dilatés par le Mystère
Ils reflètent encor ma vieille flamme salutaire.

ARMAND GODOY.

L'ENDETTEMENT ET LA SOLVABILITÉ DES SOVIETS

—

1. Il est notoire que la solvabilité de tout gouvernement est définie par l'équilibre du budget de l'Etat. Il s'ensuit que la solvabilité de tout pays s'exprime, en définitive, par sa balance des comptes. Le gouvernement des Soviets englobe dans son activité (en quoi il diffère de tous les autres pays de l'univers) la totalité des opérations extérieures d'ordre financier et commercial. Ces opérations se font exclusivement pour le compte et aux risques et périls soit du gouvernement soviétique lui-même, soit de ses agents commerciaux. Donc, pour pouvoir juger de la solvabilité du gouvernement soviétique, il faut se reporter moins aux chiffres du budget de l'Etat, qu'aux données relatives à la balance des comptes de l'U. R. S. S. et aux conclusions qu'on en peut déduire.

2. La balance des comptes de l'U. R. S. S. diffère sensiblement de celles des autres pays du monde. Ainsi, le poste « dépenses » de cette balance ne fait pas mention de plusieurs catégories de dépenses, telles que intérêts payés sur les emprunts d'Etat ou emprunts particuliers à long terme. De même, n'y figure pas le transfert des bénéfices réalisés par les entreprises étrangères qui ont investi leurs capitaux en territoire soviétique et y exercent leur activité (sauf quelques concessions étrangères atrophiées et languissantes). D'autre part la balance des comptes soviétique comporte une dépense considérable, relative à l'entretien des agents du Comintern à

l'étranger, — article qui ne figure pas, pour cause, dans les balances des autres pays.

3. La difficulté de tirer au clair la situation exacte de la balance des comptes soviétique tient principalement au fait que, hormis les données se rapportant au bilan commercial, le gouvernement soviétique garde un mutisme complet sur les autres articles de cette balance. Comme exemples de ce mutisme, notons que le gouvernement des Soviets — non seulement ne publie rien qui révèle ses dépenses sous la rubrique « Comintern » (dissimulation, du reste, tout à fait compréhensible), mais qu'il considère également comme secrets tous les chiffres et renseignements concernant l'importation et l'exportation des métaux précieux, les sommes envoyées en Russie soviétique par les émigrés à leurs parents ou amis, le produit de la vente à l'étranger de pierres précieuses et d'objets d'art, les dépenses relatives à l'ouverture de crédits à l'étranger pour mener à bonne fin des transactions commerciales, etc.

4. Les principaux articles ainsi omis de la balance des comptes soviétiques sont les suivants :

Au poste « ACTIF » :

1) Valeur des marchandises et métaux précieux exportés;

2) Envois d'argent par les émigrés russes;

3) Produit de la vente de pierres précieuses, d'objets d'art, etc.;

4) Revenus des rubriques ci-après : touristes étrangers, missions diplomatiques étrangères, négociants étrangers, etc.

Au poste « PASSIF » :

1) Valeur des marchandises et métaux précieux importés;

2) Dépenses commerciales à l'étranger (à moins qu'elles ne soient comprises dans la valeur des marchandises);

3) Dépenses des rubriques ci-après : Comintern, ser-

vices secrets et missions diplomatiques soviétiques à l'étranger;

4) Dépenses d'émoluments en devises étrangères aux spécialistes étrangers.

5. La statistique soviétique officielle publie depuis 1929 des données sur le commerce extérieur. En communiquant ses chiffres, elle déduit de la valeur de toutes les marchandises exportées les frais complémentaires encourus depuis le moment du chargement au port jusqu'au moment de la vente de la marchandise à l'étranger. De même, elle comprend dans la valeur des marchandises importées tous les frais commerciaux complémentaires. Ce procédé n'avait pas été appliqué avant 1929; par conséquent, il est impossible de comparer entre eux les chiffres se rapportant au commerce extérieur avant et après cette date, ces chiffres n'ayant pas la même valeur, ni la même signification. Nous nous bornerons donc à examiner le bilan commercial de l'U. R. S. S. pour 1929, 1930 et 9 mois de 1931. Les résultats du commerce extérieur pour cette période ont été les suivants :

EXPORTATIONS	2.553	millions	de roubles or	
IMPORTATIONS.	2.746	—	—	
BALANCE COMMERCIALE	———			
NÉGATIVE OU DÉFICITAIRE.	193	—	—	(1)

En réalité, ce déficit doit être beaucoup plus important, car nous nous permettons de douter que la statistique soviétique ait tenu compte de toutes les dépenses à l'étranger relatives aux opérations commerciales ou de crédit et aux achats de différentes marchandises ou à la réalisation des stocks exportés.

6. La statistique des douanes étrangères peut fournir quelques renseignements sur le mouvement des métaux précieux. Ainsi, d'après les statistiques allemandes et anglaises (1929/1930), il n'y a pas eu, durant ces années.

(1) D'après le cours officiel, le rouble-or était égal à 13 frs. Le rouble-papier n'a pas de cours stable.

d'importations d'or en U. R. S. S.; de même, on n'a pas enregistré d'exportations de ce métal pendant la période en question. Par contre, durant les six premiers mois de 1931, on en a exporté de l'U. R. S. S. en Allemagne pour environ 102 millions de roubles. Nous ignorons si cet or a été réellement vendu, ou bien si le gouvernement soviétique en a conservé la propriété nominale, le métal exporté constituant seulement une garantie supplémentaire des crédits accordés par l'Allemagne. Etant donné toutefois que cet or continue à figurer dans les colonnes du bilan de la Banque d'Etat, on peut supposer qu'il n'a pas été vendu à l'étranger. En conséquence, on ne peut faire entrer cette exportation d'or dans la balance des comptes de l'U. R. S. S.

7. Les exportations soviétiques de platine constituent un poste commercial important de la balance des comptes soviétique. D'après les sources officielles étrangères, ces exportations, rien qu'en Allemagne et en Angleterre, ont atteint pour la période de 1925 à 1929 le chiffre imposant de 96,5 millions de roubles, soit, en moyenne, 19,5 millions de roubles par an.

Il est donc permis d'affirmer que les exportations de platine dans tous les pays du monde n'ont pu être inférieures à 20 millions de roubles par an. D'où il résulte que ces exportations peuvent être évaluées à 55 millions de roubles d'or pour la période du 1er janvier 1929 au 1er octobre 1931.

8. En 1929/1930 on a exporté d'Angleterre à destination de l'U. R. S. S. de l'argent (métal) pour la somme approximative de 4.600.000 roubles. Il n'y a pas eu d'exportations de ce métal d'Allemagne en U. R. S. S. Enfin, les renseignements font défaut en ce qui concerne les achats d'argent par l'U. R. S. S. sur les marchés orientaux. Si nous nous bornons aux chiffres se rapportant aux achats de ce métal en Angleterre, nous verrons que pendant les 33 derniers mois il en a été acheté pour la

somme approximative de 6 millions de roubles or. Il est évident que cette somme doit être passée au passif de la balance des comptes.

9. Ainsi, à ne considérer que les chiffres du mouvement du platine et de l'argent, en négligeant ceux qui se rapportent à l'or, nous constatons que le bilan commercial déficitaire pour les 33 derniers mois s'exprime par la somme de 144 millions de roubles or.

A défaut de renseignements concernant tous les autres articles de la balance des comptes soviétique, on se voit obligé de renoncer à établir leur importance respective. Cependant, on peut avancer avec certitude que la balance des comptes négative est de beaucoup supérieure au bilan commercial déficitaire de l'U. R. S. S. Nous penchons à croire que l'évaluation de la balance des comptes négative pour l'exercice financier de 1929/1930 faite par un aussi bon connaisseur des opérations financières soviétiques à l'étranger que M. Schenkmann, ancien gouverneur de la Banque soviétique, — il l'a portée à 250 millions de roubles or — ne comporte point d'exagération.

Remarque. — Suivant les calculs du professeur Kaffenhausen (v. le discours de Rakovski, reproduit par *la Renaissance* du 21 juillet 1926, à la conférence franco-soviétique de 1926), le déficit de la balance des comptes pour l'exercice financier 1924/1925 avait atteint le chiffre de 275 millions de roubles or.

10. L'endettement des Soviets à l'étranger ne se réduit pas aux quelques centaines de millions de roubles qui ont figuré dans les colonnes de la balance des comptes pendant les derniers 33 mois, le gouvernement soviétique a placé de très importantes commandes dans les principaux pays industriels; ces commandes sont payables à terme et leur montant atteint également plusieurs centaines de millions de roubles. Ces ordres, qui ne sont pas encore exécutés, ne peuvent pas figurer à la

balance des comptes; ils n'en augmentent pas moins et très sensiblement l'endettement actuel des Soviets.

11. Enfin (ceci non plus n'est pas révélé par la balance des comptes) l'endettement soviétique est accru du fait des prêts, avances, etc., que le gouvernement soviétique reçoit de maisons étrangères pour des marchandises qu'il exportera et leur livrera ultérieurement. Ces crédits sont à court terme; rarement le délai est supérieur à 12 mois; en moyenne, il est de 6 mois. D'après une publication soviétique officielle, le *Bulletin de la Banque d'Etat* (15 janvier 1930), les banques étrangères encaissent tous les ans de 400 à 500 millions de roubles pour le compte du gouvernement des Soviets. On trouve dans la presse soviétique des indications, d'où il résulte que 50 % environ des exportations soviétiques sont financées par le capital étranger. Par conséquent, on peut compter que l'endettement courant se traduit, en ce qui concerne les exportations, par une somme de 200 à 250 millions de roubles, au moins.

12. Le déficit de la balance des comptes, les commandes à crédit, les avances en vue d'exportations prochaines, tels sont les trois éléments principaux de l'endettement soviétique à l'étranger.

13. Nous estimons la somme globale de la dette extérieure soviétique en octobre 1931 à 1.450 millions de roubles environ.

Cette dette est répartie par pays comme suit :

DETTES RÉSULTANT DES IMPORTATIONS

	En millions de roubles or
Allemagne. D'après les données du rapport de la Chambre de Commerce et d'Industrie pour l'année 1931, la dette de l'U. R. S. S. se montait, à la fin de l'année 1931, à 1.200 millions de marks.	600

A reporter........	600
Angleterre. La totalité de la dette peut être évaluée à 22 millions de L. st. (Ce n'est qu'en 1931 que le gouvernement anglais a garanti les crédits soviétiques pour la somme de 12 millions 770.247 L. st.)........................	200
Etats-Unis. Crédits privés (vers la fin de 1930 il y en avait pour 175 millions de dollars), 80 millions de dollars environ.....................	160
Pologne. Crédits garantis et privés, 30 millions de dollars ou	60
Autriche. Crédits garantis par l'Etat........	30
Italie. Crédits garantis par l'Etat	35
Norvège. Crédits garantis par l'Etat et autres..	10
Japon. Crédits garantis par l'Etat	30
Autres pays..............................	75
Total.....................	1.200
DETTES RÉSULTANT DES EXPORTATIONS :	
Dette courante (voir ci-dessus).............	250
ENDETTEMENT GLOBAL.......	1.450

14. La dette soviétique, égale à 1.450 millions de roubles or, présente de gros dangers pour l'U. R. S. S., d'autant plus qu'elle consiste uniquement en obligations à court terme. L'exemple de l'Angleterre nous prouve le péril des crédits à court terme, même pour un pays si puissant au point de vue financier. Il a suffi que les banques et les maisons étrangères, qui avaient placé en Angleterre leurs disponibilités, en retirassent 200 millions de livres serling environ, pour que cette fuite du capital, si insignifiante pour l'Angleterre, entraînât une véritable catastrophe financière et monétaire. En conséquence, on peut affirmer que la dette soviétique à court terme de 1.400 millions de roubles ne correspond nullement, par ses dimensions, aux ressources financières du pays, ni à sa capacité de crédit. Si nous admettons que

la moitié de cette dette doive être amortie chaque année, nous arriverons à la conclusion qu'au début de 1931 le produit de la moitié des exportations annuelles aurait dû être affecté au paiement des arriérés. Tout retard, quelque peu sérieux, dans les exportations ou une réduction de ces dernières peuvent provoquer une telle tension des disponibilités du gouvernement soviétique, que ce dernier se verra obligé soit de solliciter la remise des échéances, soit de se déclarer en faillite.

15. Beaucoup de créanciers étrangers s'imaginent que les traites du gouvernement soviétique sont garanties, en fin de compte, par l'or de la Banque de l'Etat à Moscou. Malheureusement, cette opinion est illusoire, erronée et lourde de conséquences. Actuellement sur les 544 millions de roubles or qui figurent au bilan de la Banque de l'Etat, il ne se trouve, vraisemblablement, à Moscou, que 70 millions de roubles tout au plus. Ceci peut être démontré par le calcul suivant :

Au 1er janvier 1928 il y avait de l'or à la Banque de l'Etat pour.		192 mill. de r.
Or extrait des mines :		
en 1928	51 mill. de r.	
En 1930	60 —	
En 1929	42 —	
En 1931 (9 mois). . . .	60 —	
		213 —
Total.		405 mill. de r.
Exportation d'or de l'U. R. S. S. :		
en 1928	210 mill. de r.	
En 1929	»	
En 1930	»	
En 1931 (6 mois) . .	102 —	
		312 —
Stock à Moscou		93 mill. de r.

Etant donné que, pendant la période en question, il n'y a pas eu d'importations d'or en U. R. S. S., il est évident qu'il ne peut pas rester à Morcou plus d'or que la somme ci-dessus indiquée. Toutes les autres réserves de ce métal ont été exportées à l'étranger, où on les a vendues ou engagées. Il s'ensuit que les nouveaux créanciers de l'U. R. S. S. ne peuvent nullement espérer qu'en cas d'urgence ou de nécessité le gouvernement soviétique les règle ou les dédommage avec de l'or de la Banque de Moscou.

(*Remarque.* Le gouvernement soviétique ne peut disposer de réserves importantes en or, autres que celles qui constituent l'actif de la Banque de l'Etat. La majeure partie de l'or que les Soviets ont hérité du gouvernement impérial, a déjà franchi la frontière. Ainsi, Rakovski a certifié (v. son discours cité plus haut) que, pendant la période du blocus, on en avait exporté de l'U. R. S. S. pour 600 millions de roubles.)

16. Le gouvernement soviétique ne possède pas à l'étranger d'autres valeurs, disponibles et non grevées, susceptibles d'être réalisées sur le marché. Suivant Schenkmann, « toutes les valeurs possibles et imaginables, — les marchandises, les immeubles, les traites tirées par les institutions et organes soviétiques sur de bonnes et solides maisons étrangères, les prochaines livraisons de bois, de pelleterie, de blé et même de sucre pour les marchés orientaux, toutes les Guild-Edge Securities, même toutes les dettes des acheteurs anglais aux organisations soviétiques, — tout ceci est assuré et engagé dans les banques étrangères ». (*The Statist*, 28/3/31.)

17. La tension excessive de la solvabilité du gouvernement soviétique a eu pour résultat une réduction considérable des crédits ouverts en 1931 en Amérique, de même qu'en Europe. Actuellement, d'après Schenkmann (v. *The Statist*, 6/6/31), les frais moyens relatifs du crédit

soviétique s'élèvent à 25-30 % par an, le correspondant de *l'Economiste* (14/2/31) à Berlin confirme ce chiffre, l'organe officiel publié à Paris, *La Vie Economique* (5/6/31) parle aussi de frais relatifs aux transactions commerciales et de crédit s'élevant à 30 %. Etant donné la crise financière en Allemagne, il est impossible d'y faire escompter sur le marché libre des traites soviétiques, même garanties par l'Etat; c'est pourquoi la Reichsbank s'est vue obligée d'escompter de toute urgence ces traites à concurrence de 150 millions de marks (*The Times*, 3/9/31). D'après un autre organe officiel soviétique, publié à Berlin (*L'Economie Soviétique et le Commerce Extérieur*, n° 15, 1931), depuis le début du mois d'août, beaucoup de maisons allemandes, vu les difficultés d'ordre financier traversées par le pays, refusent d'accepter des ordres soviétiques payables à terme et exigent même la réduction des délais de paiement prévus pour les commandes déjà acceptées et passées.

18. La baisse marquée des prix sur le marché international, en ce qui concerne toutes les matières premières, et, en particulier, le blé, le bois, le pétrole, les minerais, la houille, les pelleteries, etc., a fortement diminué les revenus soviétiques provenant des exportations de cette année. Malgré la pénurie de produits fabriqués dont souffre cruellement le pays, le gouvernement soviétique exporte de grosses quantités de tissus, de cuirs, etc., et les vend à l'étranger à vil prix, dans le seul but de se procurer des devises étrangères, dont il a un si pressant besoin. Nous ne nous arrêterons pas ici au détail de l'exportation de chaque marchandise en particulier, ni aux perspectives prochaines de l'exportation soviétique; nous nous bornerons à signaler le fait que le plan des exportations soviétiques prévues pour 1931 a rencontré des obstacles insurmontables au cours de sa réalisation, à savoir l'inexécution par la production soviétique des conditions qu'il supposait et la baisse des prix sur le

marché mondial. Suivant la statistique soviétique officielle, les exportations en 9 mois de l'année 1931 ont été de 593.2 millions de roubles or, alors que, pour la même période de 1930, elles avaient été de 739.7.

19. Pendant que les exportations soviétiques tendent en 1931 à une baisse rapide, en comparaison de l'année précédente, les importations se maintiennent à un niveau qui ne correspond point aux ressources financières de l'U. R. S. S. et à sa capacité de crédit. (805,6 millions de roubles or pour les 9 premiers mois de 1931.) Malgré toutes les mesures prises par le gouvernement soviétique, les importations ne peuvent pas être réduites et cela pour les raisons suivantes : d'un côté, ce gouvernement est tenu de prendre livraison des marchandises qu'il a commandées et, de l'autre, il lui est impossible de développer ou simplement de continuer la reconstruction industrielle décrétée par le Plan Quinquennal sans avoir recours à une notable importation de machines et d'outillages étrangers. Nous partageons entièrement l'opinion de la presse soviétique, lorsqu'elle soutien qu'à mesure qu'on avancera dans la voie des réalisations du Plan Quinquennal, il faudra augmenter l'importance des commandes faites à l'étranger. Mais, d'autre part, si la réalisation du Plan Quinquennal dépend de l'importation de machines étrangères, etc., et si cette dépendance ne fait que croître, — on va voir croître à plus forte raison et avec une rapidité vertigineuse les besoins du gouvernement soviétique en crédits ou en devises étrangères, pour le paiement de ces commandes. L'on pourrait dire en somme que le gouvernement soviétique ressemble à un constructeur qui, ayant emprunté de l'argent pour ériger un immeuble de cinq étages, aurait employé toute la somme reçue à la construction de deux ou trois étages seulement; il se hâterait de refaire tous ses devis estimatifs et prétendrait construire un immeuble de dix étages; c'est en présentant ces nouveaux devis, qu'il

compterait trouver encore de l'argent destiné à édifier les étages qui n'existent pas et n'existeront jamais !

20. La crise traversée par le gouvernement soviétique en matière de finances et de crédit ne peut aucunement être comparée aux difficultés de même ordre qu'on enregistre ailleurs. La situation financière difficile de beaucoup de pays occidentaux est due principalement à la crise mondiale du commerce et de l'industrie. Par contre, la crise financière soviétique a son origine dans la réalisation du Plan Quinquennal, et la crise mondiale n'a fait qu'augmenter et aggraver les difficultés de l'U. R. S. S. en ce qui concerne ses finances et son crédit. Donc, si le monde entier peut espérer se remettre des suites de la crise financière, aussitôt que la crise commerciale et industrielle sera passée, le gouvernement soviétique, lui, ne peut nullement nourrir cet espoir.

21. Tout en laissant de côté les questions d'ordre politique ou social relatives au Plan Quinquennal, nous ne pouvons voir dans son exécution autre chose qu'une aventure économique entreprise sur une échelle immense. La réalisation de la partie du Plan qui concerne les cinq premières années rencontre déjà de telles difficultés et est subordonnée à des « si » tellement nombreux, que les plus fervents admirateurs de l'expérience soviétique eux-mêmes redoutent, — et ne s'en cachent pas, — l'effondrement possible du Plan, lequel entraînerait l'effondrement général de l'économie nationale.

22. Parvenu à la troisième année de sa réalisation, le Plan Quinquennal a épuisé toutes les ressources financières et de crédit à l'intérieur du pays. La presse officielle des Soviets ne dissimule pas que l'U. R. S. S. traverse une grave crise monétaire et de crédit. On peut dire sans aucune exagération qu'actuellement tout le système économique soviétique repose, à l'intérieur du pays, sur le travail forcé et l'expropriation forcée des produits du

travail de la population, et, à l'extérieur, sur l'obtention de nouveaux crédits commerciaux.

23. Les événements des derniers jours, la baisse de la livre anglaise et des devises suédoise, norvégienne et danoise, l'aggravation de la crise financière en Allemagne et l'inquiétude bancaire aux Etats-Unis, ont déterminé les créanciers de l'U. R. S. S. à adresser à cette débitrice des sommations pressantes de s'acquitter de sa dette à terme. Il est à notre connaissance qu'en Allemagne et en Pologne la panique s'est emparée des détenteurs de traites soviétiques. Le placement en Allemagne de nouvelles traites soviétiques rencontre d'énormes difficultés et leur taux d'escompte vient de s'élever :

Pour les crédits en dollars, garantis par l'Etat, à. . . . . 17 %

Pour les crédits en marks, garantis par l'Etat, à. . . . . 27 %

Pour les crédits en marks, non garantis par l'Etat, à. . . . . 43 %

24. Le vent de panique qui souffle parmi les créanciers de l'U. R. S. S. a passé d'Allemagne en Pologne. Actuellement les banques polonaises non seulement ne sont pas en mesure d'ouvrir de nouveaux crédits à l'U. R. S. S., mais elles se voient obligées d'opposer un refus à toute demande d'ajournement de ses paiement ou de renouvellement de ses traites. Beaucoup de commandes soviétiques avaient été passées en Pologne en livres sterling; la baisse de la devise anglaise a entraîné pour les usines polonaises des pertes considérables. Les créanciers polonais ont tenté, sans succès, d'obtenir la substitution du dollar à la livre; la Délégation Commerciale de l'U. R. S. S. à Varsovie insiste pour que les règlements soient effectués en livres sterling au cours du jour.

25. Conformément aux informations des journaux américains (*The Sun* du 5 novembre et *New York Times* du 6 novembre 1931), le Département du Commerce du

Gouvernement des Etats-Unis conseilla aux firmes commerciales de s'abstenir des ventes à crédit au Gouvernement des Soviets, vu que d'après les informations reçues par le Département, le Gouvernement soviétique se trouve dans une situation extrêmement difficile quant aux paiements de ses échéances à l'étranger.

L'inquiétude qu'inspire au gouvernement soviétique le sort de son commerce avec les Etats-Unis apparaît dans l'article « Avertissement indispensable » (*Izvestia* du 1er octobre), où, parmi les menaces adressées au gouvernement américain en raison de sa politique antisoviétique, on discerne la crainte de perdre ce principal fournisseur de machines et ce conseiller technique qui collabore à la réalisation du Plan Quinquennal.

26. Avant 1931, le crédit soviétique à l'étranger se fondait sur trois marchés : l'Allemagne, les Etats-Unis et l'Angleterre. En 1931, sous la pression de Washington, les crédits américains aux Soviets ont subi une sensible diminution et on a dû recourir à d'autres sources pour trouver l'argent nécessaire au règlement des exportations américaines en U. R. S. S. La chute du gouvernement travailliste en Angleterre et la catastrophe financière en Allemagne ont aussi porté un grand préjudice au crédit soviétique dans ces deux pays. Actuellement, le crédit soviétique n'a nulle part de base quelque peu solide. La tentative qu'aurait faite le gouvernement soviétique pour découvrir de nouvelles sources de crédit par l'intermédiaire du trust suédois Krueger et Toll aurait échoué. Le revirement subit de la politique du gouvernement soviétique à l'égard de la France et son désir d'aboutir à un « modus vivendi » avec cette dernière en matière commerciale et politique n'ont qu'une signification : l'U. R. S. S. cherche en France les crédits qui la sauveraient d'une faillite possible.

27. En résumé, le gouvernement soviétique est grevé actuellement de dettes extérieures pour la somme appro-

ximative de 1.450 millions de roubles or. Pour garantir cette dette, toutes les marchandises disponibles, toutes les devises et la presque totalité des réserves d'or ont été engagées, ainsi qu'une notable partie des exportations futures. A l'étranger, le gouvernement soviétique ne dispose plus de valeurs disponibles à offrir en garantie de nouveaux crédits; même, à l'intérieur du pays, il ne reste plus de stocks importants de marchandises qu'il puisse exporter d'urgence et liquider à l'étranger. Bref, pour de nouveaux créanciers étrangers, l'U. R. S. S. est à l'intérieur « un désert économique »; à l'extérieur elle se présente en débiteur qui n'a pour tout actif que les « réalisations du Plan Quinquennal », objets d'une réclame tapageuse, mais dont la valeur réelle demeure douteuse et même suspecte.

VIATOR.

LES IDÉES DE M. PAUL VALÉRY SUR L'HISTOIRE

M. Paul Valéry n'a jamais fait œuvre d'historien, ce qui est d'ailleurs le cas de la plupart des « philosophes de l'histoire »; mais sa grande pénétration d'esprit fait que rien de ce qu'il écrit ne doit nous laisser indifférents.

Comment a-t-il été amené à réfléchir à la portée et au caractère de l'histoire? Il nous l'explique lui-même dans l'Avant-Propos de ses *Regards sur le monde actuel.* Il nous y décrit le choc produit sur son esprit par la guerre entre le Japon et la Chine et la guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne. Il commence alors à concevoir qu'il existe vraiment une Europe, tandis qu'aparavant ce mot n'était pour lui qu'une « expression géographique ».

Alors il se met à étudier l'histoire pour se faire une idée juste du présent. Mais il ne tarde pas à être déçu :

Sous le nom d'histoire de l'Europe, je ne voyais qu'une collection de chroniques parallèles, qui s'entremêlaient par endroits. Aucune méthode ne semblait avoir présidé au choix des faits, décidé de leur importance, déterminé nettement l'objet poursuivi.

Quels ouvrages d'histoire a-t-il consultés? Il ne nous le dit pas. Mais il est bien certain qu'à l'époque où il a entrepris son enquête, c'est-à-dire dans les dernières années du XIX[e] siècle, les bons ouvrages de vulgarisation scientifique étaient encore moins nombreux qu'aujourd'hui. Ne s'étant pas livré à des études historiques ap-

profondies, M. Paul Valéry n'a pu se rendre vraiment compte de la façon dont l'histoire se faisait. Il n'a pu sans doute lire que des historiens dont les méthodes étaient depuis longtemps périmées :

Parmi les historiens, nous dit-il, les uns colorent quelques scènes; les autres construisent des traités si bien raisonnés, si riches en jugements profonds sur l'homme et sur l'évolution des affaires que nous ne pouvons penser que les choses se soient engagées et développées différemment.

Des noms nous viennent à l'esprit : Michelet et Guizot. Mais, en dépit de leur mérite, quel historien, vers l'an 1900, aurait encore voulu prendre pour modèle l'un ou l'autre de ces écrivains?

§

M. Paul Valéry déclare qu'il est gêné par le fait qu'il n'y a pas en histoire de langue spéciale, comme il en existe dans les autres branches de connaissances, de tengue spéciale permettant de « relier directement l'observation à l'opération de la pensée et celle-ci à nos moyens d'action », alors que le langage ordinaire ne peut nous donner que des « approximations ». Et il nous dit encore : « Le moment capital des définitions et des conventions n'est pas arrivé pour l'histoire .»

Assurément, et on peut même penser que ce moment n'arrivera jamais. C'est que l'histoire, comme les autres « sciences de l'homme », est, par son caractère même, profondément distincte des « sciences de la nature » et surtout des sciences physico-chimiques. On ne peut rêver pour elle d' « instruments de pensée comparables à des instruments de précision ».

M. Valéry ne semble pas se rendre compte que l'infinie complexité des phénomènes historiques nous empêche de formuler des lois semblables à celles des sciences de la nature et que par conséquent toute pré-

vision est impossible. En histoire, les accidents, l'action des individus et ce qu'on appelle le hasard jouent un grand rôle (1). C'est à peine si l'historien peut « prédire le passé ». M. Valéry lui-même semble le reconnaître, quand il dit plaisamment (2) : « L'historien fait pour le passé ce que la tireuse de cartes fait pour le futur; mais la sorcière s'expose à une vérification et non l'historien. »

Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est impossible de prévoir et de calculer en se basant sur les données de l'histoire. Aussi est-il exagéré d'opposer, à cet égard, le temps présent au passé. M. Valéry (3), regardant les cartes géographiques, s'aperçoit qu'il n'y a plus de vides, de territoires libres, en un mot, que « le temps du monde fini commence ». Autrefois, les événements, qui formaient la trame de l'histoire, « pouvaient se localiser ». Aujourd'hui, ils s'enchevêtrent et leurs répercussions vont à l'infini; « il n'est plus de durée, de continuité, ni de causalité reconnaissable dans cet univers de relations et de contacts multipliés ».

Sans doute, dans cette vue des choses, il y a une part de vérité; on ne peut nier que les relations, sur toute la surface de la terre, sont encore plus nombreuses, plus enchevêtrées qu'autrefois. Mais ce n'est qu'une question de degrés. Même au temps de Richelieu, les phénomènes historiques étaient déjà fortement entremêlés. Le grand ministre pouvait-il prévoir à longue échéance? C'est plus que douteux. Comme tous les hommes d'Etat, de tous les temps, il vivait au jour le jour et son habileté consistait à savoir profiter des circonstances présentes. Ses « profondes pensées » (il n'est pas démontré qu'il en ait jamais eu) n'avaient sans doute, elles aussi, que « la valeur et la consistance d'un tuyau de bourse ».

(1) Voy. Henri Sée, *Science et philosophie de l'histoire*, Paris, 1928.
(2) *Regards sur le monde actuel*, p. 98.
(3) *Regards sur le monde actuel*, p. 34 et sqq.

C'est que rien n'est plus difficile que de déterminer la *causalité* en histoire. C'est le perpétuel devenir que l'histoire a surtout à considérer. Or, les concepts de causalité et de devenir, — nous avons tenté de le montrer ailleurs (4), — sont réellement contradictoires. Non que l'historien puisse s'empêcher de rechercher les causes des événements qu'il décrit, car, plus que qui que ce soit, il est avide d'explications. Mais ici il s'agit de causes au sens vulgaire du mot et dont aucun physicien ou chimiste ne voudrait de semblables pour édifier ses théories. Si l'historien parvient à reconnaître certaines conditions capables, dans une certaine mesure, d'expliquer les phénomènes qu'il étudie, c'est déjà bien joli. La modestie est la première des vertus que l'on soit en droit d'exiger de lui.

§

Ainsi s'explique la vanité de ce que l'on appelle les « enseignements de l'histoire ». M. Paul Valéry semble y croire, en un endroit au moins, lorsqu'il déclare que l'histoire ne prend réellement de valeur que pour l'avenir (5) : « Elle forme pour l'imagination une table de situations et de catastrophes, une galerie d'ancêtres, un formulaire d'actes, d'expressions, d'attitudes, de décisions offerts à notre instabilité et à notre incertitude pour nous aider à devenir. » Aussi, ajoute-t-il, les hommes politiques songent toujours aux précédents historiques.

Il est vrai qu'en un autre endroit (5 *bis*), il affirme qu'il n'y a rien de plus dangereux que ces prétendus enseignements :

(4) *Le concept de causalité en histoire* (*Revue de synthèse historique* juin 1929; reproduit dans *Science et philosophie d'après la doctrine de M. Emile Meyerson*, Paris, 1932).

(5) *Regards sur le monde actuel*, pp. 18 et sqq.

(5 *bis*) *Ibid.*, p. 68.

L'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré... Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines.

On ne peut mieux dire. Mais c'est que le genre d'histoire auquel il pense est un produit frelaté; ce n'est pas la véritable histoire, parfaitement désintéressée et n'ayant d'autre objectif que la recherche de la vérité. L'historien, digne de ce nom, ne doit viser aucun but pratique, ne se préoccuper en aucune façon des applications que l'on pourrait tirer de ses découvertes. Non que l'histoire soit inutile à la politique; elle peut indiquer certaines tendances de la société où nous nous mouvons, expliquer certains antécédents de nos institutions, de notre vie économique et sociale. Mais c'est tout. Ce ne sont que de mauvais historiens qui peuvent fournir des armes à de mauvais politiciens.

Le tort de M. Paul Valéry, c'est de considérer l'histoire d'une façon trop abstraite, de parler trop de l'histoire avec une majuscule, si l'on peut dire. Or, elle vaut ce que vaut l'ouvrier qui la travaille.

On comprend alors que certaines critiques de notre auteur tombent dans le vide. Ainsi, peut-on dire que « l'histoire semble ne tenir aucun compte de l'échelle des phénomènes qu'elle représente », de la grandeur des événements dont elle traite? Ou encore que les ouvrages d'histoire laissent de côté « les phénomènes considérables que la lenteur de leur production rendit imperceptibles », comme le rôle de Paris au XIX[e] siècle ou encore l'influence de l'électricité (6)? Nous serions bien sots, si ces questions n'avaient pas attiré notre attention.

(6) *Regards sur le monde actuel*, pp. 22 et sqq.

Il est vrai que M. Paul Valéry, dans son dernier livre, se préoccupe surtout du « monde actuel », du temps présent et n'envisage l'histoire que d'une façon accessoire : il ne faut pas l'oublier.

§

Cependant, à lire les *Regards sur le monde actuel*, comme les deux volumes de *Variété*, on se prend à regretter que M. Valéry n'ait pas consacré à l'histoire autant d'attention qu'aux mathématiques ou à la physique. Car, les gens du métier eux-mêmes ont grand plaisir à trouver, çà et là, bien des observations judicieuses, des remarques fines et pénétrantes. Ainsi, il montre de la façon la plus heureuse tout ce qu'a d'indéterminé le concept de nation, combien il est difficile de se le représenter nettement (7) :

Les traits les plus simples et les plus forts échappent aux gens du pays, qui sont insensibles à ce qu'ils ont toujours vu. L'étranger, qui les perçoit, les perçoit trop puissamment et ne ressent pas cette quantité de correspondances intimes et de réciprocités invisibles, par quoi s'accomplit le mystère de l'union profonde de millions d'hommes.

Et il dit encore, très finement, que les diverses nations « ne se touchent et ne s'affectent l'une l'autre que par leurs caractères et leurs moyens extérieurs ».

On ne peut aussi qu'être séduit par de brillantes et suggestives pages sur le progrès (8), — le progrès entendu dans un sens un peu restreint, celui des inventions, des applications merveilleuses des sciences. Naguère, remarque M. Paul Valéry, les artistes, partisans du merveilleux, n'aimaient guère le progrès proprement dit ; le bourgeois, de son côté, « aimait le solide et croyait au perfectionnement ». Or, on a vu se confondre ces

(7) *Regards sur le monde actuel*, pp. 57 et sqq.
(8) *Ibid.*, pp. 177 et sqq.

deux notions : « Il arriva que le merveilleux et le positif ont contracté une alliance et que ces deux anciens ennemis se sont conjurés pour engager nos existences dans une carrière de transformations et de surprises indéfinie. » Les songes sont devenus des réalités; « le fabuleux est dans le commerce », qu'il s'agisse d'aviation, de T. S. F. ou de phonographe. Et voici le plus grave encore : « On s'habitue à considérer toutes les relations matérielles comme provisoires, toute connaissance comme transitive. » Et, comme le « fait nouveau » tend à supplanter le fait historique, « rien du passé ne survivra dans le présent ». Conclusion quelque peu exagérée, sans doute, mais qui ne laisse pas d'avoir quelque fondement.

§

Quand il s'applique à dégager le caractère, l'originalité de la France, M. Paul Valéry témoigne encore d'un sens réel de l'histoire. Non qu'il découvre des vérités insoupçonnées. Il n'est pas le premier à dire que le fait fondamental, c'est « la quantité remarquable d'éléments ethniques, la combinaison de beaucoup de facteurs indépendants », d'où nécessité pour la nation de réagir en faveur de son unité. Il n'est pas le premier non plus à marquer l'action de Paris; mais il dit en termes très heureux que le rôle essentiel de cette capitale, c'est de « compenser par une concentration jalouse et intense les grandes différences régionales et individuelles de la France » :

Je ne sais pourquoi, déclare-t-il encore, les historiens en général ne soulignent pas ce grand fait que me représente la transformation de Paris en organe central de confrontation et de combinaison, organe non seulement politique et administratif, mais organe de jugement, d'élaboration et d'émission, et pôle directeur de la sensibilité générale du pays.

Mais si! Les historiens ne sont tout de même pas si sots qu'ils n'aient pu se rendre compte du rôle de Paris! Toutefois, en le découvrant à nouveau, M. Paul Valéry marque la pénétration de son esprit et donne à une conception, plus rebattue qu'il ne le croit, une forme originale et séduisante.

De façon très attrayante aussi, il montre que la langue française, résultant de transactions entre des langues diverses, marque les mêmes phénomènes de diversité et d'équilibre; que notre pays se distingue par « le souci de la *forme en soi* ». Il est encore très juste de dire que l'esprit français se défie quelque peu du spécialisme et, on peut ajouter, de la *standardisation,* pour se servir de ce terme plutôt barbare. Et la raison profonde de ce phénomène, il la trouve toujours dans la façon dont la France s'est constituée :

Il est clair qu'un peuple essentiellement hétérogène, et qui vit de l'unité de ses différences internes, ne pourrait, sans s'altérer profondément, adopter le mode d'existence uniforme et entièrement disciplinée qui convient aux nations dont le rendement industriel et la satisfaction « standardisée » sont des conditions ou idéaux conformes à leur nature. Le contraste et même les contradictions sont presque essentiels à la France.

Voilà qui est très finement vu. Sans doute des historiens de métier (ne méprisons pas trop les spécialistes) pourraient-ils démêler encore bien d'autres causes ou conditions profondes, mettre, par exemple, l'accent sur la vie économique et sociale, sur le fait que les campagnes et l'agriculture jouent toujours en France un rôle de premier plan et qu'aujourd'hui même notre pays n'est qu'à moitié industrialisé. En notre « petite science conjecturale », la vérité peut avoir bien des faces.

Revenant encore sur la fonction de Paris, M. Paul Valéry nous dit de fort bonnes choses. Il montre que, si

Paris a, avec toutes les grandes capitales, un caractère commun, qui est le cosmopolitisme, si, comme toute grande ville, il est « une immense maison de jeux », son caractère spécial, c'est précisément de ne pas avoir une spécialité trop étroite. Paris, dit-il encore, est « la ville la plus complète qui soit au monde, car je n'en vois pas où la diversité des occupations, des industries, des fonctions, des produits et des idées soit plus riche et mêlée qu'ici (9) ».

§

Que conclure des remarques qui précèdent? En matière d'histoire, M. Paul Valéry nous apparaît comme un « autodidacte », qui, à défaut de connaissances profondes, — que peut seul donner un long apprentissage, — a réfléchi, d'une façon personnelle, à bien des questions, que les gens du métier n'abordent, en général, que comme aboutissement de longues études. Il arrive ainsi à retrouver certaines vérités, que les historiens ont déjà mises en lumière, mais qu'ayant retrouvées personnellement, il revêt d'une forme originale et attrayante. Il envisage, d'ailleurs, l'histoire surtout en fonction du monde actuel.

Voilà pourquoi l'histoire lui semble avoir en vue l'avenir et viser, du moins dans une certaine mesure, un but pratique, alors qu'elle doit être purement désin-

(9) Voy. aussi, dans *Variété*, I (pp. 11 et sqq), les pages si pénétrantes sur *La crise de l'esprit*. — Dans *Variété* II (1930), pp. 118 et sqq., M. Valéry explique admirablement par l'histoire la conception stendhalienne de la société : « Jamais conjonctures plus propices à toutes les mascarades sociales. Dix régimes en cinquante ans. On avait vécu comme on avait pu sous des gouvernements de vie courte et rude... On avait assisté aux mues et aux reprises fort brusques des personnages les plus graves, aux vives substitutions de cocardes, à la fantasmagorie de la puissance, aux sorties et aux rentrées de la légitimité, de la liberté, des aigles, de Dieu même... Après tous ces changements à vue, ils finissaient pour la plupart, dans tous les partis et sous tous les visages, à ne plus croire qu'à l'argent. Ce *caractère positif* s'accusa sous Louis-Philippe, où l'on vit enfin l'enrichissement se proposer sans vergogne et sans fard comme suprême leçon, vérité dernière, morale définitive d'un demi-siècle d'expériences politiques et sociales. »

téressée. La question de la prévision le préoccupe plus qu'il ne conviendrait. Sa réflexion s'étant surtout attachée aux sciences physico-chimiques, M. Valéry regrette que l'histoire ne dispose pas, comme celles-ci, d'une langue spéciale et de « relations » d'un caractère mathématique. Il ne voit pas assez le fossé profond, qui sépare les sciences de la nature et les sciences de l'homme (10), qu'à celles-ci toutes sortes de prévisions ont toujours été interdites, qu'à cet égard le monde actuel, sans doute plus compliqué, ne se distingue pas radicalement des époques antérieures. Il reconnaît bien tout le danger que peuvent présenter les prétendus « enseignements de l'histoire », mais il semble regretter qu'il en soit ainsi. Enfin, M. Paul Valéry adresse aux historiens bien des reproches qui ne sont pas toujours parfaitement justifiés. Il reconnaît, il est vrai, la perfection de la critique des faits, que pratiquent les historiens contemporains, mais il estime que ceux-ci négligent par trop de critiquer la *qualité* de ces faits. C'est que sans doute il n'est pas assez familier avec leurs œuvres.

Néanmoins, ses essais, notamment *Regards sur le monde actuel* et *Variété,* révèlent souvent un sens réel de l'histoire; on y trouve bien des remarques pénétrantes, des vues suggestives, que les spécialistes mêmes peuvent avoir profit à méditer; M. Paul Valéry est de ces esprits qu'il y a toujours intérêt à fréquenter.

HENRI SÉE.

(10) Sur sa conception, à cet égard, voyez encore un petit article (*Les sciences de l'esprit sont-elles essentiellement différentes des sciences de la nature?*), publié dans la *Revue de Synthèse* (oct. 1931). Il reconnait qu' « histoire, psychologie, morale, sociologie, appartiennent entièrement à la catégorie du savoir non vérifiable », contrairement aux sciences de la nature, mais que, dans celles-ci, « tout ce qui n'est pas *recette*, tout ce qui est *esprit* et rien qu'esprit, ne présente en soi rien d'essentiellement différent de ce qu'on trouve dans les sciences *morales* ». M. Valéry tend visiblement à rétrécir le fossé qui sépare les deux catégories de sciences.

ESSAI SUR LE JEU

L'année qui vient de finir a montré une fois de plus la précarité des prévisions humaines en certaines matières : la menace d'une nouvelle faillite du mark, entraînant la chute de la livre, l'abandon de l'étalon or par plusieurs nations, la répercussion de ces événements outre-mer, l'augmentation du chômage, les diverses phases enfin de cette crise mondiale sont encore trop présentes à toutes les mémoires pour qu'il soit utile d'en rappeler la succession et le détail.

Ainsi la somme de travail et de dialectique, fournie par divers gouvernements, leurs chefs, leurs délégués, leurs experts pour établir les plans d'un avenir, solidement construit et non plus livré aux caprices du destin, semble avoir été dépensée à peu près inutilement.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois. La dernière guerre, puis la dévalorisation du franc, la substitution du plan Young au plan Dawes ont infligé autant de démentis aux optimistes, trop confiants dans le pouvoir de l'intelligence civilisée. Elle avait cependant donné de multiples preuves de son efficacité et si admirablement réussi en de nombreux domaines à substituer le certain à l'incertain, le clair à l'obscur qu'on espérait définitivement réussir à vaincre, selon l'expression de Napoléon, le hasard par le calcul.

Le hasard a largement pris sa revanche.

Les fidèles de cette divinité inconstante applaudiront à son triomphe. Or, ils ne sont pas rares, à notre époque, ceux qui continuent, à l'exemple des anciens, à tenir le monde pour un vaste jeu de dés et les hommes, sinon les

dieux, pour les esclaves d'une implacable fatalité. L'instabilité du temps présent contribue à renforcer leurs effectifs. On a constaté que, devant la faillite apparente de l'épargne, le nombre des joueurs s'est accru dans d'énormes proportions : de petites commerçants, de maigres rentiers, des retraités se sont improvisés spéculateurs en Bourse ou sur les changes; des ouvriers risquent chaque jour une partie de leur gain sur les champs de courses au point que, pour décourager la fraude, le pari mutuel a dû inaugurer un service urbain. A quoi bon économiser quand un ordre heureux passé à un agent de change, ou l'arrivée au poteau d'un cheval à grosse cote peut vous enrichir et que, d'autre part, les profits d'une patiente thésaurisation risquent de s'évanouir soudainement, lors d'une chute verticale de la monnaie nationale?

Cette augmentation indéniable du goût, de la passion même du jeu porte à assigner comme origine à cette dernière l'appât d'un gain rapide et le désir d'acquisition. C'est en effet l'explication dont se sont satisfaits les auteurs qui se sont occupés de la question (1), comme nous le verrons plus loin. Ils sont peu nombreux (2) et nous avions fait remarquer ailleurs (3) l'insuffisance d'une théorie aussi simple. Nous y reviendrons.

Mais auparavant, nous désirons montrer que les observations qui semblent motiver cette thèse demeurent incomplètes et paraissent ignorer une partie très importante du problème.

Où l'étudier mieux qu'à Monte-Carlo, dans un palais presque entièrement consacré aux jeux de hasard, mal-

(1) Certains l'ont complètement négligée. Ainsi le baron Alibert, que citait volontiers Lénine et à qui l'on doit une *Physiologie des Passions* en quatre volumes, n'y mentionne pas la passion du jeu.

(2) Clemens France : *The Gambling Impulse*, dans *American Journal of Psychology*. — Dr Hartemberg : *Les Emotions de Bourse*, *Revue Philosophique*, août 1904. — Th. Ribot : *Essai sur les Passions*, Alcan, 1907.

(3) Dr P. Sollier et G. Danville : *Passion du Jeu et Manie du Jeu*, *Revue Philosophique*, juin 1908.

gré d'intéressantes manifestations d'art qui s'y révèlent?

Un merveilleux ensemble de lumière, d'eaux, de fleurs, de verdures, de montagnes l'encadre.

Dès que l'on aperçoit de loin sa haute architecture dominer les rochers et la mer, on pense involontairement à un temple et, lorsqu'on y pénètre, tout concourt à confirmer cette impression : le recueillement avec lequel les prêtres de l'aveugle Déesse officient, le silence religieux qui règne et rend plus solennelles les paroles sacramentelles, attendues par une foule attentive de pratiquants. A vingt tables, vingt roulettes tournent inlassablement. Vingt boules d'ivoire, à intervalles irréguliers, sont lancées, cascadent, puis tombent avec un petit bruit sec, fixant le sort heureux ou malheureux des joueurs.

Comment se comportent-ils?

§

Déjà les *Védas,* dans un Hymne du joueur, nous le montrent qui « respire l'ivresse du gain ou la détresse de la défaite... Dans le *Mahâbârata,* l'aîné des cinq Pandavas perd tour à tour ses trésors, son palais merveilleux, son royaume, ses frères, leur commune épouse et sa propre personne. Il recommence, perd et est condamné à treize ans d'exil (4) ».

Depuis, que ce soit dans l'antiquité avec Juvénal et Tacite, ou dans les temps modernes de Regnard à Bernstein, la littérature et l'art dramatique ont continué, en employant souvent un lyrisme guère moins pathétique que celui des *Védas,* à nous représenter les joueurs sous cet aspect tourmenté : ce sont généralement des êtres exceptionnels, aux gestes insensés, aux attitudes anormales, que leur passion conduit fatalement à l'abîme, les yeux bandés.

Certes une partie des joueurs réalise ce type. Toutefois,

(4) Th. Ribot, *loc. cit.*

nous devrons bientôt constater qu'il en est d'autres, entièrement différents.

A la place de cette uniformité de convention, à laquelle nous ont habitués nos lectures et qui suppose une équivalente constance de mobiles, nous allons rencontrer chez les joueurs deux courants de tendances, nettement contraires. Déclarons tout de suite que ce sont ceux-là mêmes qui influencent les hommes dans leurs actes quotidiens. Nous verrons donc, au jeu comme dans la vie, le sentiment combattre l'intelligence, l'impulsion s'opposer au contrôle de soi, la croyance à la raison, la foi au calcul. En somme, nous serons obligés de reconnaître que les joueurs réagissent exactement à la façon de l'humanité toute entière devant les caprices et l'obscurité des forces multiples entre lesquelles elle se débat depuis sa naissance.

Les uns se fient à leur chance, à une inspiration puisée à des sources mal définissables. De superstitieuses légendes les hantent. Ils se munissent de fétiches. Entre un geste, un regard, un voisinage, une attitude et une série de gains ou de pertes, ils établissent de douteux rapports de cause à effet. Ce sont eux qui, dès les temps les plus reculés de l'histoire, ont fourni aux écrivains leurs modèles. Ils contribuent à entretenir autour du jeu cette atmosphère romantique de ruines, de suicides et aussi de fortunes inespérées, que nous avons relevée. Les anecdotes à leur propos fourmillent.

Ces joueurs que l'on voit, à Monte-Carlo, s'approcher d'une table, y jeter fiévreusement leur enjeu, puis comme si c'était offenser la divinité que d'assister au mystère entier, tourner le dos à la roulette et, soit se promener en attendant l'arrêt du sort, soit toucher une amulette, soit espérer d'une illumination soudaine la révélation de la décision à prendre pour le coup suivant, restituent curieusement l'attitude du primitif des époques les plus loin-

taines. N'en soyons pas surpris : la citation des *Védas* que nous avons reproduite nous a préparés à admettre cette permanence d'un type.

Il n'y a pas que là, du reste, que l'on trouve de telles survivances, malgré leur incompatibilité apparente avec l'aspect de notre siècle. L'homme s'y est appliqué à transformer matériellement la surface du globe, apportant à cette tâche une ardeur accrue chaque jour par l'augmentation de rendement de ses moyens d'action, activité multiple, s'étendant du Nord au Sud, de l'Orient à l'Occident et à laquelle on chercherait vainement un précédent. De plus, une partie de ses jeux, ses délassements, ses plaisirs est devenue surtout physique : jamais le culte du corps, de la danse, des fêtes gymniques n'a été aussi florissant, sauf aux temps antiques.

Mais si l'impossibilité absolue de résoudre convenablement, à ces époques lointaines, les problèmes que le cours des astres, la furie des orages, la croissance des plantes et des animaux, la maladie, la mort posaient aux intelligences d'alors, permet de comprendre comment elles gardaient un sens aigu du mystère et le goût de la fiction, à présent il semblerait que, tout emplis de chiffres, de données précises, de raisonnements basés sur des mesures et des observations concrètes, les esprits de nos contemporains ne gardent plus de place pour accepter des fables, des conjonctures, des mythes.

Chacun sait qu'il n'en est rien.

Des villes, illuminées et bruyantes, ont surgi des plaines où broutaient les bisons; les sifflets des locomotives, les trompes d'autos ont remplacé le hennissement des chevaux sauvages; des aéroplanes volent au-dessus des étendues désertiques que foulait le seul bondissement des gazelles. Cependant, un monde de fantômes, d'êtres surnaturels, de forces inconnues continue à doubler pour la plupart des civilisés d'aujourd'hui, comme pour leurs an-

cêtres les plus lointains, l'univers qui s'offre à leurs sens. Seule a changé la façon dont ils entendent justifier les mêmes croyances. Des termes et des théories pseudo-scientifiques cherchent à faire oublier leur ressemblance fâcheuse avec les légendes anciennes ou trouvant encore crédit chez les peuplades sauvages.

Nous avons entrepris ailleurs l'étude objective de ces phénomènes (5). Ici, retenons seulement que, beaucoup d'entre les plus modernes des blancs vivant actuellement et non des moins instruits, diffèrent peu sur ce point de leurs devanciers, Romains, Grecs, Phéniciens, Egyptiens, ni des représentants des sociétés primitives, Indiens, Lapons, Esquimaux, noirs africains.

Voici un de ces derniers. Il va s'exposer aux dangers d'un déplacement ou d'une chasse. Il sait qu'il peut rencontrer des fauves, des serpents à la morsure mortelle, un torrent dont la traversée n'est pas sûre, un orage qui risque de le foudroyer. Parmi les précautions qu'il prendra, il faut enregistrer le port d'une, sinon de plusieurs amulettes. Elles constituent pour lui un moyen de défense qu'il n'est pas loin de considérer comme aussi efficace que son bouclier, sa lance, ses sagaies, son arc et les ruses que lui enseignèrent ses expériences antérieures.

Les anciens aussi, on le sait, consultaient les oracles avant de rien entreprendre. Le sacrifice d'un coq, dont le sang arrosait le sillon creusé sur l'emplacement d'une future fondation, leur paraissait une garantie de solidité que le meilleur ciment n'eût pas égalée.

Les effigies de saint Christophe, emportées par nos automobilistes, les médailles bénites, répandues à profusion, les porte-bonheur et les fétiches profanes témoignent de la persistance d'une croyance fervente en l'efficacité de telles pratiques, malgré qu'elles tendent à placer sur un même plan mental le civilisé actuel et l'homme primitif.

(5) G. Danville : *Le Mystère Psychique* (Alcan).

Ni l'un ni l'autre ne sont en mesure de déterminer avec précision quelles seront les péripéties d'un voyage ou d'une chasse. Parfois bonnes, parfois mauvaises, elles dépendent, pour eux, uniquement du hasard qui leur apparaît à tous deux sous les traits d'une sorte de personnage occulte, d'une divinité qui distribue à son gré accidents ou réussites. Ils seront ainsi conduits à user de procédés identiques pour éviter des périls, en partie imprévisibles.

Il en est de même chez le joueur superstitieux, « disposé, selon l'expression de Kant (6), à attendre des effets d'ailleurs importants de circonstances qui ne peuvent pas être des *causes naturelles* (propres à faire craindre ou espérer quoi que ce soit) ».

§

Mais il s'en faut que tous les joueurs gardent en face du hasard cette attitude, seule abondamment décrite. On en trouve, avons-nous dit, à la Bourse, sur les champs de courses, dans les cercles, à Monte-Carlo où leur observation est plus aisée, qui adoptent des pratiques entièrement opposées.

Evidemment, ils manquent de panache, ce qui permet de comprendre le dédain en lequel poètes, auteurs dramatiques, romanciers les ont tenus et pourquoi les philosophes qui ont surtout puisé leur documentation dans les écrits des premiers, les ont ignorés.

Ces joueurs ne se soumettent plus aveuglément aux décrets du *fatum*, n'essayent plus de le combattre par les armes puériles des primitifs dont nous venons de parler. ils recourent à l'étude et non plus à l'amulette et prétendent, par un ensemble de manœuvres raisonnées et convenables, corriger les effets du hasard. Des auteurs spéciaux ont passé de longues années à les fournir de

(6) Kant : *Anthropologie*, § LXXXV.

théories, de documents et de méthodes. Il faudrait plus d'un volume pour exposer ces travaux et examiner leur valeur, souvent illusoire. Même brève, une critique de ce genre sortirait du cadre de notre étude.

Il ne nous suffit pas cependant d'enregistrer simplement l'existence de ces systèmes et le fait que nombre de joueurs les utilisent au lieu de s'abandonner aux caprices du destin, car si ces procédés ne valent pas mieux que des fétiches, s'ils n'en sont qu'une imitation pseudo-scientifique, fondée sur la même logique sentimentale, rien ne justifierait la distinction que nous voulons établir entre joueurs *impulsifs* et joueurs *calculateurs*.

Nous devons donc, au moins sommairement, exposer le mécanisme de ces systèmes et l'on reconnaîtra, nous l'espérons, qu'ils ne sont nullement inspirés par une mentalité de primitif, de sauvage. On peut en effet les ranger en trois catégories, selon qu'ils se basent sur les données mathématiques, recourent à ce que M. Emile Borel a dénommé « méthode statistique », ou n'usent que de la logique rationnelle.

Les premiers appliquent le calcul à des progressions variées, dont certaines portent des noms illustres : « Triangle de Pascal », « Montante de d'Alembert ». Ils tentent, en variant par exemple l'enjeu par des mises différentes, appropriées aux circonstances, de réduire les pertes et d'augmenter les gains, mathématiquement, de telle sorte qu'après une série de coups, parfois très longue, la somme des gains, déduction faite des écarts défavorables, offre un bénéfice.

Contre la certitude mathématique de gain qu'offre la *martingale*, soit le jeu qui consiste à doubler au coup suivant une mise perdante, la banque a institué la barrière bien connue du *maximum*, interdisant de dépasser un enjeu fixé à une somme déterminée. La plupart des

systèmes employant des données mathématiques visent à éluder cette difficulté.

Certes, un esprit calme et non passionné trouvera plus déplaisant qu'agréable de se livrer à un travail demandant une attention de tous les instants, pendant des heures entières, au cours desquelles une somme parfois considérable sera exposée, le tout pour éviter une perte initiale de dix francs, par exemple. Là, pour nous, n'est pas la question, nous le répétons : ce qui nous importe, c'est de ne plus confondre, sous ce même vocable de joueur, l'individu qui croit uniquement à la chance, bonne ou mauvaise, et celui qui se fiera à une « d'Alembert », agrémentée de parolis, ou s'imposera la besogne complexe de mener un « Jeu différentiel mixte assuré (7) » sur plusieurs chances simples.

Répudiant certaines affirmations théoriques des mathématiciens, celle entre autres que tout coup est un « coup nouveau », ce que contredirait une longue expérience, les auteurs des systèmes que nous avons placés dans la seconde catégorie, tout en recourant nécessairement au calcul, s'inspirent de la méthode statistique. Elle semble mieux convenir ici.

Comment, nous dit l'un d'eux (8), prévoir un incendie, un orage, un accident, la maladie, la mort même? Ces risques paraissent au premier chef échapper, de par leur nature, à tout essai de détermination certaine. Or, personne n'ignore que des Compagnies d'Assurances, depuis leur fondation qui, pour beaucoup, date de près d'un siècle, prémunissent leurs clients contre ces divers dangers. Elles fonctionnent régulièrement et quelques-unes payent des dividendes annuellement à leurs actionnaires, en dépit des aléas apparents de cette sorte d'affaires. Il leur faut donc une base stable. Elles l'ont trouvée dans

(7) Jean de Suresnes, *Revue de Monte-Carlo*, n° 667, oct. 1931.
(8) Marigny de Grilleau : *Les Lois du Hasard*.

cette certitude qui « peut s'appeler certitude statistique, par opposition à la certitude logique : on donne en effet le nom de méthode statistique à la méthode qui déduit les lois naturelles de l'étude, par les lois du hasard, d'un très grand nombre de phénomènes, trop complexes pour être étudiés isolément (9) ».

De cette méthode, de ses relevés statistiques que ses partisans ont eu la patience d'établir et de classer, des observations qu'ils ont poursuivies pendant de longues périodes, dérivent de multiples applications. Il en est, chaque jour, créé de nouvelles. Aussi, nous bornerons-nous à citer, comme exemple de ces « lois du hasard », la plus facile à contrôler, celle que ses adeptes appellent la *Loi du Tiers*, exposée en ces termes par M. Fernand Berth (10) :

...En une rotation de 37 boules, 24 numéros différents se présentent en moyenne; les absents ont naturellement favorisé les premiers dont certains se sont présentés deux fois ou plus. En trois boules, nous voyons généralement (deux fois sur trois) deux douzaines différentes dont l'une s'est répétée. En six coups, toujours en vertu de la même Loi, on trouve quatre sixains dont un ou deux, plusieurs fois. Les transversales pleines ont une proportion de huit sur douze, etc.

Toutes les chances multiples offrent donc, et avec moins d'écart dans la modalité des figures que les chances simples, un même développement : un tiers des possibilités reste absent au profit des deux autres.

Notre dernière catégorie comprend les systèmes qui ne font appel qu'à la seule logique. Des exemples très nets en sont fournis quotidiennement par les feuilles techniques apportant aux spéculateurs des vues sur les sucres, les cafés, les grains, les valeurs de Bourse, et par les rédacteurs spéciaux des journaux qui, malgré la « glorieuse incertitude du sport » fournissent aux joueurs

(9) Emile Borel, cité par M. de Grilleau, *loc. cit.*
(10) Fernand Berth, *Revue de Monte-Carlo*, n° 651, janvier 1930.

leurs *pronostics* raisonnés et leur indiquent les chevaux gagnants ou placés.

A la roulette, au trente et quarante, de nombreux joueurs s'inspirent du raisonnement suivant. Le hasard a des limites évidentes. Ainsi, en agitant des caractères d'imprimerie en nombre suffisant, il est certain que, répandus sur une table il est impossible qu'ils forment une phrase désignée à l'avance. De même ne pourra-t-il reproduire une succession de rouges et de noires, formant une figure déterminée. Ils entendent par figure un graphique vertical obtenu, soit en enregistrant au moyen de points, placés sur deux colonnes parallèles, à intervalles réguliers, puis reliés entre eux par une ligne continue, tantôt droite, tantôt brisée, les séries ou les intermittences de la rouge et de la noire, au fur et à mesure des coups, soit en le dessinant au préalable.

§

On peut donc appliquer au jeu ce qu'Epicure (11) avait déjà observé, lorsqu'il écrivait dans sa *Lettre à Hérodote :*

Il convient de noter que la nature humaine acquiert des connaissances nombreuses et variées grâce au contact qu'elle prend avec les choses et sous l'empire de la nécessité. La raison explore ensuite minutieusement ce que la nature lui a donné et y ajoute de nouvelles découvertes : dans tel domaine plus rapidement, dans tel autre plus lentement. »

Et, dans sa *Lettre à Ménécée :*

En ce qui concerne le hasard, le sage ne le considère pas, à la manière de la foule, comme un dieu, car rien n'est accompli par un dieu d'une façon désordonnée, ni comme une cause instable. Il ne croit pas que le hasard distribue aux hommes, de manière à leur procurer la vie heureuse, le bien

(11) Epicure : *Doctrines et Maximes*, tr. Maurice Solovine (Alcan, 1925).

ou le mal, mais qu'il leur fournit les éléments des grands biens ou des grands maux. Il estime qu'il vaut mieux mauvaise chance en raisonnant bien que bonne chance en raisonnant mal.

Et cependant, passionnés du jeu, ils le demeurent ceux que nous voyons, aux courses, pointer soigneusement sur leurs programmes les numéros résultant d'un choix, longuement étudié, et ceux qui reviennent, chaque jour, garnir, à Monte-Carlo, les tables où ils tiennent sur leurs carnets une comptabilité compliquée.

Les deux classes de joueurs que nous avons distinguées se rejoignent ainsi dans un commun amour du jeu. Seules leurs attitudes diffèrent et le jeu même, puisque l'usage d'un système, quel qu'il soit, transforme les jeux de hasard en ces jeux dont parle l'abbé Dubos « où le succès dépend encore plus de l'habileté des tenans que du hasard des cartes ou des dés ».

Pourtant la plupart des auteurs se satisfont comme explication de « l'espoir d'augmenter sa fortune » (Abbé Dubos), auquel s'ajoutent « les émotions de la lutte contre les adversaires présents ou contre cet inconnu qu'est le hasard. » « ...la tendance au risque, à l'aventure » (Th. Ribot). Montesquieu nous dira :

Le jeu nous plaît en général parce qu'il attache notre avarice, c'est-à-dire l'espoir d'avoir plus. Il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne et de l'attention que les autres ont sur notre bonheur. Il satisfait notre curiosité en nous procurant un spectacle. Enfin il nous donne les différents plaisirs de la surprise. Les jeux de hasard nous intéressent particulièrement, parce qu'ils nous présentent sans cesse des événements nouveaux, prompts et inattendus.

Or, la simple réflexion suffirait à indiquer que la crainte de diminuer sa fortune, la peur de la lutte, l'horreur du risque, de l'incertitude, de la surprise constituent un groupe de mobiles conscients, aussi puissant que le pré-

cédent, sinon davantage. Aussi, certains écrivains, frappés de l'insuffisance de ces mobiles normaux, ont cru devoir recourir à l'hypothèse d'une origine pathologique.

Nous avons déjà rencontré, à l'occasion de l'étude de la passion amoureuse, cette assimilation des caractères de la passion aux symptômes de quelques psychoses. Nous en avons montré le peu de valeur (12).

Et, comme dans le cas de la passion amoureuse, nous estimons que le problème est mal posé : il réside uniquement, selon nous, dans l'intense *spécialisation* de la passion, que des mobiles conscients, grossièrement apparents, masquent plutôt qu'ils ne l'expliquent. Le joueur ne s'intéresse qu'à un objet, le jeu qu'il a choisi, de même que l'amoureux ne parviendra pas à remplacer par un autre être, si attrayant qu'il soit, l'être aimé.

Que la passion du jeu s'accompagne de l'appât du gain, de l'amour du risque, de même que la passion amoureuse, du désir sexuel et d'autres sentiments, la présence de ces éléments ne suffit pas, ainsi qu'on a tenté de le faire valoir, à expliquer la genèse de ces passions elles-mêmes. On admettra sans peine en effet que l'attrait du gain, la recherche de l'aventure inspirent bien d'autres manifestations de l'activité humaine. Le désir sexuel ne se satisfait pas exclusivement dans l'amour. On conviendra donc que ces mobiles conscients demeurent, répétons-le, insuffisants pour rendre compte de cette *systématisation absolue du choix* qui constitue la passion.

D'autre part, dans le cas du jeu, nous croyons avoir par ce qui précède suffisamment montré la fragilité de la barrière que l'on a cru devoir élever entre les jeux de hasard et les jeux d'adresse, ce qui nous conduit à nous souvenir que l'enfance toute entière est dominée par le jeu, apprentissage nécessaire de la vie, pour les jeunes animaux autant que pour les petits d'hommes.

(12) G. Danville : *Psychologie de l'Amour*, 9e éd., Alcan, 1930.

On pourra sans doute alors admettre, comme nous l'avions proposé « avant Freud (13) », à propos de la passion amoureuse, que des impressions d'enfance, frappées d'un cachet affectif spécial, renouvelées au cours de notre vie, s'ordonnent dans notre inconscient pour former une image latente, parfois ignorée de nous, type synthétique des préférences de l'individu. Une conversation, une rencontre, un événement fortuit déclanchera l'identification de cette représentation mentale inconsciente et du réel et tel joueur qui s'ignore deviendra un passionné du jeu, impulsif ou calculateur, selon son tempérament propre.

Les incertitudes de l'époque, contribuant à amoindrir sinon à détruire totalement les sentiments tels que la crainte du risque, la peur de la perte qui, normalement, s'opposent à l'esprit d'aventure, à l'appât du gain rapide, favorisent l'éclosion de ces sortes de révélations. C'est pourquoi nous voyons le nombre des joueurs augmenter actuellement.

Conseillons-leur toutefois de recourir au calcul plutôt qu'à l'amulette et souhaitons que, dans ce jeu que semble être devenu à présent la conduite des peuples, les gouvernements, malgré leurs insuccès récents, continuent à se fier à la raison plus qu'à des superstitions économiques ou à des croyances politiques.

GASTON DANVILLE.

(13) Julien Benda : *Les Amorandes* (Emile-Paul, éd.).

LE LION ET SON JEAN-FILLE[1]

—

II

LE LOUP-BLANC ET LA PETITE GUERRE

Tout lui appartient, vous entendez, tout, — et c'est ce qui le fait si fier, si déluré, c'est ce qui, avec ce bout de chemise qui sort de sa première culotte, le fait déjà homme, le propre de l'homme étant de conquérir et de posséder. Pour apprendre à marcher, il a eu les billes d'agate, les boules d'or et d'argent, le mouton rose et l'éléphant bleu, — et aujourd'hui, pour trotter et galoper, il a le cheval de bois, sur lequel il fait si furieusement le tour du comptoir, en criant d'une voix terrible : *Patata! Patati! Patato!*

Car il est à lui, le dada de bois, à lui seul, et il n'admet pas qu'un autre le monte. Oh! il a pourtant bon cœur, notre Emilion, et, tout en prononçant d'un petit air de prince : « C'est à moi, ça! », il laisse parfois Emile toucher aux joujoux ordinaires, mais pour le dada, non pas! Il sent que c'est le cheval qui fait l'homme. Qu'il attende un peu, et ce sera l'auto, puis l'avion. Mais les autos sont rares, les avions ne volent pas encore, et Emilion est pressé de galoper. Et *patata, patati, patato!* Voyez-vous, derrière le beau chevalier qui a pris le mors aux dents, son ombre qui, pour le suivre, a enfourché et essaye de galvaniser le manche à balai? Le manche à balai, c'est le dada d'Emile.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 808.

Pauvre Emile! Il n'a donc pas de joujoux? On est donc bien méchant pour lui? Méchant! Par exemple! On est aussi bon pour lui que pour son frère. Du moins, on le croit, on en est sûr. Seulement, voilà. Il n'y a pas de marchands de jouets à Chambonnet. Il n'y en a qu'à la ville, la grande ville (huit mille âmes, en comptant la garnison), là-bas à quatre lieues, au bout du monde. Pour aller à la ville, il faut prendre le chemin de fer, qui vous emporte en faisant *tu-u-te*. Or, papa ne va jamais à la ville. Il n'a pas le temps : son étude. Ni maman non plus : sa boutique. Et puis, ils n'ont pas d'argent à gaspiller. L'oncle-parrain y va; il a le temps et l'argent, lui. Il y va une fois tous les quinze jours à peu près, à cette bonne ville de Cussac. Quoi faire? Mais sans doute s'y promener. Papa et maman chuchotent que dans une certaine maison, un certain établissement... Chut! Cette histoire-là n'est pas pour les gosses. Enfin, il paraît que l'oncle va là s'égayer, se distraire, — peut-être bien faire l'exercice. Emilion a remarqué que, lorsqu'il s'apprête à faire ce petit voyage, il se montre plus guilleret, repris d'un besoin de mouvement, de gymnastique, de parade.

— Une, deux! Une, deux! En avant, Emilion, en avant, arche!... Demain matin, tu ne me verras pas, je serai parti de bonne heure, — là-bas, à Cussac, ousqu'on voit la lune en plein midi.

Et Emilion, brûlant d'envie :

— Mène-moi-z-y, dis, parrain!

— Y a pas mèche. T'es trop petit. L'ogre t'y mangerait.

La bouche se pince, le nez se fronce : grimace annonçant les larmes.

— Pleure pas! Je t'apporterai quelque chose de beau.

Il a apporté un joli cochon blanc. Et, la fois suivante, un gentil lapin, qui agite tout seul ses pattes de devant, d'un air si farceur qu'Emilion en a poussé des cris d'allégresse durant tout un soir. Mais trois jours ne se sont

pas écoulés que le petit malin, gourmand de cadeaux, fait déjà de son ton le plus perfidement cajoleur :

— Parrain, c'est-il demain que tu vas voir la lune?

Le brave gendarme en tombe assis, tant ça le fait rire. Il est impayable, cet Emilion. Comme tous les petits, il la voudrait bien, la lune, mais le parrain lui a raconté que pour ça il fallait être grand et savoir monter à dada. Et le parrain a apporté le dada, et Emilion le monte, et bondit et s'emballe. Et patato, patati, patata!... Sûr qu'il aura bientôt la lune. Mais je crois fort qu'Emile, même s'il grandit, n'aura rien du tout, malgré son manche à balai.

C'est qu'en ce monde, pour avoir la lune, il faut la demander, l'empoigner, sauter dessus. Voilà ce que le parrain a dit à Emilion. Mais Emile, qui le lui dira? Demander, empoigner? Mais, vous répondrait son père, il ne demande jamais, il est fait comme ça, c'est sa nature de ne rien demander. Et, ajouterait logiquement le bon clerc, s'il ne demande rien, c'est qu'il n'a besoin de rien. L'autre ,c'est différent. Il a du tempérament, notre Emilion, — tandis qu'Emile...

Oui, papa bon clerc, on sait que tu récites bien le code sans le comprendre. Oh! c'est entendu, Emile n'a pas à se plaindre. Ainsi, tenez! La dernière fois où le parrain a donné un joujou à Emilion, n'a-t-il pas dit en voyant une convoitise muette dans les yeux d'Emile : « C'est pour vous deux. » Seulement... Seulement, Emilion n'est pas assez *fille* pour s'arrêter à un mot si vague. Emilion a trop conscience que tout est à lui, le parrain, papa, maman, le petit frère et jusqu'à la bonne, camuse et boiteuse, qui, comme tous les autres, l'admire, bien qu'il l'appelle si drôlement Drigue-Drigue en contrefaisant sa boiterie. Où diable un enfant si jeune a-t-il pêché tant d'esprit? Entre nous, Solange croit bien avoir entendu l'oncle lui souffler ce vilain sobriquet, sans doute

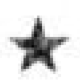
pour se venger du congédiement de la petite ingénue aux joues roses.

Et Emilion s'en donne. « Dis,toi, Drigue-Drigue! Ecoute ici. Drigue-Drigue! » On n'entend plus que *drigue-driguer*.

Drigue-Drigue se fâche, pas trop fort cependant, car la pauvre infirme a peur de faire moquer d'elle davantage. Et, en effet, Emilion, malicieux, voyant qu'elle enrage et qu'elle souffre, s'en fait une fête et redouble. Mais ne voilà-t-il pas qu'Emile (c'était forcé) se met à imiter son frère, en bon petit perroquet suiveur? Ah! non, cette fois, elle se rebiffe. « Madame, votre Emile qui m'insulte! » La maman gronde Emile.

Un quart d'heure après, les jumeaux étant seuls avec la bonne, Emilion commence à chanter un air de sa composition sur les mots : « *Drigue-Drigue, drigue donc!* » Et Emile part à l'accompagner. Alors, la bonne, excédée, allonge une calotte à Emile qui, surpris, esquisse un pleurnichement timide et se tait, pendant qu'Emilion, triomphant dans l'impunité, crie à tue-tête sur les notes les plus criardes de l'aigu : *Drigue-Drigue, drigue donc!* Que faire? La bonne endure, vaincue.

Car elle n'oserait pas le calotter, celui-là qui porte un nimbe comme les images de bienheureux, un nimbe qu'on ne voit pas, mais qu'on sent, l'auréole de l'héritage, — lui le supérieur, le mâle, né pour dominer et dompter. De lui on peut accepter bien des choses, mais de l'autre, de cette *fumelle* manquée, comme dit l'oncle, ce serait trop vexant. Et contre le déshérité, la déshéritée se rebelle, se dresse sur sa jambe claudicante.



— Eh bien, ces petits coquins, est-ce qu'on ne va pas les envoyer en classe?

Cette question, le bon clerc la répète à présent tous

les jours. Sous la direction de papa et de maman, ils ont appris à ânonner l'alphabet, à chantonner *ba, be, bi, bo, bu,* avec les doigts dans le nez en signe d'embêtement. Il est temps de les pousser plus haut vers la science. Savez-vous qu'ils ont déjà plus de cinq ans?

Et savez-vous aussi que les voisins ne se lassent pas d'admirer le parfait accord d'Emilion et de son Emile? Toujours ensemble, comme au jour de leur naissance! Presque les frères siamois. Mais aussi l'accord est facile quand c'est toujours le même qui décide et commande, toujours le même qui approuve et obéit. Arrive-t-il qu'Emile dise : « Veux-tu qu'on joue à ça? » Il suffit qu'Emilion réponde : « Non, c'est à l'autre *ça* qu'on joue. » Emile accepte aussitôt; ou bien, s'il résiste deux secondes, on sait qu'il n'ira pas jusqu'à trois. Cette soumission est si bien entrée dans le traintrain de la maison que le contraire semblerait tout à fait anormal.

Il n'y a donc jamais d'orage? Quelle est la vie d'enfant qui n'en a pas? L'autre jour, Emile avait une si brûlante envie de monter à dada (sur le vrai dada, non le manche à balai), il en avait un besoin si palpitant qu'il a saisi le dada par la croupe. Aussitôt, Emilion a sauté sur la tête, et les jumeaux de tirer rageusement, chacun de son côté. Ça menaçait de s'éterniser quand tout à coup Emilion, indigné d'une obstination si insolente, a collé une maîtresse gifle sur la joue de son frère qui, tout déconfit par cette manifestation de propriété, a lâché prise en pleurant. Maman, qui était dans l'autre pièce, est accourue. « Qu'est-ce qu'il y a? » Emilion s'est hâté de crier : « C'est Emile qui fait le méchant, il a manqué casser les pattes au dada. » Et la bonne, qui avait tout vu, s'est empressée de dire que c'était vrai, noyant les protestations qu'Emile essayait de bégayer dans ses larmes; si bien que, grâce à elle, c'est encore lui que la maman a grondé. Drigue-Drigue se met du parti du plus fort, de l'héritier, du petit mâle qui a su

lui montrer sa puissance en la domptant et l'humiliant elle-même. C'est bien humain, n'est-ce pas, et ce sera toujours ainsi, chez les grands comme chez les petits.

Oui, chez les petits, — et c'est ainsi à l'école. C'est là qu'on fait son premier apprentissage du monde. Et voilà décidément qu'on va y conduire nos jumeaux. Ce matin-là, ils pleurnichent à qui mieux-mieux, en criant qu'ils ne veulent plus apprendre l'*alphabète*. Mais l'oncle-parrain est là, venu tout exprès pour fortifier son Emilion. « Si t'es sage et raisonnable, je t'apporterai la lune. » L'espoir de la lune finit par calmer le filleul. Mais l'autre, auquel on n'a rien promis, continue à pleurer. « Eh bien, quoi, Emile, dit papa, tu oses? Tu n'as pas honte devant ton frère? Lui, c'est un homme. » De fait, Emilion part, sa menotte dans la grosse main qui doit lui donner la lune. Il faut bien qu'Emile suive, avec une larme en retard qui descend sur sa joue.

Un chemin pierreux et raboteux, de trois ou quatre cents mètres, conduisait à la maison d'école qui, installée toute en longueur sur une petite éminence, faisait penser à un géant tranquillement allongé là-haut et dominant le bourg. A droite, les classes de garçons; à gauche, les filles. Devant, la vaste cour où les élèves prenaient leurs ébats. Au milieu, cette cour était coupée en deux par une petite allée, qui cheminait entre deux palissades et séparait le côté fille du côté garçon.

En arrivant dans la cour, devant ce troupeau de gosses qui jouaient, couraient, se poursuivaient, criaient et piaillaient, nos jumeaux eurent d'abord une minute d'ébaubissement. La minute qui suivit poussa Emilion à se mêler à ces groupes, à ces jeux, tandis qu'Emile reculait, intimidé, en voyant cinq ou six petits paysans qui, attirés par l'apparition de ces deux nouveaux qu'ils ne connaissaient point, s'étaient plantés pour les fixer avec des yeux insolents et sournois, puis tournaient autour d'eux à la manière de ces chiens qui, lorsqu'une per-

sonne inconnue arrive dans un hameau, l'escortent de loin, l'oreille basse, la queue basse, et manœuvrent derrière son dos pour s'approcher furtivement et lui planter tout à coup — gnac! — leurs crocs dans la fesse.

Cet accueil méfiant, cette sourde hostilité de chien mal civilisé, se manifestait pour tout nouvel élève. En général, au bout de quelques jours, les petits rustres s'apprivoisaient.

De temps à autre, un d'eux s'approchant des jumeaux:

— Comment que tu t'appelles, toi?

Les autres écoutent. Mauvais sourires. Chuchotements.

— Comment qu'il a dit? — Quoi? I' s'appelle Lion? — Pas possible! I' s'a foutu de toi. — Et l'autre? — L'autre, là, l'empoté, qui regarde pas en face? Il a rien répondu. — I' m'va pas, ç'ui-là. C'est pour nous narguer, qu'i' dit rien? Ou ben, il a la frousse, peut-être. — S'il a peur de nous, on va rigoler. — Dis donc, toi le grand, si tu le pinçais par derrière, sans avoir l'air, pour voir si ça lui ferait trouver sa langue! — Mais dis donc, ce qu'i's se ressemblent ces deux cocos! — Oui. Euh! Je sais pas trop, moi. — Y a du oui et y a du non. D'abord, on croit qu'i's se ressemblent; ensuite, c'est pas vrai. — C'est drôle.

Infaillible instinct de l'enfance! A cinq ans et demi, les jumeaux étaient encore en surface les semblables, et au fond les contraires. Voyez. Deux jours ne se sont pas écoulés que déjà, dans la cour de l'école, Emilion est comme chez lui, fraternisant non seulement avec les bambins de son âge, mais plutôt avec les élèves de sept ans, de huit ans. Ce diablotin dédaigne les petits, il lui faut les grands; ce n'est pas pour rien qu'il est le Lion.

Car il est le Lion. A l'école où, comme au village, on met volontiers (sans être cependant trop Athéniens) l'article devant le nom propre, vous n'entendriez pas le Jules, le François, le Sylvain, l'appeler autrement que

le Lion, et ces jeunes paysans croient tous maintenant qu'il a été baptisé sous ce nom qui dit force et bravoure. Ils le croient d'autant mieux à voir son petit air de commandement, si naturel et qui lui va si bien.

Et l'autre? Oui, l'Emile, que fait-il, celui-là? Eh bien, l'Emile suit son frère, comme s'il était incapable de faire autre chose. Mais il est intimidé devant ces grands, et ma foi, il faut le dire, ils n'ont guère de sympathie pour ce marmot qui se glisse furtivement dans l'ombre du Lion et qui semble être cette ombre elle-même. S'ils daignaient, eux les grands, faire attention à lui, ce serait peut-être bien pour se moquer ou le tourmenter, car il n'est pas amusant et on ne trouve pas franc son air d'hésitation vague, de crainte indécise.

C'est que, s'il n'était pas obligé de suivre le Lion, il aimerait mieux être avec les petits, les plus petits que lui. C'est vers les faibles que son instinct le porte, il sent qu'il est un faible lui-même, et les autres aussi sentent en lui un faible, un sensible.

Faible et sensible! Comprenez-vous ce que ces mots contiennent de fatal, de sinistre? *Faible, sensible,* un de ces êtres faits pour tenter les brutes fortes, pour les exciter à « faire sur eux », comme dit Baudelaire, « l'essai de leur férocité », — oui, de cette cruauté maligne, de cette sensualité sadique qui, dès le berceau, s'éveille chez les enfants de l'Homme et qui donne si délicieusement à monsieur Bébé une sorte de spasme amoureux, tandis qu'il met en pièces les ailes et les pattes de son premier papillon.

— Tiens, voilà le Lion et son Jean-Fille!

Où a-t-il pris ça, celui-ci? Aurait-il entendu l'oncle? Peut-être, mais il n'a pas besoin. Il y a de ces expressions qui sont dans l'air, qui se posent d'elles-mêmes sur les bouches, sans être appelées; et, chaque fois elles y éclatent, comme des fusées dont vingt autres bouches reçoivent les étincelles explosibles. L'Emile, c'est main-

tenant le Jean-Fille pour toute l'école de garçons de Chambonnet. Ainsi en a décidé la première fusée, partie des lèvres ricanantes du Loup-Blanc.

Ce Loup-Blanc, qui sur son cahier d'écolier s'appelait tout bonnement Martin (Auguste), avait pour père (putatif tout au moins) un terrassier étranger au pays, où il avait été apporté par un grand flux d'ouvriers errants, de toutes les races, de tous les jargons, de tous les grossiers vices, — demi-nomades qui travaillaient à construire les lignes de chemin de fer et qui, allant de l'une à l'autre, s'étaient un beau jour, quelques années avant la naissance des jumeaux, abattus sur la région de Chambonnet, avec leurs femelles et leurs petits, dans une invasion de pioches et de pelles, de bruits et de rixes, de brutalité et de dévergondage.

La ligne construite, le reflux avait remporté vers d'autres travaux ces *cheminots* ou *chemineaux,* comme on les appelait à Chambonnet. Mais quelques spécimens étaient restés au bourg, entre autres ce terrassier Martin, déraciné qui n'avait pas l'air de connaître lui-même ses racines et dont le langage était un embrouillamini où se mêlaient plusieurs patois français et le dialecte piémontais. Un enfant lui était né à Chambonnet, de sa femme qui n'était peut-être que sa concubine, une drôlesse qui scandalisait ces « cheminots » eux-mêmes par l'étalage de son inconduite et qui, peu après son accouchement, était morte, à moitié pourrie de débauches, disait-on. Le gosse s'était élevé tout seul, en sauvageon, et son père, trimant en journée chez les uns, chez les autres, l'avait, pour se débarrasser, envoyé à l'école dès que son âge l'avait permis.

Il avait à présent neuf ans, quand les jumeaux en avaient six. Gouailleur, farceur, insolent, vicieux déjà, méchant et mauvais en dessous, avec des mots orduriers, un étrange accent canaille, un museau grimaçant et stigmatisé d'éruptions fréquentes, marques d'un sang

corrompu, il devait à son naturel de petit animal pervers et à son teint de papier mâché ce surnom de Loup-Blanc.

A l'arrivée des jumeaux, voyant Emilion si hardi, c'est d'abord sur lui qu'il avait eu la curiosité d'exercer son humeur maligne. Mais le Lion avait su se défendre, se moquant de ses moqueries et lui décochant, comme par jeu, des coups de pied et de poing qui n'avaient pas laissé d'imprimer des bleus sur la peau du Loup-Blanc et dont celui-ci n'avait pu se fâcher trop fort, tellement les camarades riaient, séduits par la crânerie de ce petit s'escrimant contre ce grand. Le Loup-Blanc brûlait de rosser le jeune téméraire, mais au bon moment, un autre écolier, du même âge que le méchant gamin, s'était interposé, non sans le traiter de vilain lâche.

Ayant eu ainsi le dessous contre le Lion, le Loup-Blanc s'était alors montré aimable envers lui, très gentil même, et, comme un bon lâche en effet, il avait reporté sa rancune et sa méchanceté sur l'autre jumeau, le faible, le sensible. Celui-là, il ne chercha pas à le battre. La prudence lui inspira contre lui des amusements moins violents, mais plus durables, plus raffinés, et par suite plus émoustillants, plus drôlement féroces.

Il entreprit de le bafouer sans cesse, l'appelant Jean-Fille en prenant une petite voix de flûte, en le poursuivant de ses risées, de ses niches. Il était ingénieux pour inventer des farces. Par exemple, il s'écriait tout à coup qu'il venait d'apercevoir une puce à l'oreille de l'Emile. Crac! Elle avait sauté. Où était-elle? Sous prétexte de lui donner la chasse, il mettait sa main sous les vêtements du bambin, dans son cou, sa poitrine, son dos, et même dans des endroits plus intimes, malgré les protestations d'Emile, tout apeuré.

— Sacré Jean-Fille! Tu veux garder tes bêtes? Tu les conserves là au chaud, tu les aimes, hein, petit sale! Pucier! Puceau! Puceron!

Les autres gosses ricanaient, devant les efforts que

faisait l'Emile pour repousser les pattes griffues qui se promenaient à l'intérieur, sur son corps, et qui, sournoisement, le pinçaient soudain avec furie, lui arrachant des hurlements de douleur. Le coquin alors faisait l'innocent.

— Qu'est-ce que t'as à gueuler? C'est parce que j'allais en attraper une? Je tenais la mémère, la grosse mémère, j'y avais mis le pouce dessus. Mais si tu tiens tant à la garder, à ton aise! Dorlote ta vermine, je m'en vais. Aussi, j'étais trop bon, à faire la maman pour t'épucer... Quoi? Qu'est-ce que tu bredouilles? Que je t'ai pincé? Oh! le menteur! Moi, moi, pincer mon petit Jean-Fille, mon petit Jean-Jean, ma petite Fifille!... Oh! le vilain menteur! Allons, mens plus, t'as pas besoin! On te les laissera, tes bonnes petites pupuces.

Les autres se tordaient. Mais la scène la plus drolatique, c'était quand le Loup-Blanc voulait empêcher l'Emile de suivre son Lion.

— Qu'est-ce que tu viens faire par ici, Jean-Fille? Faut donc que tu sois toujours derrière ton frère? Tu veux nous donner tes puces? Va-t'en voir un peu là-bas, — oui, là-bas, du côté de l'école des filles. Tu leur z'y diras que t'es une moutarde aussi, toi. Allez, ouste! Cours les trouver!... Non? T'oses pas? T'as peur des filles, petit Jean-Jean? Arrive, je vas te dégourdir, moi!

Il le saisissait, l'entraînait en lui tenant les bras. A se débattre, crier, trépigner, Emile ne gagnait que d'égayer un peu plus tous ces gars qui n'avaient pour lui aucune pitié. Et voilà pourquoi une des leçons que lui enseigna d'abord l'école primaire fut la dissimulation. Pour désarmer les ricaneurs, il dut renfoncer la souffrance en lui-même et faire semblant de rire quand il avait envie de pleurer, de griffer. Mais, pour cette science de l'homme, il était bien jeune, le pauvre enfant; et, comme cette fausseté était contraire à son innocence, il ne parvint à s'y conformer qu'avec une maladresse pénible à voir, qui acheva de donner à ses yeux,

à ses traits, cette expression de gêne, de défiance fuyante, qu'on ne manque pas de prendre pour l'indice d'une mauvaise et vilaine nature.

Emilion, gagné par la contagion, méprisait à présent ce frère qui, décidément, ne lui faisait pas honneur. Pour mieux se faire valoir, il affectait, devant les autres, de lui parler en maître, avec un air moqueur, et il dédaignait de le défendre contre les joyeuses fantaisies du Loup-Blanc : il n'avait pas envie de tremper dans le ridicule de ce petit imbécile.

Malgré tout cela, l'imbécile était un meilleur élève que le Lion. Celui-ci, débrouillard en diable, comme disait l'oncle, c'est-à-dire vif, remuant, hardi, turbulent, joyeusement dissipé, avait beaucoup moins de goût pour l'étude que pour le jeu. En classe, il s'amusait à barbouiller la couverture de ses cahiers, lançait à ses voisins des grimaces, des boulettes de papier, voire de petites saletés ramassées dans la cour, se faisait rappeler à l'ordre par l'instituteur, non pas trop souvent, mais juste assez pour y gagner de la considération auprès de ses condisciples, surtout grâce à la façon dont il écoutait (ou plutôt, semblait-il bien, n'écoutait pas) les réprimandes, avec un silence distrait qui, au lieu de cacher l'insolence, le « m'en-foutisme », avait l'air d'appuyer dessus. L'autre, le Jean-Fille, timide et docile, avait grand'peur du maître, se tenait fixe à son banc et s'appliquait de son mieux.

Montant ensemble de l'un à l'autre de ces bancs, de ces pupitres qui recevaient chacun un couple d'élèves, nos deux héros furent longtemps coude à coude. On les laissait ensemble exprès, parce qu'ils étaient les jumeaux. Puis, un jour, la supériorité d'Emile étant devenue trop manifeste, il fut mis devant, assis contre un coude étranger, — enfant dépaysé, perdu. Malgré l'œil sévère du maître, il ne pouvait s'empêcher de retourner la tête à chaque instant, pour regarder là, derrière, son

Lion qui, très à l'aise, ne le regardait pas. Le mois d'après, quand revint la composition mensuelle qui donnait les places, il s'ingénia, non à bien réussir ses devoirs, mais à les manquer en partie, dans l'espoir de reculer jusqu'à Emilion. Il outrepassa le but, descendit trop bas, puis remonta trop haut, et c'est à la quatrième tentative seulement que, replacé près du Lion, il put éprouver la joie du pauvre diable qui, égaré toute une nuit dans une solitude, retrouve à la fois le matin clair et le bon foyer familier.

Emilion, lui, ne parut nullement enchanté. Il préférait la société de tel camarade moins passif, plus voyou, plus drôle. Pourtant, son Jean-Fille s'appliquait à lui être utile. C'est surtout quand revenait la composition de classement qu'Emile débordait de zèle. Il avait si peur de perdre son frère qu'il se montrait beaucoup plus soucieux des devoirs du Lion que le Lion lui-même. Il lui soufflait de petits secrets, lui glissait, en dessous, de petits papiers, grâce à quoi les compositions des jumeaux prenaient, elles aussi, des figures jumelles, si bien que les instituteurs, s'accoutumant à cette jumellerie, adoptèrent l'habitude d'inscrire chaque fois aux deux frères une note identique, sans y regarder de près.

Emilion, avec une condescendance un peu narquoise, acceptait les services de son Jean-Fille, après s'être fait prier suffisamment pour que ce fût le Jean-Fille qui se sentît l'obligé; et celui-ci craignait tant d'être repoussé que, deux jours avant la composition mensuelle, il avait déjà une mine de bon chien suppliant.

Son travail fut tel que les jumeaux passèrent avant leur tour de la troisième classe dans la seconde. Le lendemain de ce glorieux événement, l'oncle-parrain Lechorgnat s'en alla voir la lune en plein jour et revint le soir avec un beau chemin de fer mécanique. C'était pour conduire plus vite « son Lion » aux grandes destinées qui l'attendaient. Quant à l'autre, la famille n'était

pas trop surprise de le voir « suivre » son frère. C'était si connu d'avance qu'on n'y prêtait plus attention.

Maintenant, le Loup-Blanc s'était un peu humanisé à son égard. Non sans un motif intéressé. Ce pauvre Loup avait les dents aussi longues que ses ressources étaient courtes. Hélas! papa nourricier, c'était papa-la-dèche. Un morceau de pain noir et dur avec un morceau de fromage, voilà souvent tout le repas du gosse. Et ce qui le faisait le plus enrager, c'était de flairer de bonnes choses à l'école. Tous les petits paysans des villages éloignés avaient chacun une sorte de gibecière ou plutôt de bissac, en grosse toile, et, le long du parcours, cette fabrication de leur mère leur pendait dans le dos, comme une musette de soldat. Là-dedans était leur déjeuner, qu'ils mangeaient sous les préaux, pendant la grande récréation, qui commençait à onze heures et en durait deux.

Les yeux aigus du Loup-Blanc s'attisaient de convoitise, quand une grosse tranche de lard, sortant d'un bissac gonflé, attestait que la famille n'avait pas manqué cette année à la bonne tradition de tuer le cochon gras. Mais les loups n'ont pas l'habitude d'envier platoniquement; et le nôtre, fidèle à l'instinct héréditaire, ne rêvait que ruses et larcins. Il ne fit pas qu'y rêver. Un bon moyen, qu'il mit largement à profit, était de lever un doigt pendant la classe, pour signaler qu'il avait besoin d'aller « faire ses nécessités ». En sortant de la classe, il se trouvait dans un grand couloir qui menait à la cour et dans lequel s'épanouissaient casquettes et bissacs, entassés, alignés contre le mur.

Notre Loup-Blanc avait le don, le flair, pour trouver du premier coup le bissac le meilleur, le plus friand. Il savait l'alléger avec une prestesse merveilleuse. Sautant sur sa proie, il la cachait sous sa petite blouse rapiécée et courait se cacher lui-même dans les cabinets pour s'y régaler.

C'est bien amusant, le jeu de voleur, mais il s'y colle

quelques embêtements. Ces vilains drôles de volés ne sont pas raisonnables. Quand ils s'aperçoivent que le lard a déménagé, ils pleurent, crient, apitoient les camarades. Et les soupçons de courir, de galoper. Pas bien loin, car tout le monde soupçonne le Loup, qui se lèche encore les babines, tout en rigolant sous cape.

Il rigole, mais, plus convoiteux que brave, il ne laisse pas d'être un peu inquiet. Aussi, il ne s'aventure pas sans précaution. En « zieutant » les bissacs dans le dos des gosses, il a su apprendre à les reconnaître, et ce n'est pas toujours le plus tentant qu'il attaque dans le couloir; mais il cherche les moins dangereux, car il y a des gars qui sont capables de corriger le filou.

Surtout, il se garde de toucher au bissac de Jacquin, dit Jacoquin, dit la Taupe. Tiens, encore un? Le Lion, le Loup, la Taupe, belle collection d'histoire naturelle, dans cette école de Chambonnet! Mais Jacoquin, dit la Taupe, a beau être myope comme l'animal souterrain. On perçoit sous sa froide rosserie d'infirme, aigri et fielleux en naissant, on ne sait quoi de si sourdement inquiétant, de si sournoisement malfaisant et bestial, que le Loup-Blanc lui-même en est saisi de respect et n'oserait le voler, bien qu'il puisse le faire à son nez sans que l'autre en voie rien. Notre affamé se rabat sur les petits, de préférence sur ceux qui sont un peu gnan-gnan. Tantôt l'un, tantôt l'autre, il les met tour à tour à contribution, en loup avisé qui tourne au renard.

N'empêche que, l'autre matin, le loup-renard a eu un joli trac. Ayant fait du doigt le signe traditionnel, il s'était acheminé d'un pas retenu, innocent, saintenitouche, et, arrivé dans le couloir, il s'était précipité sur le gros bissac d'un élève tout petit, quand brusquement la porte de la classe, qu'il venait de refermer sur lui avec soin, s'était tout à coup rouverte, et un corps robuste s'était dressé au-dessus de son dos penché.

Oh! malheur! Justement celui-là qu'il redoutait le

plus, ce Jules Lacour, ce grand garçon dont les yeux clairs, les muscles solides, la vigueur mâle et saine, la bonne franchise simple et droite, étaient le plus bel éloge qu'on eût pu faire de cette forte race paysanne dont il sortait. C'était lui qui, lors de la première apparition des jumeaux, avait empêché le Loup-Blanc de battre Emilion, et il avait donné mainte autre leçon au pâle garnement. Il y avait entre la perversité bohémienne de l'un et l'honnêteté foncièrement enracinée de l'autre l'hostilité instinctive de deux races ennemies. Ils avaient à peu près le même âge; mais Jules Lacour était capable de terrasser à la fois deux Loups-Blancs.

« Te gêne pas, continue! » cria-t-il, tandis que le voleur, pris la main dans le bissac, d'un bond se relevait en serrant les fesses. Rouge et confus, le Loup-Blanc balbutia qu'il cherchait sa casquette, oubliant que son premier geste avait été de se la jeter sur le crâne. Et vers les cabinets, il s'enfuit, les mains vides, les nerfs encore tout vrillants de peur et le cœur sautillant de rage.

Mais l'affaire eut des suites, comme disent ces messieurs de la justice, car Jules ne se priva pas de raconter l'aventure sous les préaux, et cela fit une sorte d'émeute chez les victimes du Loup-Blanc, lequel, assiégé de réclamations, assailli de récriminations, se débattait, protestait, pestait, pétait, tempêtait, s'excitait et s'exaltait si bien à faire le persécuté qu'il finit vraiment par croire lui-même qu'il l'était.

Cette querelle ne touchait pas les jumeaux, qui mangeaient chez leurs parents. Leur mère leur donnait seulement de quoi faire là-haut une petite collation. Or, le lendemain de l'esclandre, Emile, dans un coin des préaux, avait sorti de sa poche une tablette de chocolat et s'apprêtait à y mordre, quand il vit le Loup-Blanc qui le regardait d'un air piteux et vexé. Qu'est-ce qui, alors, poussa le petit? Le désir de se concilier cet ennemi, ou

de donner une leçon de générosité à ce méchant? Ou bien peut-être la pitié sincère d'un déshérité pour un autre, plus déshérité encore? Ou un peu tout cela, ensemble et mêlé? Si on l'avait interrogé là-dessus, cet enfant de huit ans aurait été bien embarrassé pour répondre; car si, dans sa solitude intérieure, ses sentiments devenaient plus délicats, plus subtils, plus compliqués, il était tout à fait incapable d'analyser cette complexité. Toujours est-il que, cassant en deux sa tablette, il tendit, sans rien dire, un des morceaux au Loup-Blanc.

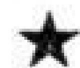
Celui-ci fit un geste de surprise, de recul. Il crut d'abord que, profitant de sa mésaventure, l'autre se moquait de lui. Mais c'était si invraisemblable de la part de son petit Jean-Fille qu'un simple coup d'œil le rassura. Devant son hésitation, Emile, étonné de sa propre audace, rougissait, prêt à se déconcerter, avec sa main timidement tendue. Alors, le Loup-Blanc se redressa, se raidit. Son sourire insolent, éclipsé depuis la veille, reparut. Il agrippa le chocolat, d'un coup sec et dédaigneux, et tourna le dos sans dire merci. Et il pensait :

« Voilà! Pour que ces petits salauds i's soient gentils, y a qu'un moyen, c'est qu'on leur z'y fasse sentir qu'on est le plus fort et qu'on a des griffes. »

Occupés à jouer, les autres gosses n'avaient rien vu. Mais le manège se renouvela, — le lendemain, — tous les jours, car ce n'est pas impunément qu'on allèche le loup. A présent, il ménageait un peu son petit Jean-Fille, mais il était sans cesse à flairer dans ses poches. « T'as que ça? » Il y avait de temps à autre une aubaine. Ainsi, une fois, le chocolat fut remplacé par un beau morceau de clafoutis (gâteau aux cerises, particulier à ce terroir). Le Loup rayonna. « Donne, s'écria-t-il, c'est moi qui partage! » Et, arrachant le gâteau tout entier de la main du gosse, il s'esquiva en ricanant. Emile n'eut que la satisfaction de le voir de loin, à l'autre bout de la cour, dévorer le clafoutis de toutes ses dents à la fois.

Mais ce coup-ci, des écoliers avaient vu. Et ils vinrent autour d'Emile, se moquant, le regardant sous le nez, l'appelant Jean-Fille et riant de sa confusion. Un d'eux l'insulta, le traita de froussard, d'andouille, cria que c'étaient les chienlits de son espèce qui encourageaient le Loup à les voler. Les regards devenaient mauvais. Il allait être calotté, quand le sifflet de l'instituteur, annonçant la fin de la récréation et appelant tout le monde en classe, le délivra.

C'est ainsi que le Jean-Fille fut récompensé d'un geste charitable.



C'est janvier. Et voici la neige, la joyeuse neige.

Elle a pris possession du sol, elle envahit les champs, les routes, elle s'attache à vos socques, à vos sabots, comme si elle voulait vous attirer à son lit, vous y coucher, dans ses fleurs qui tombent, tombent, sans plus de bruit que la tombe. Mais avec toute cette mort glacée, on fait de la vie, chaude et amusante, et bruyante, et galopante, — et frappante, certes; car, avec cette neige ramassée à pleines mains, on pétrit des boulets, de gros boulets bien ronds, bien serrés, solides, durs comme des pierres. Et pan, et pan! Et en avant la gymnastique!

La neige, c'est la joie des gosses, c'est déjà un peu la guerre, — et voire, un peu l'amour. Par elle, on se livre des combats singuliers, parfois des batailles en troupes, et l'on fait la cour aux filles. C'est une manière de cour très rustique et fort émoustillante, qui donne du plaisir à tout le monde, même à ces sournoises qui ne veulent pas en convenir tout haut. Du moins, les grands gars, qui se vantent de les connaître à fond, assurent que, malgré les cris éperdus qu'elles poussent, elles frétillent d'aise quand ils les attrapent par la taille, les débarbouillent avec une bonne poignée de neige et leur fourrent de force

dans la bouche une bombe glacée. Si elles ne goûtaient pas avec ravissement une si délicate et spirituelle galanterie, elles ne seraient pas les dignes femelles de ces mâles, n'est-ce pas?

Pourtant, il y avait un écolier qui trouvait grossiers et bêtes ces jeux de vilains; et, au lieu d'éclater d'un rire émoustillé, il lui arrivait de ne pouvoir dissimuler une indignation du plus mauvais goût, lorsqu'il voyait un grand lâche bombarder sans merci un petit qui pleurait, ou lorsqu'une fillette criait de peur sous les pattes d'un jeune rustre. Aussi, cet Emile qui ne ressemblait pas au troupeau, on avait un plaisir pervers à lui en flanquer, des boules et des boulets, — pan dans le dos, et cet air innocent qu'on prenait dès qu'il retournait la tête!... Ah! tu n'aimes pas qu'on s'amuse! Eh bien, on s'amusera, et à tes dépens, Jean-Fille!

Par exemple, un qui aimait à manier boulets et boules, vous avez deviné que c'est « notre Lion ». Ah! ah! c'est qu'il a déjà onze ans, le gaillard, — et leste, et habile, faisant mouche à tout coup : l'oncle gendarme a le droit d'être fier de son élève.

Et le Loup-Blanc aussi se plaît fort aux jeux de la neige, mais, toujours bassement gredin, il préfère viser les plus faibles, et surtout les filles. Il ne s'y fie pas trop, ayant eu, un certain jour, le derrière proprement botté par le grand frère d'une petite qu'il s'était permis de débarbouiller. Maintenant, il choisit avec soin celles qui n'ont pas de protecteurs, et il faut voir la lueur canaille qui s'allume dans ses yeux aigus, quand il en guette une et manœuvre pour l'acculer dans un coin à l'écart.

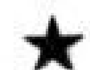
Sauf deux ou trois donzelles, qui lui sourient d'un air chat, parce qu'elles flairent dans ce gosse le futur mauvais garçon et que la vue de cette catégorie de mâles leur fait courir sur la peau des chatouillements agréables, les filles en général ont une honnête crainte du Loup-Blanc. Mais cette crainte n'est rien auprès de la frayeur

que leur inspire la Taupe. Quel mal peut leur faire cet aveugle qui ne les distingue pas à un mètre? On ne sait, mais elles ont dû se chuchoter de vilains secrets sur son compte, car, lorsqu'elles ne peuvent s'empêcher de le croiser, elles deviennent pâles en surveillant, au passage, cette mine fermée et ce rictus sournois de l'infirme ténébreux, qui médite peut-être tout bas d'agripper et de déchirer méchamment ce monde qu'autour de ses pas tâtonnants il sent plein pour lui de pièges muets, de pitié méprisante et de fuites moqueuses.

Plus âgé que le Loup-Blanc, la Taupe avait alors quinze ans bien complets. Cependant, il savait à peine lire et gribouillait illisiblement. En classe, il s'abrutissait, désapprenait, et ses parents ne continuaient à l'y envoyer que parce qu'il n'était bon à rien, pas seulement à garder le bétail, qu'il perdait en route.

La Taupe, sans oser l'avouer, détestait la neige, parce qu'il était condamné à recevoir sans rendre, sans voir d'où partaient les projectiles qui lui tombaient sur la figure. Une fois, son nez en saigna un quart d'heure. Il ravalait sa rage impuissante. Du reste, malgré la malignité des camarades et l'impunité qui doublait leur plaisir à faire le mal, il y avait une sorte de conspiration pour l'épargner, — relativement. C'est que, même aux garçons, il faisait une sorte de peur mystérieuse. Quand il retroussait ses babines sur ses grosses dents mauvaises, on croyait voir ricaner une morsure, prête à enlever le morceau. Et la méchanceté qui était tentée de faire souffrir l'infirme était arrêtée par celle qu'on devinait, cachée sous ses ténèbres intérieures, — tandis qu'avec le Jean-Fille, on était sans crainte et il n'y avait que de la joie à le tourmenter. Et puis, on sentait d'instinct que la Taupe était de la famille, — ce qu'on aurait été soi-même, si l'on avait eu la déveine de naître à moitié aveugle. Avec le Jean-Fille, c'était autre chose, quelque chose qu'on ne comprenait pas bien, mais qui faisait

de lui un être à part et le marquait du signe des *hors-le-troupeau*, le plus funeste des signes connus.



Bing! Bang!... Bing! Bang!... Est-ce la bataille? Non, rien qu'une escarmouche, deux petites troupes qui se sont trouvées nez à nez ce matin, sur le chemin qui monte à l'école! D'un côté, une dizaine de gars du bourg; de l'autre, une quinzaine de gosses du gros village de Pierredure et de quelques hameaux qui sont comme ses satellites. Or, entre le bourg et Pierredure, il y a une contestation, une noise dormante, mais jamais oubliée, à cause de ce grand terrain communal dont les deux sections se disputent la propriété. Chambonnet, avec sa bonne centaine de feux, en revendique les trois quarts, tandis que Pierredure, qui n'en a pas quarante, prétend avec insolence avoir droit à la moitié du gâteau. On a eu beau, à plusieurs reprises, réunir les notables des deux sections. Ils n'ont réussi qu'à se chamailler. Le temps passe, les années se ressemblent, l'entêtement paysan ne veut céder ni là ni là, le communal reste en friche, on se dispute quand on s'y rencontre, et, dès que la neige invite aux exploits guerriers, Pierredure et Chambonnet commencent à se regarder sous le nez des gosses, et gare la bombe!

Ce matin, la troupe du bourg n'était pas la plus nombreuse, mais elle avait le Loup, elle avait le Lion, suivi de son ombre. La troupe de Pierredure avait la Taupe, mais ce n'était pas un numéro à mettre en avant. Et de se regarder, et de se dévisager, et les boules de voler, et, à ce jeu pourtant froid, les courages batailleurs de s'échauffer, — quand, juste à temps, l'horloge de la mairie a sonné l'heure de l'entrée en classe. Alors, on s'est mêlé et mis à courir.

Tout en courant, le Loup lorgnait et flairait le bissac de la Taupe. La veille, au bourg de Chambonnet, on avait

eu un mariage, le défilé d'une noce. Parmi les commères et les gamins, accourus pour faire au cortège la haie d'honneur de la curiosité et de la médisance, le Loup-Blanc avait rigolé tout son soûl à guigner la Taupe qui, en qualité de cousin du marié, se carrait dans sa veste des dimanches, près d'un vieille fille légèrement moustachue, et aussi sourde qu'il était myope. Le Loup avait crié : « Eh! noceur! Bouffe pas le tout! Garde-m'en un peu, goulu! » Goulu, salement goinfre, on le connaissait pour ça, le coco, — et déjà ivrogne, en outre. Ce qu'il devait s'être empiffré! Ce matin, ses yeux de taupe et son groin de porc en gardaient comme un retour de flamme; et le Loup-Blanc, reniflant le bissac, qui se révélait plus épanoui qu'à l'ordinaire, fermentait de toute la violence de son appétit famélique et se représentait en rêve, là-dedans, un gros morceau de pâté, bourré de viandes et d'épices. Nom d'un chien! Il ne serait donc jamais invité à la noce, lui! Ah! misère d'être sans un cousin!

En classe, il ne pensa qu'au bissac, et il passa une heure, ballotté entre la crainte et l'envie, cette envie folle qui sans cesse lui soufflait : *Vas-y, vas-y!* — qui chuchotait pour le rassurer : *Tu n'y mettras qu'un œil, pas la patte*... Ah! l'enjôleuse! A la fin, dans un assaut irrésistible, elle lui leva le doigt en l'air, l'enleva de son banc, l'emporta au couloir et, à l'instant, les yeux, le nez, la patte, les deux pattes, tout fut à la fois dans le bissac. Bon Dieu! la moitié d'un énorme cul de veau rôti, magnifique, rebondi, odorant, vermeil, enfin diabolique comme le grand Tentateur! Alerte! Un bruit à la porte de la classe? Déjà, le Loup-Blanc était à l'autre porte, déjà il galopait sous la neige vers le bon refuge complice, les cabinets d'aisances. Et le cul de veau? Parbleu, il le tenait et le serrait contre lui farouchement, ou plutôt c'était ce gredin de cul qui le tenait, qui s'était attaché à sa griffe, en éclair, sans qu'il pût l'en empêcher.

Un autre éclair, — le portillon qui s'ouvre avec furie, une grosse tête bouleversée, un gros nez qui tombe sur le corps du délit où le Loup-Blanc venait juste de planter ses crocs. Deux cris de rage partent à la fois, poussés l'un par le Loup, l'autre par la Taupe. Sournois qui faisait semblant de ne rien voir! Comment diable a-t-il pu si bien suivre la trace? Une taupe? Un flair de limier, en tout cas, mais un limier enragé. « Voleur, voleur! Rends-moi mon cul de veau, cochon! » Les voilà sortis du petit endroit, et se bousculant. La Taupe, à deux mains, secoue le Loup et vocifère : « Rends-moi mon cul! » L'autre qui, de saisissement, a laissé tomber le régal dans le trou et qui n'a pas même eu le temps d'avaler une bonne goulée, est non moins furibond que son adversaire, mais il ne sait quoi répondre et dévide jusqu'à dix fois le chapelet de Cambronne : « M...! M...! M...! » Puis, pour se dégager, il applique un solide coup de poing sur l'oreille de Jacoquin. Elle en sonne et en siffle. Aussitôt, la Taupe riposte par un coup de pied qui, bien qu'envoyé un peu au hasard, ne manque pas de faire sauter le maigre derrière du Loup-Blanc comme une balle élastique. Heureusement, un joyeux bruit de sabots et de voix arrête les combattants. C'est l'école qui sort pour un quart d'heure de récréation.

En un clin d'œil, un cercle de gamins entoure les deux brutes. Pierredure et Chambonnet sont là face à face. La Taupe ne cesse de brailler : « Voleur, voleur! » Le Loup, par une inspiration de génie, transforme ce singulier en pluriel et, pour détourner la tempête qui le menace, hurle à tue-tête : « I' dit que tous les gars du bourg sont des voleurs! » Sur quoi, une douzaine de bouches partent en exclamations indignées. Vingt poings, que les boules de neige ont excités, se tendent pour corriger la Taupe. Alors, Pierredure met le holà. Il est des siens, après tout, cet infirme, et celui qui mérite la correction, c'est ce Loup qui détrousse tout le monde. Mais au moment où

Pierredure va tricoter le Loup-Blanc, c'est au tour de Chambonnet de se mettre au travers. Clameurs.

Pierredure : Comment, les gars du bourg, vous soutenez les voleurs? — *Chambonnet :* Des voleurs, nous? C'est vous, les voleurs! Et le communal! — *Pierredure :* Le communal? C'est vous, les voleurs du communal! — *Pierredure et Chambonnet,* dans un chœur discordant : Hu! hu! hu!... Ho! ho! ho!... Ha! ha! ha!...

Tous jappent à la fois sans chercher à s'entendre. On dirait leurs papas à la foire, — ou au conseil municipal. Le Lion est superbe, le torse en avant, la casquette en bataille. Le Loup, que vise particulièrement la colère de Pierredure, se cache derrière la troupe du bourg, mais on distingue son fausset qui répète : « C'est eux les voleurs, c'est Pierredure, c'est eux les voleurs! » Il n'y a plus que le cri de *voleurs! voleurs!* Et c'est bien le pluriel, cette fois. De toutes parts il vole, les défis volent, la neige brûle de voler.

Minute! Le maître d'école qui vient voir! La volière se tait. Coup de sifflet : on rentre. Mais, jusque pendant les leçons, des grimaces de défi s'échangent de banc en banc, d'élève à élève. Et, à la sortie de onze heures, les deux groupes se reforment dans la cour.

Chambonnet : On va vers la cuisine, nous. Eh là, les Taupes! Arrivez donc un peu dans le chemin, qu'on vous fasse bouffer quelque chose.

Pierredure : Nous, c'est ici qu'on bouffe. Et on a de quoi dans nos sacs, malgré les chapardeurs. Nous mangeons pas ça des autres, nous. C'est bon pour des Loups comme vous.

Chambonnet : Tas de froussards! Taupes! Taupes! Fourrez-vous dans les trous! Vous aurez beau faire. On vous retrouvera ce soir.

La troupe du bourg s'en va. On se prépare à la bataille : les ardeurs s'aiguisent. Mais ne voilà-t-il pas que,

dans le chemin, notre Loup-Blanc se sent les foies blancs?

— C'est à moi qu'ils en veulent, ces salauds. Ils vont se mettre après moi pour m'assommer à coups de boules de neige. Non, je retourne pas aujourd'hui à l'école.

Indignation générale. Le Lion lui met ses poings sous le nez.

— C'est toi qu'es cause du chambard et tu irais te cacher comme une taupe? Et tu crois que nous t'avons soutenu pour que tu te débines? Mais les Taupes nous appelleraient tous cornards. Tu vas remonter avec nous tout à l'heure, ou bien c'est nous qu'on t'en fera manger, de la neige, et par tous les trous.

Le Loup est pris. La Taupe aussi, qui, au même instant, a tous ses sens saisis de panique sous les préaux où les gosses des villages piétinent, se secouent, battent le sol de leurs sabots et de leurs socques pour se réchauffer. « I's vont tous me tomber dessus, tous ces sales gars du bourg. Faut que je file pendant qu'i's sont à s'emplir le ventre. » Les camarades bondissent. Halte-là, la Taupe! Quoiqu'un bon-à-rien, tu es tout de même, par occasion, comme qui dirait le porte-drapeau de Pierredure. « C'est pas le moment de déserter. »

Mais le temps passe. Que fait donc l'ennemi? Voici qu'il va être une heure. A moins cinq, rien encore. A moins trois, rien. Est-ce qu'ils auraient peur? Déjà Pierredure rigole, se moque, se pavane... Moins deux. Ah! ah! une troupe au grand trot dans le chemin. Ce sont eux qui arrivent, ayant fini par dénicher leur Loup-Blanc dans une écurie où il était allé se blottir. Pour sa peine, ils l'ont mis en tête et il court, furieux, penaud, poltron, à côté du Lion qui le surveille et qui se carre... Un peu jeune, notre Lion, mais toute l'allure du chef, du capitaine, avec son humble ordonnance derrière lui, son ombre qui emprunte toutes les traces que font ses pas dans la neige. Pauvre Jean-Fille!

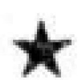
En rang! On rentre. C'est à peine si les deux groupes ont eu le temps de se montrer les poings. Mais zut pour les leçons! On pense à autre chose. L'heure ne marche donc pas? Que c'est long, long, long!... Enfin, enfin l'horloge sonne quatre coups. C'est la sortie générale et bruyante. Tiens! du côté de l'école des filles, pas une âme, pas un bruit. Les écolières ont été renvoyées un quart d'heure plus tôt, à cause de la neige et de ses brutalités mâles. Elle ne tombe plus, la neige, mais elle fait sur la terre une couche sans fin, qui sous les pas craque, crisse : une vraie neige de guerre.

Voyez-vous, voyez-vous cette bande de gosses qui dévalent vers le chemin, et parmi eux la Taupe qui, se cognant aveuglément à tous ses voisins, essaye en vain de gagner l'avant-garde?

Et voyez-vous cette autre bande qui s'élance à la suite de la première, en poussant le Loup-Blanc qui, comme un âne qu'on aiguillonne, s'efforce en vain de rester à l'arrière-garde?

Et soudain ces fusées de cris : « Au Loup! Hou! hou!... Au Loup! Hou! hou!... » Et ces autres fusées : « Bas les Taupes! Hô! hô!... Bas les Taupes! Hô! hô!... »

Fusées, fusées, fusées... Et maintenant les boules, les boulets, les bombes... Toute l'artillerie de Chambonnet prend pour cible la Taupe. Toute celle de Pierredure se concentre sur le Loup-Blanc.



Ce jour-là, l'oncle-parrain était maussade. Autrefois, au temps de sa jeunesse folle, la neige le mettait en joie, car elle annonçait la guerre fraîche et joyeuse, la galopade aux trousses des braconniers. A présent, elle lui rappelait que le gendarme n'était plus, et, comme il n'osait pas se transformer en braconnier à son tour, elle le privait de toute chasse, le réduisait à se branler les

pouces en maugréant contre le passé mort et le présent sans vie. Et ce matin, en se levant, il avait entendu au loin deux coups de fusil qui, lui faisant l'effet de le narguer, avaient agité sa bile. Pour se distraire, il était allé faire un tour au café des Commis-Voyageurs, mais les habitués du lieu, le potard, le quicaillier, le percepteur en retraite, ces hommes placides et leurs propos, tout lui avait paru froid, fade, assommant, et il était parti presque aussitôt, la mine renfrognée, avec un intime besoin d'agitation belliqueuse qui souffrait de ne pouvoir sortir. Il avait passé la journée chez lui, buvant un petit coup de temps à autre en bougonnant tout seul, et voici que, devant la nuit tombante, il était occupé à battre la charge avec ses doigts sur la vitre d'une fenêtre, sans arriver à éclaircir l'humeur noirâtre.

Soudain, des cris au dehors, des cris d'enfants en furie ou de démons en goguette. L'oncle Lechorgnat court à sa porte, l'ouvre, reçoit une boule égarée qui lui frise la moustache et lui rase le menton. Qu'est-ce que c'est que cette danse de diables frénétiques, nom d'un cent de pétards? Ça se lève et se baisse, et gesticule et se déhanche, et bing et bang, et poum et boum, et clic et clac! Les bombes blanches filent, montent, descendent, s'étoilent sur des épaules, s'écrasent sur des nuques, font chavirer des casquettes, plaquent un œuf dur au front de celui-ci, un emplâtre humide au cul de celui-là, sillonnent l'air d'un feu d'artifice glacé, mais étourdissant et fou, qui danse au milieu des clameurs.

— Au loup! Au loup! Hou! hou!

— Vive le Lion! Hon! hon!

Entends-tu, cher parrain? *Vive le Lion?* Ils sont là une douzaine de guerriers qui l'acclament comme leur chef, ton Lion. C'est encore un tour du Loup-Blanc. Il n'aime guère le Lion, ce coquin de Loup, et il a même une grosse dent contre ce petit morveux qui si rudement l'a obligé de venir encaisser les coups de Pierredure. Et

c'est pour attirer ces coups sur le fils du bon clerc que là-bas, dans le chemin près de l'école, pendant que Pierredure braillait : *Au loup! au loup!* il s'est mis le premier à gueuler à tue-tête : *Vive le Lion! Vive le Lion!* Et la malice a réussi, et les camarades se sont mis à faire chorus, parce que ce cri de guerre : *Vive le Lion! Vive le Lion!* chante comme un clairon, — hon! hon! Il semble que la troupe en est transformée; Pierredure les appelait les Loups, et ils se sentent tous des Lions maintenant, tandis que ces pauvres types de Pierredure ne sont toujours que les Taupes. N'ayant rien de grand à lancer dans la bataille, ils ne savent que continuer à crier : *Au loup! hou! hou!* mais ça n'est pas crâne, ça sonne sourd comme un appel de détresse.

— Vive le Lion! Hon! hon!... Vive le Lion! Hon! hon!...

Entends-tu, bon tonton-parrain, entends-tu? Et vois-tu, de tes yeux écarquillés, émerveillés, vois-tu ton fieu devenu chef d'escouade, et pantin électrique et tourbillon vivant? Oh! ce Lion! L'acclamation des camarades, l'honneur de commander, la gloire de combattre devant le vétéran extasié, la sécurité d'être à côté de la maison paternelle, tout s'accorde en ce moment pour faire de lui un héros. Et les pauvres gars de Pierredure luttent dans le malaise de se voir en pays ennemi. C'est alors que soudain la maréchaussée entre en scène et que l'ancien gendarme, à qui un nouveau boulet vient de chatouiller les poils extérieurs du nez, se précipite en criant de sa plus grosse voix, avec une conviction terrible:

— Attendez, tas de malfaiteurs! Braconniers!

A ce coup, Pierredure lâche pied et s'enfuit en débandade. On voit la Taupe qui, s'étant accroché à la veste d'un de ses voisins, gambille avec une maladresse éperdue. Mais l'oncle Lechorgnat n'a des yeux que pour son élève qui, électrisé par la victoire, se rue sur les talons des fuyards avec plus de furie que lorsqu'il lançait au

galop le cheval Patato-Patati-Patata. Toute la troupe du bourg s'élance à la rescousse. En un clin d'œil, les deux bandes sont déjà loin, sur la route de Pierredure, mais l'oncle-parrain entend encore le cri des vainqueurs :

— Vive le Lion! Vive le Lion!

Il avait bien failli, le bon vétéran, se mêler à cette course de gosses. Tout de même, il s'était retenu, juste à point. Mais il éprouvait le besoin de communiquer son émotion. Et réjoui, ragaillardi, remonté à sa belle jeunesse militaire, il courut chez sa nièce, qui ne quittait jamais sa boutique. Or, par extraordinaire, la boutique était gardée par une voisine, et Solange n'était pas là. Elle était partie, une demi-heure auparavant, pour Pierredure, — oui, monsieur Lechorgnat, à pied, dans la neige, hein! par un pareil froid.

Mais c'est qu'il s'agissait d'une affaire *conséquente*. Une jeune héritière, fille de riches paysans de Pierredure, allait se marier prochainement, et les deux marchands de nouveautés du bourg se disputaient avec fièvre la vente des étoffes nuptiales. C'était un gros gain en perspective. Le concurrent des Persaud, ce cafard de Vessendoux, se découvrait une extrême tendresse pour le fiancé, sous prétexte que, dans le temps, lui Vessendoux, il avait été à l'école avec le père de ce jeune homme et qu'ils avaient raté le même jour *leur* certificat d'études; et Solange épuisait ses trésors de flatteries sur la fiancée et ses parents, et allait jusqu'à invoquer auprès d'eux un prétendu cousinage dont ils n'avaient aucune souvenance. Enfin, voulant tenter une suprême épreuve, elle s'était mise en route pour Pierredure avec des échantillons qu'elle jugeait irrésistibles.

L'oncle allait s'en retourner quand il eut la surprise de voir le bon clerc arriver de son étude. François n'était jamais libre avant six heures bien sonnées, et il n'en était pas quatre et demie. Malgré cette libération inattendue, il n'était pas de trop bonne humeur, car il avait

eu ce jour-là des embêtements de choix. D'abord une corvée bien déplaisante, un inventaire qu'il avait fallu, avec maître Brichotard, aller faire dans la maison d'un paysan décédé. Cette maison n'était qu'à 500 mètres du bourg, mais le bon clerc avait dû griffonner sur un brouillon des tas de noms d'objets, notés au vol dans la cahute, au grenier, à la cave, dans la cour, dans la grange et l'écurie, sous l'appentis et le hangar, enfin jusque dans un champ, malgré le froid glacial, avec les doigts gelés qui ne sentent plus le crayon, avec la mémoire embrumée qui s'obstine à ne plus se rappeler l'orthographe. Puis, ce gribouillage, il avait fallu le reporter, arrangé et lisible, sur le papier timbré, dans la maison mal chauffée, mal éclairée. Les pattes de mouche à l'encre avaient commencé vers midi et n'avaient guère fini avant quatre heures, bien qu'elles eussent, durant tout ce temps, tourné dans un galop affolé, sous l'impatience de maître Brichotard qui, les mains dans les poches de son confortable pardessus, talonnait de sa voix de commandement le bon clerc grelottant dans une pelure élimée.

Toujours très « comme il faut », maître Brichotard, mais il se faisait parfois grincheux, parce que sa santé se gâtait. Il souffrait du foie, et il avait eu, la semaine précédente, une crise hépatique qui l'avait tenu au lit une demi-journée, avec des douleurs intolérables. En outre, il devenait jaune, ce qui le vexait dans son amour-propre de beau notaire soigneusement correct. Aussi, il s'abandonnait à certains accès d'humeur vinaigrée et caustique dont le bon clerc avait fort à pâtir. Et vraiment, cet après-midi, maître Brichotard avait été poliment féroce, laissant le bon mercenaire se débrouiller tout seul dans l'énumération des pots, des écuelles, du linge et du bétail, sans l'aider une seconde à rédiger ni orthographier, — si bien que le malheureux avait la tête en feu non moins que les pieds à la glace, et sa pauvre

caboche surmenée bouillonnait obscurément, comme une vieille marmite pleine d'une marmelade en ébullition.

Mais quand, l'acte terminé, le notaire l'avait pris pour en faire la lecture aux héritiers rassemblés, ç'avait été du joli et du beau. « Voyons, François, c'est stupide, cette phrase-là. Qu'est-ce que ça veut dire? » Il fallait rayer, ajouter, piquer des renvois. « Et ce mot, François, de quel pays vient-il? » Surtout, il y eut des « instruments aratoires pour rigoler », qui eurent un succès fou. Le bon clerc s'était cru savamment inspiré en écrivant cette expression qui, dans sa jugeote, signifiait : « faire des rigoles », et lui avait paru bien notariale. Mais le patron en fit « rigoler » tous les assistants, pendant que François, très rouge, étouffait sa colère muselée devant ces *rigolards* qui, presque aussi peu lettrés que leurs bêtes, faisaient les malins grâce à la science de maître Brichotard et se moquaient d'une sottise comme s'ils eussent été capables de la trouver tout seuls.

En rentrant au Grand-Logis, maître Brichotard eut un mouvement généreux, — peut-être une lueur inavouée de compassion pour sa victime. Il dit au bon clerc : « C'est assez travaillé aujourd'hui. Va-t'en donc chez toi! » Une heure et demie gagnée! C'était la seconde fois en cinq ans. François, malgré la froidure, en eut comme un coup de soleil. Cependant, quand il entra dans sa boutique, les nuages de cette fâcheuse après-midi n'étaient pas tout à fait dissipés, et son visage, comme son esprit, hésitait entre le sombre et le rayonnant.

Mais l'oncle, lui, rayonnait par tous les pores, et, avec de grands gestes et de formidables éclats de voix et de rire, il se lança dans un épique récit de ce qu'il venait de voir... Le Lion chef de troupe, et bombardant, pochant, démolissant Pierredure foudroyée, volatilisée!

— Ah! il sait accommoder les yeux au beurre noir, le gaillard! Ah! il sait faire sauter et danser les marionnettes! C'était d'un bouffe!... surtout cette espèce d'in-

firme, tu sais, qu'ils appellent la Taupe! Fallait le voir s'ensauver. C'était pas la taupe, c'était la grenouille qui danse, ah! ah! ah!

François écoutait, tout écarquillé. Et soudain, le bon clerc, qui était aussi le bon marchand, s'écria :

— Quoi! Comment? C'est la guerre entre Pierredure et Chambonnet? Mais la Taupe, c'est le parent de la mariée, et un vrai parent, pas un faux comme nous. Et Emilion rosse la Taupe et tout Pierredure? Mais, bon Dieu, comment vont-ils prendre ça là-bas? Ils vont acheter la robe de noce à Vessendoux.

Il en avait la sueur au front. Il clama :

— Tout ça, ça doit être une canaillerie manigancée par ce cafard de Vessendoux.

L'oncle, tout à son enthousiasme, l'écoutait à peine et continuait à célébrer les exploits du Lion.

— Et l'autre? dit François. Etait-il là? Qu'est-ce qu'il faisait?

— L'autre? fit l'oncle surpris. Quel autre?

— Emile.

— Pas vu. Est-ce qu'on le voit, lui? Il devait être derrière, parbleu!

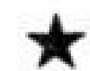
Le bon clerc ouvrit la porte, alla jusque sur la place, tendit l'oreille. Rien que le froid perçant, le vent coupant. Les maisons étaient fermées et muettes. Il n'aperçut que Vessendoux qui, de loin, lui envoyait de la main un petit salut amical.

— Il se moque de moi, s'écria-t-il en rentrant. Il faut que je coure après ces gamins, il faut...

— Tu les rattraperais pas, dit l'oncle. Si tu avais vu quelle galopade! Sacré Lion! Il en laissera pas un entier.

— La robe de la mariée est foutue! gémit le bon clerc d'un ton lamentable. Et, anéanti, il s'affaissa sur une chaise.

Pendant ce temps, sur la route, il se passait des choses.



Ç'avait d'abord été la poursuite frénétique. Le Loup-Blanc lui-même bondissait, oubliant sa frousse, la face dilatée par un ricanement féroce. Cependant, après une ruée de 300 mètres, les deux troupes éprouvèrent le besoin de souffler. Les fuyards se ressaisissaient, ruaient sous l'affront. Le galop descendit au trot, tomba au pas. On parcourut ainsi un demi-kilomètre en échangeant des boules de neige, des quolibets, des injures, et surtout en se traitant de voleurs. Puis, les Lions, au signal de leur chef, s'élancèrent de nouveau, forçant les Taupes à reprendre la course. Et soudain, à un tournant, on vit trois fillettes qui suivaient la route et qui, en deux secondes, se trouvèrent enveloppées par les coureurs. Et le Loup-Blanc dansa. Pour le grand gamin vicieux, cette proie était presque aussi attirante que le cul de veau.

Elles étaient deux petites (huit à dix ans) et une grande. Il sauta sur la grande, — choix qui prouvait moins son courage que sa prudence. Les trois étaient d'un hameau voisin de Pierredure, et il savait que les deux petites avaient des papas et des frères capables de frotter les oreilles à un loup mal élevé, tandis que l'autre était orpheline et vivait seule avec sa grand'mère impotente. Cette villageoise de quatorze ans, élevée au grand air, était rose, épanouie, fortement charnue, et ce qu'on voyait d'elle, ce qu'on en devinait, attestait qu'elle avait déjà tout ce qu'il faut pour émoustiller le loup.

Il sauta sur elle en débagoulant des injures.

— Arrive, ma bonne Félicité, arrive, qu'on te débarbouille! Où courais-tu comme ça? Tu allais au mâle? Tu as trop chaud quelque part, dis, cochonne? Attends, attends, je va te rafraîchir!

De ses deux pattes armées de neige, il cherchait à l'atteindre au visage. Les deux petites s'étaient enfuies éper-

dument. La Félicité se défendait avec la gaucherie du sexe destiné à succomber sous l'assaut viril, et, à chaque attaque, elle poussait des cris aigus. La rencontre des filles et la diversion du Loup-Blanc avaient jeté un flottement parmi les Lions et les Taupes, et leur bataille de boules se fixait sur place, à quelques pas du couple qui s'agitait et se débattait.

Pourtant, la fille, plus forte que le pâle drôle, avait repoussé une dizaine d'assauts furieux, et le Loup-Blanc commençait à désespérer de la victoire, quand tout à coup la Félicité se sentit agrippée aux deux hanches par derrière, et, retournant la tête, elle faillit s'évanouir en apercevant contre sa joue le groin porcin de la Taupe.

Du milieu de l'escouade de Pierredure, Jacoquin avait entendu des cris de fille en détresse, et tout son instinct animal avait frétillé. Et, comme un bon soldat marche au canon, il était accouru, passant à travers la troupe ennemie, malgré les boules de neige dont elle l'avait criblé au passage. Tâtonnant, mais guidé par les cris, il ne s'était pas trompé, il s'était abattu tout droit sur la victime, et avidement il avait mis sur elle ses mains énormes. Mais ne sachant qui elle était ni au juste quel endroit de son corps il avait saisi, il flairait de tout son gros nez et s'écarquillait de tous ses gros yeux, avec une sorte de rictus réjoui et idiot.

La Félicité n'eut pas le temps de se défendre. Dans un éclair, le Loup-Blanc lui envoyait ses doigts pointus au chignon, et il lui courbait la tête en avant, il empoignait la neige par tas, et pendant que sa main gauche tenait la fille aux cheveux, de sa droite il lui débarbouillait avec furie tout le visage, il lui en fourrait dans la bouche, le nez, les yeux, les oreilles, il la lui coulait dans le cou par cascades fondantes, en lui hurlant dans la figure des saletés à dégoûter les boucs et à effaroucher les singes.

En entendant le Loup si bien travailler par devant, la

Taupe, s'excitant de plus en plus, se hâta d'agir par derrière. Après avoir reniflé longuement la nuque de la Félicité, il avait promené son groin et ses griffes dans le dos de la fille, sur ses reins, jusque sous ses jupes. Il poussa un sourd ricanement, ses vastes pattes fauchèrent le sol, rassemblèrent une formidable brassée de neige, puis se levèrent, se livrant passage entre les cuisses que la victime serrait convulsivement. Sous la poussée victorieuse, le rictus de la Taupe s'élargissait, s'épanouissait en un grognement de jouissance. Mais au moment le meilleur, une de ses jambes fut attrapée, tirée violemment, et Jacoquin, lâchant tout et éructant le mot de Cambronne, s'épata, le nez dans la neige. Déjà, la Félicité, s'arrachant au Loup, fuyait, d'une course affolée. Au bas de ses jupes, un lambeau d'étoffe blanche, un pan de son pantalon déchiré par la Taupe, traînait et la suivait en voltigeant.

Le dernier épisode avait été si rapide que le Loup-Blanc ne s'était qu'à peine rendu compte de ce qui arrivait. Il regarda, vit à ses pieds la Taupe, qui se relevait en grondant, — et, debout près d'eux, Emile. Quoi! c'était lui qui avait... Oui, c'était lui. Mais d'où tombait-il donc, ce Jean-Fille? Eh bien, il tombait de la bataille, où il s'était exposé comme un autre, mieux que d'autres. Seulement, dans le camp des Lions, nul ne s'en était aperçu. On avait dû le confondre avec l'ombre de son frère. On ne voit que ceux qui crient, jappent, hurlent, trompettent et claironnent, se carrent et se pavanent, font des gestes et des pétarades. Or, ce pauvre Jean-Fille, qui trouvait bêtes les batailles de neige, n'avait pas soufflé mot durant toute la dispute de ce jour, et, au milieu des gueulards, il avait semblé muet, absent. Il ne s'était réveillé qu'en voyant son frère aux prises avec les Taupes. Alors, il l'avait aidé de toutes ses forces, lançant des boules et surtout en recevant. Il était peu adroit, mal exercé, manquait ses coups; mais là-bas,

dans le chemin près de l'école, à un moment où le Lion était vivement pressé par deux Taupes, le Jean-Fille s'était jeté en avant, sur eux. C'était sa manière à lui, puisqu'il ne savait pas viser à distance. Et cette attaque brusquée avait fait reculer les ennemis. Sur quoi, toute la troupe du bourg avait clamé : « Vive le Lion! » Et si vous leur demandiez ce qui s'était passé, ils vous diraient encore aujourd'hui que c'était le Lion qui avait foncé sur les Taupes, — parce que le Lion, c'était le Lion, un lascar qui savait se faire voir et valoir, lui.

La guerre continuant, Emile aurait bien voulu la laisser là et retourner à la maison, mais il était comme attaché aux pas de son frère qui, surexcité par le triomphe, s'acharnait à la galopade. C'est alors que soudain, devant la Félicité qui criait aux mains des deux chenapans, le Jean-Fille avait été emporté dans un sursaut; un jaillissement de l'instinct indigné avait lancé ce faible au secours de la faiblesse, tourmentée et outragée par la lâcheté des forts. Et il avait allongé la Taupe dans la neige. Mais dégrisé à ce coup, il demeurait maintenant immobile, non moins stupéfait que les deux brutes de ce qu'il venait de faire. Puis, tournant la tête, il vit que les troupes rivales s'étaient remises en marche et s'éloignaient sur la route en se bombardant; et il prit sa course pour rattraper son frère.

Cependant, Jacoquin, ayant confusément entrevu la figure du Loup-Blanc, pensa être entouré d'ennemis et voulut se sauver. Mais il ne réussit qu'à aller s'échouer dans le fossé de la route.

— Ça n'est pas ton chemin, Jacquin, lui cria aimablement le Loup. Tiens, tourne-toi, c'est par là qu'ils s'en vont, tes gars de Pierredure.

Ils se sentirent à l'instant réconciliés, amis et frères par tous leurs mauvais instincts de déshérités envieux et méchants. Leur exploit de tout à l'heure sur la fille avait fait éclater cette fraternité. D'un bon geste pro-

tecteur, le Loup-Blanc prit le bras du copain et se mit à le guider sur la route.

Mais tout d'un coup, voilà une volée de clameurs, — et presque aussitôt, là-bas au coude, une volée de gosses, tout le bourg qui revient, gesticulant, hurlant :

— Brigands, canailles, assassins!

Les chasseurs seraient-ils devenus les chassés? *Quoi qu'il y a? Quoi qu'il y a?* se demandent les deux amis.

Il y a du vilain, parbleu! comme c'était à prévoir. Tout à l'heure, le Lion, comprenant que, même dans sa troupe, on commençait à en avoir assez, a voulu terminer sur un beau coup d'éclat, et il a propulsé la dernière attaque. Mais, la trouvant un peu molle et éprouvant le besoin de lui prêter du solide et du raide, il a cueilli une pierre que le hasard insidieux mettait sous sa main, et, l'enveloppant à peine, par pudeur, d'un léger voile de neige, il l'a adressée, de toute sa vigueur, à la tête du plus résistant des adversaires, lequel, une bosse près de la tempe, en est resté tout étourdi. Malheureusement, les Taupes avaient aperçu la manœuvre.

— Ah! les cochons! Ils nous foutent des pierres! Ah! les vaches!

Trois cailloux presque ensemble sifflèrent aux oreilles du Lion. Toutes les Taupes s'étaient jetées sur un gros tas de pierres, rassemblées juste au bon endroit par un cantonnier. A cette vue, le Lion, faisant volte-face, prit une course qui, logiquement, devait s'appeler fuite. Par bonheur, même à cet instant critique, sa présence d'esprit ne l'abandonna point, et on l'entendit qui criait d'un ton de commandement :

— Vite, vite, courons à un tas de pierres!

C'est à des traits si heureusement spontanés qu'on reconnaît celui qui est né pour être le chef.

Tous ses soldats détalaient autour de lui, sauf un seul. Jamais à la page, le Jean-Fille; jamais accordé au mouvement des autres. Son premier geste avait été,

comme tout à l'heure, de se précipiter en avant, et il avait ainsi détourné sur lui le second jet, qui allait suivre le premier dans les reins du Lion. Une pierre lui frappa le bras gauche, une autre l'épaule. Une troisième le cingla au-dessus de l'œil droit, au moment où, s'apercevant soudain qu'il était seul, il pivotait pour courir après son frère. Une sensation de brûlure lui fit, tout en courant, porter la main à son sourcil. Il la retira mouillée, regarda peureusement : c'était rouge.

Le Lion continuait à filer, et plus vite il filait, plus fort il criait :

— Au tas de pierres! Au tas de pierres!

Mais aucun tas ne se montrait. Les nouveaux fuyards s'en consolaient en criant à pleins poumons : « Bandits! Sauvages! » Les pierres les sifflaient, les dos recevaient.

Enfin, un tournant. On ralentit pour reprendre haleine, et l'on découvrit tout à coup qu'Emile était blessé. Il ne disait rien, il avait envie de se cacher, et il était pâle, très ému de voir son sang. Le caillou, tranchant comme un rasoir, avait fait simplement une petite fente, et à la vérité le gamin n'avait pas grand mal; mais un centimètre plus bas, il était éborgné.

Le sang suintait, ses mains en étaient pleines. Alors, les clameurs redoublèrent. « Assassins! Assassins! » Ce n'était pas qu'on eût beaucoup de pitié pour le Jean-Fille, mais on avait l'impression d'être un peu battus en lui. Deux ou trois braves firent mine de s'élancer vers les Taupes, qui n'étaient plus en vue. Mais du tournant, ils les revirent, aux aguets près des cailloux. Cette fois, le Lion ne s'était pas mis à la tête. Prudent, il préférait jouer au bon frère. Il essuyait la plaie avec un peu de neige, la tamponnait avec un mouchoir, tout en haussant les épaules avec cette commisération de l'homme supérieur pour un pauvre idiot.

Là-bas, à l'arrière, à l'autre tournant, le Loup-Blanc avait vu refluer les camarades, et la Taupe avait entendu.

L'infirme tremblait de peur, il pleurnichait : *I's vont m'étriper!* Son nouvel ami lui fit franchir le fossé de la route, le fit accroupir derrière une haie.

— Il commence à faire noir : ils t'ont pas vu. Bouge pas! Je reviendrai te chercher.

Il était temps. La troupe du bourg approchait. Un gars cria au Loup-Blanc :

— Où qu'est cette sale Taupe? Il va payer pour les autres.

Le Loup fit l'innocent.

— Il s'a sauvé. Sûr et certain qu'il est déjà loin, à c't' heure.

Le gars parut douter. Mais les autres continuaient la retraite. Le Loup-Blanc les accompagna quelques pas, puis déclara qu'il allait poser culotte, sauta dans un champ, alla retrouver l'infirme tapi dans le froid et la frousse et le mit fraternellement dans le bon chemin.

Pendant ce temps, les camarades cheminaient dans un sourd malaise, et ils jetaient au Jean-Fille des coups d'œil sans bienveillance. Dans le crépuscule brumeux, éclairé non d'en haut, mais d'en bas par la blancheur du lit de la neige, les meilleurs yeux distinguaient à peine la petite boursouflure de la plaie; mais dans le vague, grâce à l'imagination, cette blessure insignifiante semblait grandir, devenait énorme. Ce pauvre avorton de Jean-Fille rapportait parmi eux le signe de la défaite, il en marquait la troupe. Et ils se disaient :

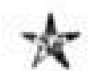
— Demain, à l'école, quand ils verront ça, ce qu'ils vont faire les malins, ces froussards de Pierredure! Les Taupes vont rire au nez des Lions.

Le Loup-Blanc, qui venait de les rejoindre, était un peu inquiet, se sentant la cause de cette aventure, qui finissait si mal. Il cherchait quelque chose à dire. Voici qu'on atteignait les premières maisons de Chambonnet.

— Crions, gueulons! proposa le Loup-Blanc. Faisons une entrée un peu chouette!

Il avait touché la bonne corde : ça résonna. Oui, ils avaient le besoin de se dilater dans une grande manifestation. Et se rassemblant comme en un peloton de bataille, ils firent leur entrée au pas de course, un pas furieusement militaire, qui scandait leur cri de guerre, lancé et martelé en chœur :

— Vivent les Lions ! Vivent les Lions ! Vivent les Lions !



Chez le bon clerc, on attendait, on attendait, et l'attente prenait un air de plus en plus tragi-comique. Pour être plus près de la porte, François s'était installé dans sa boutique, bien qu'elle ne fût pas chaude en cette saison, et il avait posé une lampe allumée sur le comptoir. Le pauvre était agité comme si un millier de fourmis lui eussent taraudé le derrière. Il allait de sa chaise à la porte, revenait de la porte à la chaise, — et rien, rien toujours, ni Solange, ni les gosses. Mais l'oncle était là, qui devenait de plus en plus hilare, à mesure que s'allongeait cette coquine d'attente.

— Quand je te le disais, s'écriait-il, que ce sacré Lion n'en laisserait pas un entier ! Il va les poursuivre jusqu'à Pierredure, jusque dans leurs cahutes. Quelle collection d'abatis !

Le malheureux François poussait des soupirs pitoyables.

— Gueux de Vessendoux ! grondait-il en menaçant le vide de son poing fermé. Il vendra la robe de la mariée, mais je le dénoncerai pour complot contre... contre...

Le bon clerc, se rappelant confusément de célèbres procès qui avaient rempli les journaux, cherchait dans sa mémoire basochienne un terme juridique. Mais, troublé par la colère, il bafouillait.

— Complot contre... contre... la paix publique... la

République!... Fauteur de guerre civile! Comme Boulanger!

C'est à ce moment précis qu'éclata soudain, à l'extrémité du bourg, une belle tempête.

— Viv'nt les Lions! Viv'nt les Lions!

— Ecoute, François, écoute! clame l'oncle Lechorgnat.

— Viv'nt les Lions! A bas les Taupes! A bas Pierredure!

A ce cri, François, qui se levait pour courir à la porte, retombe sur la chaise. Mais le gendarme a déjà ouvert tout grand. Les voici, les voici, — l'escouade entière, galopant, beuglant, braillant, hululant. Notre Lion, en tête, semble porté en triomphe. Ils s'arrêtent tous devant la porte, l'oncle tend les bras, le héros s'y jette d'un saut. Derrière le parrain, il a entrevu la tête de papa, une drôle de tête, bouleversée, grimaçante, grinçante, et il rit déjà, dans l'étreinte de l'oncle-parrain, qui le serre contre lui, qui l'élève en l'air, au-dessus de sa tête, à bout de bras, car il est encore souple et fort, le vétéran, et de quel ton enamouré il répète :

— Mon Lion! Mon Lion!!

Dehors, les gosses font chorus, le Loup-Blanc au premier rang :

— Vive le Lion! A bas les Taupes! A bas Pierredure!

A bas Pierredure! Leur cri emplit la boutique. Mais ils veulent donc compromettre à jamais le malheureux marchand, le rendre tout à fait fou! Il étouffe, il se demande avec terreur s'il ne va pas avoir un coup de sang. Mais, ah! ah! ah!... qu'aperçoit-il donc, qui se cache derrière la troupe des gueulards? Une pauvre petite figure piteuse et blessée, qui le regarde avec un air implorant de chien battu : c'est lui, son autre jumeau, Emile, que son œil poché et toute son attitude dénoncent comme le coupable de choix, le bouc émissaire sur qui on peut taper.

Enfin, le bon clerc va pouvoir se soulager. Moqué par

l'oncle, dépouillé par Vessendoux, ce faible va pouvoir se venger sur un plus faible, cette victime va pouvoir jouer au bourreau, cet impuissant va regagner sa propre estime en bien montrant qu'il est un homme.

Il court, il est dehors, il saisit d'une poigne exaspérée le triste Jean-Fille qui, devant sa mine et son geste, crie déjà d'effroi. Il le traine, le rentre en tourbillon dans la boutique : il brandit sur sa tête un poing furieux.

Cependant, l'oncle-parrain pressait le jeune héros sur son cœur.

— Je l'avais toujours dit, que celui-là, c'était mon *fieu*, mon *fi* à moi! C'est mon Lion, c'est... mon brigadier!

Il avait lancé dans ce mot toute son admiration, toute sa tendresse de père. Il embrassait Emilion, il l'enleva encore en l'air, et il le regardait de bas en haut, en chantant sur des tons variés, qui sans doute exprimaient les riches nuances de son enthousiasme :

— Mon brigadier à moi! Mon brigadier à moi!

Plus l'oncle exaltait le vainqueur et sa victoire, plus François bouillonnait de fureur, — plus croissait sa démangeaison d'étriller le vaincu. Pourtant, son poing brandi ne s'abaissait pas. Il avait agrippé son Jean-Fille au collet, il le secouait convulsivement, gauchement, mais sa main serve de bon scribe soumis ne savait pas comment frapper.

— Viens, mon Lion, viens, mon brigadier! cria l'oncle Lechorgnat de sa belle voix de clairon. Viens, mon *fi*, nous allons faire la fête, nous allons arroser tes galons.

— Au lit, au lit, au lit sans souper! exclama le bon clerc d'une voix de chat qu'on fouette.

Il attrapa le Jean-Fille de ses deux mains, le tira vers le fond de la boutique. Mais Emile, qui n'avait jamais vu le papa dans un état pareil, se débattait en hurlant d'épouvante. Il s'était accroché à un angle du comptoir, et François, malgré des efforts qui leur crispaient à tous deux la face, n'arrivait pas à l'en arracher. Alors, au

comble de la vexation, et tout en continuant d'aboyer son antienne : « Au lit, au lit, au lit! » il entreprit de déshabiller le gamin sur place. Il fit voler sa casquette, sa cravate, s'attaqua à sa veste, la retourna, faisant craquer les jointures. Les autres gosses, à la porte, ricanaient, trépignaient, battaient des mains, sans qu'on sût au juste auquel des deux couples, celui du parrain avec le Lion ou celui du papa avec le Jean-Fille, s'adressaient leurs applaudissements.

Enfin, Emile, à bout de forces, dut lâcher le comptoir, et sa veste, tirée d'en haut, s'envola, se vidant de ses bras dans un suprême craquement. Mais aussitôt, le gamin, échappant à son père, se précipita sous le comptoir, dans un compartiment vide.

— Arrive, brigadier!

L'oncle-parrain avait assis son Lion à califourchon sur ses épaules; et, solide sous le faix, il sortit majestueusement, au pas de parade, sans daigner retourner la tête. Que lui importait ce que faisait là ce pauvre François avec son avorton de Jean-Fille! Et, en franchissant le seuil, sa voix mâle entonna la *Marseillaise*, une *Marseillaise* pleine de joyeuses promesses :

> Allons, enfants de la boutei...ei...lle,
> Le jour de boire est arrivé.

Le bon clerc, penché vers le creux obscur, s'efforçait d'en extraire son fugitif. Il sentit un pied, l'empoigna; mais le gamin, de plus en plus affolé, rua des deux jambes, et François reçut en plein sur le tibia un coup de socque qui fit sonner l'os. Glapissant de douleur et de rage, il se plongea à moitié dans l'antre, fit sauter les socques, atteignit en tâtonnant une ceinture, la fit sauter à son tour, s'escrima sur le pantalon, et on le vit tout à coup qui, se redressant, tirait, tirait... La culotte, avec le caleçon dedans, le suivait au bout des jambes gigotantes. Poussant un cri triomphant, il finit par les ar-

racher comme le reste et les envoya au fond de la boutique. Mais Emile s'était relevé et alors commença la chasse au gosse.

Le Jean-Fille, les jambes nues, la chemise au vent, son devant et son derrière jouant à cache-cache, se sauvait au galop, avec son père à ses trousses. Ils se mirent à faire, à un train forcené, le tour du comptoir. A la porte, les autres gamins, excités par le Loup-Blanc, déliraient d'allégresse et s'étranglaient de joie, de rires et de clameurs. Le Loup, tellement il s'esclaffait, en était tombé sur le seuil et, entre deux explosions de gaîté folle, il lâchait, de son ton le plus canaille, de vigoureux : *Vivent les Lions! A bas Pierredure!* Car, avec son flair de gredin vicieux, il s'était rendu compte que ces cris aiguillonnaient l'ardeur féroce du papa Persaud.

Le bon clerc courait, suait, soufflait, tournait sans arrêt, mais n'avançait point, car, après dix tours complets, il n'était encore parvenu qu'à cueillir au vol un pan de chemise attardé qui, se déchirant, lui était resté entre les doigts. Heureusement pour son honneur, Emile trébucha soudain sur un de ses socques qui, comme un traître, était là dans un coin d'ombre. L'enfant tomba en avant, et, la seconde d'après, son père le remettait debout, mais en le tenant solidement par les deux oreilles.

— Au lit! Au lit! Au lit sans souper!

Tambour battant à travers la boutique! Tambour battant jusqu'au fond! Tambour battant jusqu'à la porte qui mène aux chambres du premier étage! Une immense huée, jaillissant de tous les gosses en cnœur, salua la disparition du triste derrière dont pantelait la nudité. Et tambour battant dans l'escalier où se perdirent les cris, les sanglots, les vociférations!...

Cinq minutes après, quand Solange fit sa rentrée, elle trouva son mari qui reprenait haleine, assis dans la pièce.

— Eh bien? fit-il, anxieusement pâle.

— Eh bien, répondit-elle en haussant les épaules, ils ont marchandé pendant plus d'une heure, pardi! Bien entendu, ils disent que c'est trop cher... Ils verront, ils réfléchiront. Mais je suis sûre qu'en fin de compte ils iront chez Vessendoux, car ils me faisaient trop belle mine, tout en ayant cet air en dessous que j'ai appris à connaître. La vieille tante a discuté le cousinage; elle a le parti pris de ne pas y croire, c'est visible, et les quatre grosses dents jaunes qui lui restent faisaient un sourire d'un moqueur... Où sont donc les enfants?

— Les enfants? s'écria François. De jolis enfants, qui travaillent pour Vessendoux. Ils ont rossé ceux de Pierredure, et maintenant l'oncle fait soûler Emilion, en lui chantant une *Marseillaise* de son cru. Mais l'autre... l'autre n'aura pas à souper, je l'ai juré et je le jure encore.

Il se redressait, il essayait de bomber son torse pour faire voir qu'il était le maître, mais il ne parvenait qu'à se montrer ridicule, avec son allure de demi-bossu, les épaules rondes sous la courbure imprimée par vingt-cinq ans d'esclavage professionnel.

Il brûlait de savoir ce qui se passait chez l'ancien gendarme, mais il n'osait y aller. Il poussa Solange. Elle revint presque aussitôt, annonçant que l'oncle et le filleul étaient installés devant une table bien garnie de viandes, de vins et de liqueurs. L'oncle, déjà très éméché, continuait d'appeler le Lion « brigadier » et lui racontait ses victoires sur les bonnes d'enfants. François se récria.

— Bah! dit Solange avec son sourire fûté. Ça nous attache le vieux un peu plus.

— Mais dans quel état cet enfant va-t-il rentrer ce soir? s'écria le bon clerc qui, sentant de nouveau son impuissance, en redevenait tyran. Puisque c'est comme ça, reprit-il, je répète que l'autre, là-haut, n'aura pas à souper. Je veux faire un exemple, un exemple qu'*ils* s'en souviendront.

Emile eut pourtant du potage et même du dessert, que sa mère lui monta sans demander la permission. Et François qui, par dignité, fit semblant de ne pas s'en apercevoir, n'était pas trop fâché qu'on dérogeât ainsi à ses arrêts, car il était fatigué d'avoir été si énergique.

Toutefois, Emilion ne rentrant point, les fourmis reprirent possession du bon clerc. Huit heures, petites fourmis dans les pieds. Neuf heures, grosses fourmis jusqu'au mollet. Dix heures, c'est toute une fourmilière à l'assaut de tout l'homme. Et c'est si enrageant que le pauvre père parle de monter là-haut flanquer une fessée à Emile,... quand enfin, enfin, voici notre Lion, le visage en feu, l'œil émerillonné. Il est soûl comme un pompier en goguette, le misérable.

François s'élance, la bouche ouverte, prête à éclater en reproches. Le Lion, tranquillement, lâche un formidable rot dans cette bouche paternelle, qui se recule et se referme en silence.

Ce n'est pas toi le maître, papa bon clerc. Le maître, c'est l'oncle à l'héritage, le seigneur gendarme qui, même absent, protège encore son fieu.

Enfin, le voilà au lit, notre Lion, et qui déjà pionce avec le ronflement martial du héros sans peur et sans reproche, étendu au beau milieu chaud et douillet, tandis que dans le coin, presque dans le froid de la ruelle, son Jean-Fille, les yeux brûlants de pleurs séchés, ne peut dormir et, retenant son souffle, se fait petit, petit, tout petit, — comme la part du déshérité.

LOUIS MANDIN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Gilbert Mauge : *Le Voyage dans l'Esprit*, « Editions du Sagittaire ». — Georges Friedmann : *Ville qui n'a pas de fin!...*, « Nouvelle Revue Française ». — Joseph Rivière : *Fièvre jaune; lueurs grises*, « Les Ecrivains Indépendants ». — Bernard Esdras-Gosse : *Longueur d'ondes : 309 m.*, « La Feuille en 4 ». — Charles Laubiès : *Symphonie Pastorale*, Grenoble, Allier père et fils. — Claude Cordès : *La Ville noire*, Edit. de la Revue des Poètes.

Un voyage, **le Voyage dans l'Esprit**, il semble, au cours d'un voyage réel en mer, en Egypte, dans une recherche constante de la réalité vivante, des objets de chaque jour, de l'activité visible, malgré cette lenteur dédaigneuse des choses de la méditation et du livre qui possède les jeunes cerveaux d'à présent, que le poète n'ait pu se dérober à la hantise omniprésente des histoires et des légendes.

O lecture en mer...
C'est drôle de ne pas savoir qu'il y a des gueules rouges
aux cheminées et des hublots trouant la haute coque noire,
des mâts, des escaliers de cuivre et des passerelles
lavées d'iode.
Cependant sur le pont, près de moi, adossés à leurs cabines
cent voyageurs étendus se disent : la mer, la mer.
Je relève lentement le menton
je me rappelle enfin des livres illustrés d'oursins.
Et, balancé,
j'aperçois la Mer toute collée,
le ciel et la mer.
Le nom de la mer à celui de la mort ressemble.

Sans cesse ce jeu préoccupe M. Gilbert Mauge; son cerveau s'absorbe en l'évocation de grandes images par la lecture et le souvenir. Il se rappelle, sensible à quelque fait, à quelque voix, aux alentours, que le présent dans l'existence doit aussi le solliciter, le saisir; il voit; une réflexion amère, géné-

ralement assez courte, et il se replonge en l'emprise des livres que, d'ailleurs, il dédaigne. Le poète n'a pas su choisir; le courage lui a-t-il manqué? N'a-t-il pas su prendre sur lui de se détourner d'attitudes qui ne sont pas spontanées chez lui, ou ce défaut d'équilibre élu entre les deux tendances, ou les combinant dans une originale harmonie, le satisfait-il? Je n'en serais pas surpris, et qu'il entende de cette ambiguïté tirer le motif mystérieux de son élan lyrique. C'est possible. Mais quelle étroite sphère, alors, paraîtra celle où se meut, à moins qu'il en arrive tôt, plus vibrant et généreux, à plus de sérénité dans l'amour. C'est la grâce que je lui souhaite, car son talent est certain et le développement hardi, ample, de ses laisses de vers sans régularité dans le rythme, et qui se brise dans l'horreur tentée, à découvrir une voie de sérénité-généreuse, en dehors, par la soudaine vision d'un domaine plus hautain, redoutée de toute emphase ou d'une redondance, révèle l'âme chaleureuse du poète, beaucoup de ses visionnaires évocations ont de la grandeur et de la beauté.

Ville qui n'a pas de fin!..., thème si souvent repris de la Babylone non seulement tourmentée par l'orage des passions, mais par la puissance tumultuaire de sa croissance, de son développement, de ses métamorphoses à l'infini. M. Georges Friedmann, dans ses vers libres et ses proses rythmées, renouvelle avec patience et souvent avec succès cette donnée, sur des propos et des visées les plus modernes, jusqu'à rejoindre par espaces le ton biblique, le prophétique. Mais il n'y a pas lieu, en le lisant, de songer de trop près à Rimbaud, dont le moindre appel d'évocation éveille des visions de prodige dans la lumière ou dans la nuit, non plus même à Claudel tâtonnant de merveille en merveille, et non plus à Verhaeren, le constructeur ébloui et impatient de structures tentaculaires où se meut en désordre la convoitise palpitante des hommes du labour, de la banque ou de l'industrie. Ici, c'est le poète qui demeure au centre, et chaque étirement, chaque épaississement de la ville agit sur lui, sur son corps, sur son âme, assure ou réfrène sa sensualité, son courage, sa foi; tout est tiré de lui, et tout y retourne. Et le poème s'achève sur la prédiction d'une révolution

ramenant la paix dans l'apparence du pays, dans l'âme des hommes. Ce sera une étape :

> La vie fléchira ses griffes épuisées.
> Voici, nous aurons conquis une nouvelle province.

Dans **Fièvre Jaune, Lueurs Grises,** M. Joseph Rivière traite, jusqu'à un certain point, d'une donnée analogue. Combien gagnerait-il en fait d'apocalypse et se décernerait-il mieux à lui-même le renom de prophétie, s'il acceptait de noyer d'ombre ou de silence le motif secret de ses inspirations! Si, au lieu d'écrire, parlant des maisons de la ville :

> L'espace violet saigne aux morsures rouges
> que lui font les taxis irrués en leur course;
> le pavé gras s'allonge...

il avait omis le second vers, le temps s'en serait trouvé aboli, la précision omise en ce qui concerne le lieu, l'époque; mais, au contraire, le poète prétend ne peindre que Paris, et le Paris d'à présent. Il répugne à des procédés qui, par prétérition, aboutissent à douer de grandeur mensongère et apparemment facile ce qui, au fond, est d'existence quotidienne et familière. Je ne puis m'empêcher de l'en estimer davantage, et certains poèmes, par exemple *Maisons*, *Crépuscule*, *Cendre Blanche*, *Un Jour*, dressent une apparence un peu fantomatique, très diverse, quoique dolente plutôt, de Paris. Il n'a pas besoin de l'exprimer sans cesse pour qu'on y sente partout sa présence, son cœur au centre.

Ecoutons cependant la leçon de Max Jacob. Longtemps, trop longtemps, Max Jacob s'est diverti à ployer son intelligence vive et lucide aux dislocations les plus absurdes de la parole et de la vie. Il n'a pu faire qu'à travers le masque imperturbable qu'il affectait, son ironie de soi-même et des autres ne transperçât, quoiqu'il en eût; par la pratique assidue et patiente de l'art du peintre, et aussi sans doute, sous les ailes d'une grande abbatiale, par l'habitude de la contemplation intérieure, il s'est donné à de plus amples visions, il a compris la vanité des contorsions parodiques et des entrées étrangement inopinées. Sa sérénité se concentre avant qu'elle rayonne. Voici quelques-unes des réflexions et

des maximes de sagesse éprouvée dont il fait, en guise de préface, précéder le recueil de poèmes en prose de M. Bernard Esdras-Gosse, **Longueur d'Ondes : 309 m.** :

« Nous n'avons pas beaucoup d'écrivains à sentiments larges et profonds, l'époque moderne est étriquée malgré la guerre. Il y a une place pour un remueur de gens, d'idées, de convictions. Vous êtes de ceux qui pourraient acquérir le verbe : j'appelle ainsi une bonne langue riche et expressive, frappante. Le verbe est au littérateur ce que le marteau est au cordonnier : c'est son instrument de travail. Etudier, pour nous, c'est apprendre notre langue, connaître le maximum de mots usuels, notre grammaire et un grand nombre de formes syntaxiques, de manière à n'être pas enchaîné par des questions de mécanique. Un littérateur est d'abord et avant tout un « ouvrier du verbe ». Quand l'ouvrier est aussi un penseur et un homme complet, on a un grand écrivain. Les raffinements d'esthétique viendront tout seuls. On n'est pas forcément un artiste ou un poète parce qu'on est un écrivain... Je me loue de ce que vous avez déjà souffert, car il n'y a pas de grandes vies sans grandes souffrances... Cherchez « vos moyens ». Une œuvre d'art est un ensemble de moyens en vue d'un effet. Les artistes ne sont pas des pénitents qui étalent leurs péchés; ils sont des fabricants qui vont à un but, ils ont un métier, et un roman se fait comme un habit, avec coupures et patrons. Ce qu'on y coule de soi, c'est tant mieux; mais il faut apprendre comment cela se fabrique, on l'apprend en regardant le travail des maîtres... J'ai vu avec un grand plaisir que ce que vous goûtiez dans Duhamel, c'est son « humanité »... L'humanité, en effet, c'est tout. Mais il ne faut pas confondre bassesse, réalisme et vulgarité avec humanité comme on le fait trop souvent. Un roi peut et doit être aussi humain qu'un laboureur. »

De tels préceptes sont à méditer, à pénétrer aussi bien pour le poète que pour le romancier, ou, comme c'est ici le cas, pour l'écrivain de poèmes en prose qui prétend résumer en quelques phrases d'un rythme essentiel et concis les images diverses du paysage, de l'âme et des sentiments. M. Bernard Esdras-Gosse se promène à travers les spectacles les plus coutumiers de la vie, et en retient des aspects qu'il sus-

cite dans un esprit de philosophie sereine, souriante, encore que parfois non dépourvu d'ironie tranquille sans insistance ni méchanceté.

La **Symphonie pastorale** de M. Charles Laubiès se forme d'une suite de poèmes, la plupart en strophes de quatre vers octosyllabiques, auxquels se mêlent exceptionnellement quelques vers de dix ou de douze syllabes; deux de ces poèmes aussi ne se décomposent pas en quatrains. Beaucoup d'aisance, un facile agrément, quelque grâce dans l'évocation de jolis paysages et de quelques états d'âme, — et d'aimables reproductions de peintures par Mme Millet-Laubiès. C'est d'un ensemble qui ne manque pas de charme.

Le recueil **La Ville noire** par Claude Cordès se divise en deux parties bien nettes : dans la première, *Psyché*, à quoi fait suite *Yseult*, le poète évoque la figure féminine de grandes légendes où tient le frémissement humain de la pensée d'amour, de la passion et du désespoir. *La Ville noire*, c'est l'âme en conflit avec les joies et les tristesses de la vie moderne, et la mort partout menaçante ou présente. De bons vers réguliers, sûrement scandés et mesurés, une langue sans grands accents ni nouveautés, mais suffisamment précise et, au besoin, onduleuse.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rachilde : *L'Amazone rouge*, Lemerre. — Georges Lecomte : *Les forces d'amour*. — E. Flammarion. — Martin Maurice : *Heureux ceux qui ont faim*, Nouv. Revue franç. — Maurice Betz : *Le Rossignol du Japon*. Emile Paul. — Lucie Saint-Elme : *Le baron Cirage*, Editions Trémois. — Edouard Peisson : *Une femme*, Librairie Valois; *L'Etoile Noire*, Grasset. — Pierre Loiselet : *La belle Amélie*, Editions du Tambourin. — Mémento.

Avec **L'Amazone rouge,** voilà de Mme Rachilde — conteur ou romancier — un des récits les plus caractéristiques de sa manière, un des plus teintés de romantisme et des plus attachants dans son étrangeté. Nous sommes en Périgord, environ l'année 1880, dans un vieux manoir délâbré, « Les Crocs », digne, à la fois, d'Anne Radcliffe et de ce Lewis dont on publiait récemment, (chez Denoël et Steele) une adaptation en français du *Moine*. Hanté, peut-être, ce manoir est bel et bien habité, aussi, par trois personnages plus consistants, mais

non moins exceptionnels que des spectres : Jean-Gabriel de Tressac, ancien magistrat démissionnaire, son fils Félix, à demi-défroqué, et sa fille Félia... Une passion monstrueuse est née dans l'âme de Félix pour sa sœur; passion spirituellement coupable seulement jusqu'à ce jour, encore que la jalousie l'empoisonne. Quand le vent souffle dans le château (ah! que Mme Rachilde a pris de plaisir à nous dire comment), Félix joue de l'orgue et attire dans sa chambre Félia... La jeune fille, que son frère suggestionne, n'est ni tout à fait consciente, alors, de ses actes, ni complètement maîtresse de ses nerfs. C'est en hallucinée qu'elle va vers lui, et il accueille en elle, non le fantôme d'une morte, mais « *le double* d'une vivante ». Qu'importe qu'elle ne soit là qu'*en apparence* seulement, puisqu'il peut la serrer contre sa poitrine, l'interroger anxieusement sur son galant, comme il dit, et, en la quittant, la baiser aux lèvres... Qu'elle soit son esclave; qu'elle n'aime que lui; qu'elle ne se marie jamais, surtout... Chaste, quant à présent, parce qu'elle s'ignore, Félia répond avec la candeur d'une enfant de dix ans, aux questions de son frère. Elle vit sans soupçonner rien du monde ni des possibilités qui sont en elle et feraient d'elle « la pire des courtisanes » si elle en éprouvait seulement la moindre. Toutefois, que l'occasion, c'est-à-dire un prétendant, se présente, et la sauvageonne se libérera de son envoûtement. Sans doute, se figure-t-elle que l'aimer c'est lui vouloir du mal, ou lui en faire, car elle juge des autres hommes par son frère. Mais le charme opère sur elle, à son insu... Le charme? Oui, et la violence de Félix que la jalousie (comme il fallait s'y attendre) a fini par pousser aux gestes extrêmes. Et au cours d'une chasse au sanglier... Mais je m'arrête. Je ne voudrais pas, en en révélant le dénouement, dépouiller le récit de Mme Rachilde de son pathétique. Il trouble, ce récit, il inquiète, et l'on aurait tort de penser que c'est par des moyens artificiels ou un fantastique grand-guignolesque. L'inceste s'y épanouit dans la seule atmosphère qui fait de lui une fleur vénéneuse du moins, à mon sens... « Histoire de l'autre monde », de celles que, comme Mme Rachilde l'a écrit elle-même dans *Le grand Saigneur,* « les femmes préfèrent aux plaisirs de celui-ci »? Qui sait... Mais il y a la magie de l'art; la mysté-

rieuse alchimie que l'imagination opère en créant comme en plein rêve ou en plein cauchemar. C'est par sa crédibilité que le conte de Mme Rachilde exerce sur nous son influence. J'ai fait allusion, plus haut, aux pages que l'on y trouve, sur le vent. Il y a, aussi, le dîner des Tressac; l'évocation de Félia dans sa chambre; la visite chez la tante, à Périgueux; le braconnier pris au piège, comme un loup... Et ce n'est plus à Anne Radcliffe, ni même à Lewis, alors, que l'on songe; c'est au Barbey d'Aurevilly d'*Une Histoire sans nom.* Rien de lascif, encore moins d'obscène dans *L'Amazone rouge* comme, d'ailleurs, dans les autres récits de Mme Rachilde. L'exaltation de l'esprit transcende, ici, l'ardeur de la chair. C'est au tourment de quelque chose de plus haut que la vie que sont en proie les héros de Mme Rachilde. Des byroniens, ou si vous voulez des sataniques. L'orgueil les dévore; et si l'orgueil est un péché, que l'on n'oublie pas que c'est *le premier* de tous.

Je crois qu'il faut tenir la nouvelle œuvre de M. Georges Lecomte, **Les forces d'amour,** pour un roman satirique, avec tout ce que le genre comporte de simplification du caractère ou de la psychologie des personnages. L'auteur des *Cartons verts,* qui a le sens de l'humour, s'est appliqué à rendre sommaires, en effet, ou à grossir (ce qui revient au même) les traits des protagonistes de son récit pour mieux accentuer entre eux les différences, et il a mis tous les cailloux blancs d'un côté, tous les cailloux noirs de l'autre... Des époux sages et honnêtes qui vivent parfaitement heureux: Les Renaison. En face, des coquins, avides de jouir : la cynique Mme de Buivre qui jette son dévolu sur Renaison; l'odieux petit Galerne qui vise la charmante femme de celui-ci. Nos séducteurs en sont pour leurs frais, et par dépit cherchent à se venger comme des traitres de mélodrame. Mais tout s'arrange, comme vous pensez, c'est-à-dire que la propreté triomphe. A la bonne heure! M. Georges Lecomte est doué d'une âme généreuse, et il a le courage d'exprimer, en moraliste, des idées à faire pouffer non seulement les négateurs de l'esprit, mais ses zélateurs trop subtils, car les extrêmes se touchent. M. Georges Lecomte croit à l'amour et à la vertu. Il est optimiste avec verve, en homme que l'on

sent qui a goûté les impressionnistes, ces amants passionnés de la lumière.

J'avais été frappé, lors de la publication d'*Amour, terre inconnue,* dont la critique fut unanime à chanter les louanges, de l'arbitraire que ce très adroit roman révélait. M. Martin Maurice me confirme avec **Heureux ceux qui ont faim,** dans l'idée que je m'étais faite de lui, par ce récit. Il me semble réaliser le type même de l'écrivain artificiel et si l'on préfère, cérébral ou intellectualiste. Point de doute qu'il ne croie que l'ingéniosité supplée à l'inspiration, et peut-être, la patience au génie... Il y avait la matière d'un conte bref, à la Voltaire, dans son sujet; il en a fait une histoire interminable et, il faut bien l'avouer, fastidieuse par son insistance et sa virtuosité même... Ce sujet, quel est-il? Le renversement complet des valeurs sociales, le luxe n'étant plus le but suprême auquel tendent les hommes, mais le travail, la vertu, la pauvreté. Un jour, les riches, condamnés à jouir et à cultiver leurs vices dans l'oisiveté, se révoltent. Satire? Oui, mais plus exactement, comme le dit le « prière d'insérer », « tentative de déformation cohérente ». Trop cohérente ou systématique, à mon gré. Faut-il que M. Martin Maurice soit maître de ses nerfs pour s'être infligé ce pensum! On a cité Swift à son propos. Celui de la *Modeste proposition,* j'imagine? Mais quelle passion cruelle il y avait en ce Swift-là!

A son tour, M. Maurice Betz entreprend de nous apporter le témoignage d'un enfant du siècle dans **Le rossignol du Japon.** Si nous ne connaissons pas l'âme de la jeunesse d'aujourd'hui, ce ne sera point faute à ses représentants d'avoir tout fait pour nous la révéler. Mais M. Maurice Betz qui a placé *Le rossignol du Japon* sous ce titre plus ambitieux « Jeunesse du siècle », nous promet une suite en deux tomes à ce premier volume où l'on voit un jeune homme enlever la femme de son père, et un autre jeune homme se noyer accidentellement avec une jeune fille... M. Betz semble vouloir conclure du particulier au général en ce sens qu'il fait de ses héros des personnages représentatifs. Ils sont assez libres, en effet, c'est-à-dire libérés de préjugés pour se distinguer des jeunes gens qui ont eu leur âge en d'autres temps.

M. Betz, qui me semble s'efforcer d'assouplir sa langue, est assez inexpérimenté encore, et l'on ne mettra pas en doute, en le lisant, qu'il ne soit de plain-pied avec son sujet. Il trahit quelque chose de l'incertitude des personnages de son récit, assez décevant.

Mme Lucie Saint-Elme qui est la traductrice de *Les hommes préfèrent les blondes,* connaîtra-t-elle avec son roman, **Le baron cirage,** un succès égal à celui de cette calembredaine? J'en doute, encore qu'elle semble y avoir prétendu... Une Anglaise, tout ce qu'il y a de plus chic et sportif, se donne à un officier de marine, anglais aussi, et non moins sportif. Mais la dame est si sensuellement exigeante que le monsieur retire bientôt... son épingle du jeu. Désolée de cet abandon, elle se livre à l'opium, « le baron cirage », en argot d'initiés. Hélas!...

Aviateur, l'époux de celle que M. Edouard Peisson appelle **Une femme,** dans son nouveau roman, a abondonné la malheureuse avec ses enfants, à la terrasse d'un café. Elle gagne leur vie et la sienne en se prostituant, jusqu'au jour où un camarade du lâcheur la sort du gâchis. On songe à *Prostituée* de M. Victor Margueritte. Mais à ce récit, un peu pleurard, je préfère du même auteur **L'Etoile Noire** où un officier de marine fait échouer son navire, par suite d'une distraction, et se pend de désespoir. Cette nouvelle est fort bien agencée, et sans déclamation ni recherche de l'effet, empoigne. On y voit, à nu, dans sa rudesse, l'âme des marins éprise d'honneur. Ce spectacle réconcilie avec l'homme.

La Belle Amélie, de M. Pierre Loiselet, semble être un pamphlet romancé contre une notabilité littéraire du jour — mais je ne dirai quelle je soupçonne... On fait croire à un écrivain très en vogue que l'institutrice, la Belle Amélie, aime un tiers qui a pris son nom. Il prête ses manuscrits, amusé au jeu, et on les lui renvoie en lui prouvant qu'il n'est qu'un faux grand homme, qu'il n'a jamais su observer ni créer. Enfin, on lui avoue que la Belle Amélie est un bateau. Cette Belle Amélie, dont on nous donne de pleines pages de corrections aux œuvres du maître, est aussi nulle que celui-ci... Mais M. Pierre Loiselet écrit assez ferme.

Mémento. — Le vrai Christ, dans *Histoire Sainte*, de M. Charles Plisnier (Editions du Tambourin), c'est Barrabas dont l'histoire de révolté nous est contée en style futuriste. Outrances de spéculations cérébrales, outrances de procédés littéraires... — Je recommande aux personnes affamées d'aventures de voyages *Les morts vivants de l'Antifer*, de M. Julien Guillemard (Crès et Cie). Aventures impossibles qui commencent dans une espèce d'île Kerguélen pour finir au Pôle Nord. On dirait que l'auteur a voulu faire par l'absurde la critique du genre... — Le prière d'insérer du roman de Mme Rose Celli, *Comme l'eau* (Editions du Tambourin), dit : « Le style fait songer à Colette ». Une Colette qui aurait pioché Freud et suivi en Sorbonne les cours de science psychique en prenant beaucoup de notes et désappris à articuler d'un minimum d'intrigue ses autobiographies. C'est fatigant, plus divergent et poussé en surface qu'approfondi et centré, mais curieux comme essai d'interprétation de l'ondoyant féminin. Peut-être, une personnalité en germe, mais bien difficilement une romancière. — Le début de *Baillochart*, par M. Jean-Paul Lucas (Nouvelle Société d'Edition) m'avait plu qui faisait le portrait d'un clochard à la Steinlen. Lignes grasses. (Le père de l'auteur était peintre.) Mais ensuite, ça déraille. Le gueux devient riche. Phrases hachées, nerveusement jetées, pâte sur pâte (toujours l'ascendance paternelle).

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Evénements de Béotie, comédie en trois actes de MM. Georges Berr et Louis Verneuil, à l'Athénée. — *Le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes en prose de Beaumarchais, à la Comédie-Française (Bicentenaire de la naissance de Beaumarchais).

Les rois sont bien déchus. La haute dignité des personnages tragiques comptait jadis au nombre de leurs prérogatives. Les voici ravalés à n'être plus que des personnages d'opérette ou de comédie légère, et, quand ils remplissent cette basse fonction, ils se montrent bien comme les plus falotes figures dont le répertoire puisse présenter la convention. **Les Evénements de Béotie** administrent simplement la preuve de cette proposition. Si j'étais cinq minutes d'Action Française, je sais bien ce que m'inspirerait le spectacle d'une princesse française qui se comporte avec si peu de réalisme et tant de niaiserie. Mais, pour la traiter comme il faut, on devrait prendre d'abord au sérieux un ouvrage qui n'y prétend point.

Ce serait se ridiculiser soi-même. On assure qu'il existe un public pour de telles sornettes. Admettons-le de bonne grâce.

§

C'est en de telles occasions qu'il faut voir la Comédie-Française, quand, à propos d'un anniversaire, dans ses décors fanés pour la plupart, sa vaste troupe expose ses vieillards mélancoliques et ses jeunesses ambitieuses, ceux-là dont la marche du temps va bientôt la priver, celles-ci que le cinéma lui dispute et qu'elle ne peut défendre contre lui. Etrangement menacée dans son principe et dans son existence, l'antique institution se raidit alors et se rassemble. Elle fait face au danger et, répondant à son impulsion native, ses membres, en aussi grand nombre que possible, lui obéissent une fois encore et se réunissent pour défiler devant le buste du héros que l'on fête, Beaumarchais en l'espèce. On croirait un de ces repas de famille qui suivent un enterrement. Des parents éloignés se retrouvent. Le souvenir de celui qui n'est plus recrée une âme commune à leur groupe relâché. Dès demain, guidés chacun par leur intérêt, ils recommenceront à se quereller et à se disputer l'héritage. Pour le moment ils semblent s'aimer, croient eux-mêmes qu'ils s'aiment et chacun se trouve tout ému par ce spectacle.

Le rôle que le public joue en de telles solennités fortifie encore le sentiment de fête familiale qu'elles exhalent. Des courants sympathiques se dégagent de la salle vers la scène et agitent singulièrement l'atmosphère du théâtre. Les vieux comédiens ont en effet leurs élèves parmi les spectateurs, les jeunes leurs camarades. Quant aux habitués, les vieux habitués, ils appartiennent à une race qui ne peut s'éteindre. Tout ce monde s'agite et se remue. A ces heures, la singularité de la Comédie-Française apparaît avec tout son relief. Jamais en effet on ne voit mieux qu'elle est non seulement une chose universelle mais qu'elle est aussi une chose locale, et c'est de cette contradiction qu'elle tire son caractère. Mais comment faire bien comprendre cette contradiction? Essayons d'une comparaison — où l'on voudra bien ne point voir d'irrévérence.

La cathédrale de Notre-Dame n'est pas seulement un monu-

ment célèbre, à tort ou à raison, dans le monde entier, et par conséquent un pèlerinage dont l'attraction s'exerce en tous lieux : c'est aussi le siège d'un archevêché, ce qui lui assigne déjà un empire beaucoup plus limité. En outre, elle remplit une fonction paroissiale, ce qui, vis-à-vis d'une petite population déterminée, lui assigne un rôle identique à celui d'une humble église de village.

La Comédie-Française de même. Elle jouit d'une réputation mondiale. Son rayonnement n'a point de bornes et elle constitue de par là un instrument de propagande nonpareil. En outre, elle est un des centres de la culture française, ce qui lui assigne un rôle déjà plus limité. Enfin, elle a une fonction de théâtre spécialement destiné à Paris comme le Grand Théâtre de Bordeaux est destiné à Bordeaux, et les Célestins à Lyon. Paris, malgré ses qualités et caractères de grande capitale cosmopolite, ne manque pas des éléments qui constituent la vie particulière d'une ville de province. Mais ils sont dissimulés et n'apparaissent qu'en présence de divers réactifs. C'en est un qu'une représentation comme celle qui fêta le deux centième anniversaire de la naissance de Beaumarchais. Un certain provincialisme apparaît dans les mœurs d'un public qui se croit le moins provincial du monde, et c'est chose charmante de le voir qui témoigne son affection aux comédiens qui sont les siens comme les comédiens de Bordeaux sont ceux du public de Bordeaux. Tandis qu'ils apparaissaient successivement pour venir saluer, comme je l'ai dit, le buste de Beaumarchais, plusieurs de ces comédiens, excellents à la vérité, mais dont la réputation n'est pas encore universelle quant à elle, se voyaient acclamés par leur nom. Et j'eus la stupeur d'entendre tout à coup ma voisine, dont la contenance jusqu'alors paraissait des plus modestes, prise d'une sorte de frémissement, se mettre à crier sans pouvoir se retenir : « Bravo, Renaud! bravo, Renaud! » C'est le nom, l'ignore-t-on, d'une aimable comédienne de l'illustre compagnie.

Cette compagnie ne se montre jamais si digne de sa réputation que lorsqu'elle représente des ouvrages de la sorte du **Mariage de Figaro.**

Il ne faudrait pas me presser beaucoup pour me faire dire

que je tiens le *Mariage de Figaro* pour le chef-d'œuvre par excellence de la scène française. L'étoffe dont il est fait, son mouvement, son style, son abondance, tout en lui me semble incomparable. Chacun de ses actes contient la matière de toute une comédie, sans que jamais l'on puisse prétendre que chaque acte en la pièce forme une pièce entière. Au contraire ils se relient les uns aux autres avec rigueur. Ce qui servit à animer l'un d'eux continue son existence, tandis que le suivant se déroule : on s'y réfère, on le raconte, on en parle. Le second acte commence par le récit de ce qui occupe le premier : cette scène avec Chérubin qui constitue l'un des axes de la comédie, dont on reparle au troisième acte, dont on parle encore au quatrième et jusque dans le dénouement. Or, rien ne rend un ouvrage théâtral si vivant que ces retours qu'il exerce sur lui-même. Une pièce n'est point bonne si ses actes déjà joués gisent par terre comme les peaux abandonnées d'un serpent et n'ont plus d'effet sur ce qui les suit, hormis celui de l'avoir provoqué. Pour que l'on sente la continuité d'une action, il faut que le passé de la comédie ou du drame continue à agir sur ce qui vient ensuite, qui ne doit pas en être seulement issu, mais doit y demeurer continuellement rattaché. Tel est bien le cas du *Mariage de Figaro*. Et ce n'est point sa seule vertu. Tout est dit sur l'art d'occuper la scène qui se manifeste au long de la comédie. La façon dont les personnages remuent, vont et viennent, entrent et sortent, confondra toujours d'admiration les critiques et les metteurs en scène. Cette composition contient une telle énergie qu'elle s'impose autocratiquement à ceux qui la représentent. Ils ne peuvent presque pas faire usage de leur personnalité; aucun travail d'interprétation ne leur est possible. Ils servent la pièce avec plus ou moins de bonheur, ou bien ils la desservent. Ils s'approchent plus ou moins de l'idée que l'on a par avance de leurs personnages, mais ils ne peuvent pas y apporter un commentaire inédit. Les décorateurs sont comme les comédiens, et le ravissant décor que M. d'Espagnat vient de peindre pour le second acte obéit à Beaumarchais lui-même, beaucoup plus qu'au génie personnel de l'artiste. Tout est si transparent ici, si limpide, si intelligible, que rien n'y demeure à expliquer ou à éclai-

rer, il faut en prendre son parti. Le *Mariage de Figaro* est sans mystère, mais il n'est pas sans poésie. Cette poésie partout éparse est d'ailleurs assez difficile à déceler. Il ne semble pas que l'auteur la recherche volontairement; elle se dégage des faits et des choses et n'est ici qu'un des aspects de la réalité. Certaines inflexions du discours rendent un son si simple et si pénétrant qu'elles s'enfoncent profondément dans le cœur. Trois ou quatre fois au cours de la pièce, cette sonorité exceptionnelle se fait entendre et pour une réplique telle que celle-ci : « Vous êtes bien émue, Madame. — Je ne m'en défends pas », — pour cette réflexion : « Ah! quelle faute, quelle faute! », — pour quelques menus propos encore, tels que : « Vous ne savez pas, Madame, le mal que vous faites à Suzanne », — ou bien que : « Ah! oui, cher comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure », — pour ces riens si pénétrants je donnerais tous les mots qui foisonnent dans l'ouvrage, je donnerais surtout le personnage entier de Figaro. Il faut reconnaître que celui-là se supporte malaisément. Son bavardage interminable, qu'il écoute avec complaisance, ses professions de foi, son esprit dont il est si content, sont proprement insupportables. Il ralentit le mouvement général dès qu'il paraît, tant il a de choses à dire. Ainsi, au début du cinéma parlant, le mouvement des films se trouvait suspendu pour permettre de faire entendre une romance ou une sérénade qui coupait l'action, mais montrait à quel point l'inventeur pouvait être fier de sa mécanique.

Beaumarchais ne se montre pas moins content de son personnage. Illusion d'auteur! C'est le reste qui compte, et il faut que ce reste possède des vertus bien singulières pour n'être pas jeté bas par le beau, le gai, l'aimable Figaro.

Quatre des interprètes qui parurent à cette représentation sont de tout premier ordre : Mme Dussane prête exactement à la Suzanne de Beaumarchais les traits que nous lui rêvons. Mme Bovy, à force d'artifices, montre un Chérubin surprenant. Grâce à Mme Devoyod, le personnage de Marceline prend un sens complet, et M. Dessonnes dans Almaviva... mais, si je me mets à parler d'Almaviva, c'est toute une nouvelle chronique que je commence. PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Une nouvelle revue illustrée d'histoire naturelle : *La Terre et la Vie*. Société Nationale d'Acclimatation de France.

La Société Nationale d'Acclimatation de France a transformé, il y a un an, une de ses principales publications en un journal d'un genre nouveau, **La Terre et la Vie.** Toutes sortes de questions relevant des sciences naturelles : anthropologie, zoologie, botanique, géologie, paléontologie, y sont traitées. Ces articles, écrits par des savants connus, sont accessibles au grand public cultivé; ils sont documentés et richement illustrés. Je viens de parcourir les douze premiers numéros : c'est vraiment très bien. Nul doute que la lecture de *La Terre et la Vie* ne passionne les jeunes gens à l'esprit curieux et les vieux aussi, en leur révélant le passé de notre globe et les manifestations multiples de la vie.

M. A. Lacroix, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, a écrit le premier article : *le Volcan de La Réunion.* Ce volcan actif est, avec celui d'Hawaï, lieu d'élection pour l'étude des laves extrêmement fluides, émises d'une façon tranquille; le plus souvent, les éruptions se font, non par le cratère, mais par des fentes ouvertes sur les flancs de la montagne. Les laves « cordées » sont souvent morcelées lors du refroidissement par des phénomènes de retrait : il arrive que les fragments ainsi délimités basculent les uns sur les autres et la surface de la coulée ressemble à celle d'une rivière gelée, lors de la débâcle. Une jolie figure représente une cascade de lave incandescente, avec coulée s'avançant vers la mer.

De même, de belles illustrations révèlent, dans beaucoup de numéros, divers aspects de l'Afrique. Le Dr L. Heck décrit avec détails la « *Capture des grands animaux sauvages de l'Afrique* »; une photographie montre, le soir même de sa capture, un jeune rhinocéros en train de prendre un biberon. Fort intéressante l'étude de M. Henri Humbert, nommé récemment professeur de botanique au Muséum, sur « *la Végétation des Hautes Montagnes de l'Afrique Centrale équatoriale* ». Il existe, au cœur de l'Afrique, un massif prestigieux,

le plus puissant de tout le continent par l'étendue de ses hauts sommets, le plus élevé aussi parmi toutes les montagnes non volcaniques : c'est le Ruwenzori, découvert en 1889 par Stanley, entre l'équateur et le 1° lat. Nord, sur le bord de la grande fosse tectonique centrale-africaine. Les crêtes du Ruwenzori dominent de plus de 4.000 mètres la plaine située entre les lacs Edouard et Albert. Vers 2.000 mètres d'altitude, il y a des forêts formées d'arbres d'espèces variées à feuillage toujours vert; les tiges élégantes d'un grand bambou peuvent s'élancer jusqu'à 20 mètres de hauteur. Plus haut, il y a des peuplements denses de bruyères arborescentes, à fleurs blanches ou rosées, ou verdâtres. Au-dessus de 3.600 mètres commence l'« étage alpin », avec ses Composées et ses Campanulacées arborescentes, *Senecio* et *Lobelia*. Les espèces qui ont réussi à escalader les pentes élevées des puissants reliefs en cours d'édification et à se maintenir dans des conditions climatiques très particulières se sont subdivisées en multiples races, sous-espèces, ont donné même des espèces locales différentes d'un massif à l'autre ou d'un étage à l'autre sur le même massif; les caractères nouveaux sont les uns encore mal fixés, les autres stabilisés. Sous les tropiques, la variabilité des espèces est souvent extrême.

M. L. Chopard, lui, nous transporte aux îles Açores. Ici, la flore indigène a fait progressivement place à une flore introduite par l'homme. Les Açores sont maintenant un pays bien cultivé; dans toute la région maritime, jusqu'à 500 mètres d'altitude, il n'y a pour ainsi dire pas un coin de terre inoccupé. La culture de l'ananas constitue actuellement la principale richesse du pays; elle a remplacé celle de l'oranger; les Açores exportent annuellement environ un million d'ananas, représentant une valeur de dix millions de francs. Cette culture va avoir un retentissement regrettable sur la flore de l'île San Miguel, déjà si appauvrie; les expéditions se font en effet dans des caisses (une pour dix fruits) fabriquées sur place surtout avec le bois du *Cryptomeria japonica*. La forêt se trouve ainsi menacée aux Açores.

M. Aug. Chevalier, qui est un botaniste colonial fort réputé, attire l'attention sur quelques acclimatations de plantes faites par le Jardin botanique de Dalaba en Guinée française. On

a essayé d'y faire pousser des Caféiers, des Eucalyptus, quelques Lauracées. Les Cannelliers de Ceylan et d'Indo-Chine ont pris dans cette région de l'Afrique un remarquable développement.

La Terre et la Vie s'occupe, entre autres, des questions relatives à la protection de la Nature, au rôle de la Nature dans l'Art. Voici un article de M. André Clément-Marot, intitulé *l'Art et les Jardins*; l'auteur y décrit les jardins suspendus de Graz en Autriche, et montre comment on arrive à concilier l'Urbanisme et la Protection de la Nature. Les jardins de Graz sont admirables : on y observe des espèces styriennes et alpines, des plantes de montagne des autres régions de la terre, des espèces méditerranéennes; la montagne de Graz, le Schlossberg, est un roc calcaire isolé au milieu des dépôts tertiaires, et a des faces tournées vers les quatre points cardinaux, d'où la réalisation de climats variés. M. Guinet, ingénieur horticole, nous fait voir les divers aspects du Jardin des Roches fleuries à Genval (Belgique); le site japonais est la partie essentielle de ce jardin : peu de fleurs, de rares gazons, pas mal d'arbustes nains, mais surtout des roches, des pierres, des cailloux, du sable, de petits lacs, des cascades, des ruisseaux...

Une étude magistrale d'un éminent savant, le professeur Abel, directeur de l'Institut paléontologique à Vienne, est consacrée à *la Vie des animaux de l'époque glaciaire dans la Caverne des Dragons à Mixnitz, en Styrie*. Cette caverne est située à 1.000 mètres d'altitude dans le calcaire dévonien du Rötelstein; c'est une énorme grotte longue de 500 mètres. Elle porte son nom depuis l'époque lointaine où nos ancêtres interprétaient les restes fossiles des cavernes préhistoriques comme des squelettes d'animaux fabuleux : dragons, licornes ou géants. Des inscriptions remontant à l'année 1387 prouvent qu'au moyen âge elle a été visitée. Après la dernière guerre, l'Autriche manquait d'engrais; le gouvernement décida l'extraction des phosphates contenus dans le sol des cavernes; c'est alors que M. Abel, chargé d'une mission scientifique, fit dans la Caverne des Dragons des découvertes sensationnelles; il exhuma les restes d'un grand Ours qui peut être considéré comme l'ancêtre du véritable Ours des cavernes et qu'on

désigne sous le nom d'*Ursus Deningeri*. Parmi les Ours des cavernes de Mixnitz apparaissent non seulement des têtes en bouledogue, mais divers autres types qui évoquent certains Chiens domestiques. On a bien ainsi la preuve que, durant la période où les Ours des cavernes étaient à leur apogée, fin de l'époque glaciaire, l'espèce présentait une grande variabilité. M. Abel a repéré, dans la caverne, un endroit, près d'une source, qu'il considère comme un lieu de repos et de mise à bas pour les Ourses; on y trouve beaucoup de restes de nouveaux-nés, qui succombèrent soit à la naissance, soit peu de temps après; de nos jours encore, la naissance des petits Ours a lieu l'hiver, et les Ourses, pendant la période d'allaitement, ne prennent aucune nourriture, sauf de l'eau. A l'arrivée des beaux jours, les Ourses de la Caverne des Dragons, suivies de leur progéniture, quittaient leur retraite pour se répandre dans la plaine.

Pas mal d'études sur les mœurs des animaux, Insectes, Oiseaux, Poissons. Un fait particulièrement curieux est l'existence de mâles nains parasites sur les femelles, chez des Poissons abyssaux, les *Ceratias*. Une femelle ayant 1 mètre de long, provenant d'Islande, examinée par Regan, portait, attachés à sa face ventrale, des mâles pygmées de 10 centimètres; les mâchoires de ces mâles étaient minimes, le tube digestif extrêmement réduit; toute la partie antérieure du corps était littéralement soudée à la femelle, et si intimement qu'il s'était établi une continuité des systèmes vasculaires des deux individus. La fixation du mâle sur la femelle doit se faire de très bonne heure, dès la fin de la période larvaire; le mâle parasite finit par devenir une sorte d'organe de la femelle, et « il n'est pas invraisemblable de supposer à la femelle une certaine possibilité de contrôle sur l'émission séminale du mâle, imposant à celle-ci l'à-propos exigé par la fécondation des œufs ».

Nous apprenons aussi, dans les « Variétés », que le muscle d'Oiseau peut être utilisé par les chirurgiens pour arrêter les hémorragies traumatiques ou opératoires.

Pour les ethnographes, je signalerai encore toute une série d'articles fort documentés sur l'*Habitation indigène dans les*

possessions françaises : Madagascar, Indo-Chine, Afrique occidentale et équatoriale, Océanie, Afrique du Nord.

Pour les artistes, une étude, magnifiquement illustrée, sur la *Faune exotique dans les bas-reliefs du Musée des Colonies*. Très curieux, les documents sur la flore et la faune des colonies françaises que M. Bultingaire, bibliothécaire du Muséum, a recueillis dans les vélins de la Bibliothèque.

GEORGES BOHN.

SCIENCE FINANCIÈRE

Albert Aftalion : *L'Or et sa distribution mondiale*, Dalloz. — Victor de Marcé : *Le Contrôle des finances en France et à l'étranger*, Alcan. — J. de Saint-Germès : *La Société des Nations et les emprunts internationaux*, Berger-Levrault.

La vieille théorie de l'équilibre automatique dans la distribution mondiale de l'or continue de trouver de très nombreux partisans. Ceux-ci lui conservent, le plus souvent, la teneur même que Ricardo, d'après d'autres économistes antérieurs, lui avait donnée et selon laquelle le mécanisme régulateur qui tend à rétablir l'équilibre consiste dans le jeu des prix et le mouvement international qui l'accompagne. Supposons, en effet, dit-on, que l'équilibre dans la répartition mondiale de l'or soit rompu, des forces entreront spontanément en action qui pousseront l'or du pays où il se trouve en excès vers les pays où il manque. Le changement de prix des marchandises intervient en premier lieu. Quand la quantité d'or croît dans une contrée, sa valeur fléchit conformément aux enseignements de la théorie quantitative de la monnaie. Autrement dit, les prix montent. Ils s'élèvent au-dessus du niveau atteint par les prix dans les lieux où l'or fait défaut, où son insuffisance maintient la baisse. Deuxièmement, cette différence des prix va grossir le courant de marchandises allant des contrées où les prix restent bas vers les contrées où les prix sont plus rémunérateurs. Elle va tendre au contraire à tarir le courant de marchandises de sens inverse. Les importations vont croître dans les pays où les prix sont élevés et les exportations diminueront. La balance commerciale et la balance des comptes deviendront défavorables. Troisièmement, pour payer les excédents d'importation, force sera d'envoyer de l'or du pays où il surabonde

vers le pays où il manque. L'équilibre, dans la distribution mondiale de l'or, s'effectuera avec la même aisance et la même certitude que celui de l'eau dans les vases communicants.

Le mécanisme apparaît donc d'une simplicité admirable. Le déséquilibre dans la répartition mondiale de l'or aussi bien que le déséquilibre dans la balance des comptes ne peuvent être que temporaires. Dès que ces déséquilibres apparaissent, un troisième déséquilibre en résulte, un déséquilibre des prix, lequel, par le mouvement des marchandises qu'il provoque, tendra à rétablir l'équilibre partout, dans la balance des comptes, dans la quantité d'or et dans le niveau comparé des prix.

Les événements de ces dernières années ont apporté à cette théorie, déclare M. Albert Aftalion dans son livre **L'or et sa distribution mondiale,** un démenti éclatant. Laissant de côté le premier afflux d'or de 1915-1917 vers les Etats-Unis et pour lequel on peut arguer de la situation exceptionnelle due à la guerre, l'auteur signale qu'entre avril 1920 et avril 1927, c'est une longue période d'accumulation d'or aux Etats-Unis, qui, malgré certains reculs passagers, notamment en 1925, a accru le stock d'or dans ce pays de 1.770 millions de dollars, le faisant progresser de 2.840 millions en avril 1920 à 4.610 millions en avril 1927. Si la théorie exposée ci-dessus était fondée, on aurait dû, dès 1921, voir se succéder les mouvements suivants : 1° Hausse sensible des prix aux Etats-Unis; 2° Balance commerciale et balance des comptes en déficit, excédents d'importation de marchandises à la place des excédents d'exportation anciens; 3° Emigration de l'or vers les pays pauvres en métal précieux, de manière à revenir à un équilibre se rapprochant de celui d'avant-guerre. En fait : 1° La hausse notable des prix n'a pas eu lieu aux Etats-Unis; 2° La balance commerciale ni la balance des comptes ne sont devenues passives pour les Etats-Unis, et sauf quelques brèves exceptions, les excédents d'exportations ont persisté; 3° Jusqu'au milieu de 1927, pas d'émigration importante de l'or américain vers les autres pays. Au contraire, depuis 1920 jusqu'au milieu de 1927, ce fut chaque année, 1925 excepté, un excédent net d'importation

d'or venant s'ajouter aux excédents anciens. On allègue que la hausse des prix aux Etats-Unis, levier de commande de tout le mécanisme, n'a pu s'effectuer à cause de la politique de stérilisation de l'or, systématiquement poursuivie par les banques fédérales de réserve. M. Aftalion combat cette opinion. Pour lui c'est la théorie de l'équilibre automatique qui est en défaut et ne correspond pas à la réalité. Mais l'exemple des Etats-Unis n'est pas le seul qui puisse être invoqué. L'augmentation de l'or en France depuis 1927 a constitué, quoique moins accusé qu'aux Etats-Unis, un second grand exemple d'accumulation de l'or. De 1927 au milieu de 1929, les importations d'or ont été faites principalement par la Banque de France. Depuis le milieu de 1929, elles l'ont été par les particuliers, indépendamment de l'action de la Banque et vraisemblablement contre la volonté de ses dirigeants. En résumé, l'histoire des mouvements d'or dans ces dernières années en France et aux Etats-Unis n'est favorable ni à la vieille théorie de l'équilibre de l'or, ni aux théories quantitatives de la monnaie basées sur l'or, auxquelles elle est associée. Aux yeux de notre auteur plusieurs erreurs vicient la théorie de l'équilibre. La principale consiste en ce qu'elle a sa base fondamentale dans la théorie quantitative de la monnaie et dans certaines des formes les plus simples données à cette théorie. Elle implique que les prix dépendent des seules quantités de monnaie existantes sans que la vitesse de la circulation de la monnaie soit également prise en considération. Et elle implique aussi que les prix dépendent dans chaque pays des quantités d'or qui s'y trouvent, que l'inégale distribution de l'or dans les diverses régions du monde y provoque une inégalité parallèle dans les prix, de manière que l'inégalité des prix provoque les mouvements nécessaires pour que se rétablisse l'équilibre de l'or. Et tout ceci n'est pas absolument exact. De plus, il ne faut pas croire que la différence des prix entre les pays, quand elle se produit, détermine nécessairement et toujours des changements importants du commerce extérieur et par suite des mouvements d'or. La tendance à une certaine uniformité des prix peut se réaliser à bien des égards par le seul effet d'influences psychologiques. Lorsque fléchit à l'étranger le prix du caout-

chouc ou du cuivre, la seule annonce de ce fait suffit à amener une baisse quasi immédiate de leur cours sur le marché français. Point n'est besoin, pour que la baisse s'effectue, qu'aient lieu des importations considérables de ces marchandises en France. Une troisième erreur enfin consiste dans cette assertion que l'or se dirigeant vers les pays où il a la plus haute valeur doit aller fatalement là où les prix sont les plus bas. A la vérité, selon M. Aftalion, l'or s'achemine vers les pays à change élevé. Pendant que sévissait la dépréciation des monnaies nationales en Europe, c'est vers les Etats-Unis que l'or affluait. Depuis le retour à la monnaie d'or de la plupart des pays européens, c'est encore vers les pays au change le plus haut que se font les expéditions d'or, souvent, par exemple, vers la France. N'étaient les frais qu'ils entraînent, les mouvements spontanés de l'or auraient lieu dès que le change s'écarterait du pair. A cause de ces frais, ils ne s'effectuent que quand le change atteint les gold point.

Pourquoi cette puissance d'attraction du change élevé sur l'or? C'est parce qu'il donne à l'or sa plus grande valeur. Si le cours de la livre sterling est de 124 fr. 713, dépassant le pair de 50 centimes, une quantité d'or qui ne vaut que 124 fr. 213 à Paris vaudra, transportée à Londres, une livre, c'est-à-dire 124 fr. 713. Soit 50 centimes brut de plus qu'à Paris, et 20 centimes de plus, net, les frais d'expédition de l'or à Londres étant supposés de 30 centimes par livre. Différence que la spéculation saura vite utiliser pour envoyer de l'or de Paris à Londres. Mais si un change plus élevé donne à l'or une plus grande valeur, c'est à cause des lois nationales qui établissent des taux fixes pour la convertibilité des billets contre l'or, qui prescrivent le nombre de francs, de livres sterling ou de marks contre lesquels une certaine quantité d'or doit être échangée. Lorsque le cours de la livre sterling monte, la quantité d'or contenue dans une livre ne permet pas, portée à la Banque de France, d'obtenir plus que le pair, plus que 124 fr. 213, alors que dans l'exemple choisi par M. Aftalion, expédiée à Londres et échangée contre une livre, elle vaut 124 fr. 713. L'or se dirige donc vers l'Angleterre où, converti en livres, il prendra une

plus grande valeur, où il bénéficiera de l'appréciation de la devise de ce pays.

Il ne nous est pas possible de suivre, pas à pas, M. Aftalion dans l'analyse subtile de ces phénomènes. Nous voudrions examiner avec lui les inconvénients que présente pour la France le stock d'or actuellement constitué chez nous. Quoique nul n'ignore que la véritable richesse d'un pays consiste dans ses forces productrices naturelles, dans la puissance de son outillage économique, dans l'esprit d'entreprise, la capacité de travail et l'habileté technique de ses habitants, c'est un préjugé tenace, legs des vieilles doctrines mercantilistes, que l'or constitue la richesse par excellence ou tout au moins le symbole de la richesse. Aussi aujourd'hui, à l'étranger, la France passe-t-elle, aux yeux de certains, pour un des pays les plus riches du monde, non pas tant à cause de la variété de ses produits agricoles, de l'amélioration de son outillage industriel ou des qualités de sa population laborieuse et économe, qu'à cause de tout l'or qui s'accumule dans les caves de la Banque de France. L'Allemagne ne manque pas d'opposer la prétendue richesse de la France aux difficultés parmi lesquelles elle se débat. Elle insiste sur la grandeur des sacrifices que lui impose le paiement des réparations alors que la France, son principal créancier, ne semble guère avoir besoin des sommes qu'elle reçoit, puisqu'elle n'arrive à donner aux excédents de sa balance des comptes d'autre emploi que d'accroître un trésor métallique déjà excessif et inutile. Notre stock d'or et de devises ne nous nuit pas moins dans nos tractations avec nos créanciers. La thèse officielle américaine est que nos dettes envers les Etats-Unis demeurent intangibles, qu'aucun lien n'existe entre elles et les dettes pour les réparations, qu'un seul point doit être pris en considération pour l'ajustement des dettes à l'égard des Etats-Unis, celui de la capacité de paiement du débiteur. Et cependant l'augmentation depuis quatre ans de notre stock d'or qui paraît formidable, reste encore inférieur au revenu d'une seule année que, dans les périodes normales, l'Angleterre tire de ses placements à l'étranger. Converti en placements extérieurs, notre surplus d'or et de devises nous constituerait un portefeuille de valeurs étrangères qui, aux

yeux du monde, n'aurait nécessairement que de modestes proportions. Au contraire, immobilisé en or et devises, il donne l'impression d'une énorme richesse qui risque d'aggraver notre situation tout à la fois du côté de nos débiteurs et de nos créanciers. M. Aftalion reconnaît que l'importance de notre stock d'or et de devises nous a rendu des services en ces derniers temps. Elle nous a permis, dans le cours du troisième trimestre de 1931 de venir plus aisément au secours des monnaies défaillantes. Mais cette aide même que nous avons pu apporter aux monnaies étrangères se retourne parfois contre nous, accentue encore l'impression que nous donnons de regorger de biens alors que nous sommes seulement riches en disponibilités liquides, et fait dénoncer la France, suivant le mot de l'auteur, comme visant à exercer, appuyée sur son monceau d'or, on ne sait quelle absurde hégémonie sur le monde.

§

M. Victor de Marcé continue la publication de son ouvrage capital sur **Le Contrôle des Finances en France et à l'Etranger.** Le tome III qui, pour des raisons d'actualité, paraît avant le tome II, contient l'étude de l'application du statut budgétaire et comptable du Reich, l'examen des budgets et des statistiques de l'ensemble des collectivités allemandes. M. de Marcé admire la réglementation du pouvoir budgétaire que l'Allemagne a su instaurer. Mais, ainsi qu'il l'écrit : « Les institutions ne sont que l'outil. Il faut trouver le bon ouvrier qui veuille s'en servir. C'est la volonté de mettre les budgets en équilibre vrai, la volonté de contrôle, la volonté d'économie, qui a fait défaut aux pouvoirs publics allemands. Ils ont estimé, sans doute, que le désir de fortifier l'armature militaire et économique de l'Allemagne devait passer avant l'obligation de payer ses dettes. »

Signalons pour terminer l'ouvrage de M. de Saint-Germès : **La Société des Nations et les Emprunts Internationaux.** L'auteur assure que l'œuvre de restauration financière de la Société des Nations est en ruines.

LOUIS CARIO.

QUESTIONS JURIDIQUES

Constitution de partie civile. — Droit absolu des plaignants. — Ordonnances de non-lieu. — Dénonciation calomnieuse. — Plainte téméraire. — Action en dommages-intérêts. — Courses cyclistes. — Décisions du juge à l'arrivée. — Sociétés sportives. — Responsabilité civile. — Surveillance des Tribunaux. — L'Affaire Philippe Daudet.

En vertu de l'art. 63 C. Instr. Crim., toute personne qui se prétend lésée par un crime ou par un délit peut procéder par la voie de la *constitution de partie civile*. Il lui suffit de demander au juge d'instruction soit du lieu du crime ou délit, soit du lieu de la résidence du prévenu, l'ouverture d'une information. Celui-ci ne peut s'y refuser, même dans le cas où le ministère public considérerait que la plainte n'est pas fondée; la Cour de cassation a toujours affirmé le caractère absolu du droit que l'art. 63 donne (Cass. 8 déc. 1906; D.P. 1907.1.207).

Jusqu'ici le plaignant, qu'il fût ou non de bonne foi, n'encourait, au cas où l'information aboutissait à une ordonnance de non-lieu, aucune sanction, sauf en cas de dénonciation calomnieuse, et n'avait qu'à payer les frais de la procédure dont l'avance lui avait été demandée par le juge. D'où un abus de plaintes tel qu'alors qu'en 1910 le chiffre des informations ainsi ouvertes n'avait été que de 600, ce chiffre est actuellement de 3.000; et que, sur ces 3.000, les trois quarts environ aboutissent à des non-lieu.

Cet abus a motivé une loi du 2 juillet 1931, dont la principale disposition est ainsi conçue :

> Quand, après une information ouverte contre une personne dénommée, sur constitution de partie civile, dans les termes de l'art. 63 du Code d'Instr. Crim., il aura été rendu une ordonnance de non-lieu, l'inculpé pourra demander des dommages et intérêts au dénonciateur, sans préjudice de l'action appartenant au procureur de la République, en vue de l'application des peines portées par l'art. 373 du Code pénal.

L'article 373 est précisément celui qui punit, d'un mois à un an et de 100 à 3.000 francs d'amende, la dénonciation calomnieuse. Mais c'est un délit dont la preuve (mauvaise foi du dénonciateur) est si difficile à rapporter, par notre temps d'imbécillité, je veux dire de sur-scrupule judiciaire,

que pratiquement il n'existe pas. En trente ans de parquet je ne me souviens pas de l'avoir vu appliquer.

C'est pourquoi la loi nouvelle aurait dû frapper le plaignant qui, sans être de mauvaise foi, a fait preuve d'une *témérité sans excuse*. Je partage sur ce point l'opinion de M. Marcel Fréjaville, professeur à la Faculté de droit d'Alger (*Recueil de Jurisprudence hebdomadaire du Dalloz*, 5 novembre 1931) (1). Sans cela notre loi risque de n'être guère autre chose qu'un coup de glaive dans l'eau. Car il vous servira bien d'avoir obtenu des dommages intérêts, si votre dénonciateur est insolvable, ou si seulement il lui plait d'entrer dans ce maquis de la procédure ouvert si imbécilement, je veux dire si libéralement, au débiteur malhonnête! Mais, dira-t-on, qu'appelez-vous une dénonciation d'une témérité sans excuse? Celle que le juge d'instruction dans son ordonnance de non-lieu déclarera telle, et sur laquelle le tribunal partage l'avis du juge d'instruction.

Il serait sage que le juge exige du plaignant, qui lui arrive sans réquisitions conformes du ministère public (et, à plus forte raison avec des réquisitions contraires), non seulement une provision destinée à couvrir les frais de la procédure, mais encore une provision destinée à sauvegarder les intérêts de la victime éventuelle. Au besoin, cette provision pourrait être demandée, par le dénoncé, en référé devant le président du tribunal ou le doyen des juges d'instruction.

Mais la vraie mesure à prendre contre l'abus des constitutions de partie civile appartient en réalité au Barreau. S'il est vrai que la grande majorité des informations dont il s'agit soit « l'œuvre de déséquilibrés, ou d'ignorants dont l'imagination a vite fait de transformer une simple indélicatesse en délit; ou l'œuvre de mauvais débiteurs qui cherchent à gagner du temps, ou encore de plaideurs qui veulent bénéficier des facilités que donne l'instruction pour rechercher des preuves en vue d'un procès civil, ou même plus simplement de maîtres chanteurs qui monnaieront plus tard leur désistement »; si c'est vrai, ainsi que M. Fréjaville nous

(1) M. Marcel Fréjaville ne parle que de « plainte téméraire »; il ne s'explique pas sur la définition et la sanction de ce délit qu'il propose.

l'assure, et puisque c'est vrai, à qui la faute principale, sur ce terrain procédurier où nous sommes, incombe-t-elle? N'incombe-t-elle pas aux conseils des susdits plaignants? Appliquer ici le *Is fecit cui prodest* n'est-il pas une triste nécessité?

§

Il peut se faire que vous ayez été faiblement ému par le retentissant scandale dont le vélodrome de Copenhague s'est vu le théâtre lors du Championnat du monde de vitesse cycliste, le 30 août dernier.

Dans la troisième et décisive manche du match, le champion danois Falk Hansen a-t-il franchi la ligne d'arrivée devant son concurrent, notre Lucien Michard? Ou bien, en proclamant que oui, le juge à l'arrivée, M. Alban Collignon, aurait-il (d'ailleurs de bonne foi) commis une erreur flagrante? Voilà un problème dont la solution vous laisse peut-être indifférent. Mais alors c'est que vous ne tenez pas le sprint du coureur à bicyclette pour la fine fleur du bouquet sportif et que vous ne la respirez pas avec plaisir depuis bientôt quarante ans; c'est que vous n'avez pas publié dès 1897, alors que la Jurisprudence cycliste poussait ses premiers bégaiements, un ouvrage intitulé *Code du Cycle* (Pédone, édit.), et recueilli dans la 2e série de vos *Témoignages* (1911) un chapitre ou la psychologie, la sociologie, la morale et la philosophie du Sport reçoivent un hommage chaleureux et motivé.

Du vélodrome, cependant, l'affaire a passé dans le prétoire; et M. Passemar Félix, fabricant des jantes Lucien Michard, intente à l'Union Cycliste Internationale une action en 100.000 francs de dommages intérêts, « attendu qu'il avait le plus grand intérêt à voir Michard remporter, pour la cinquième fois consécutive, le titre de champion du monde et lui procurer ainsi une publicité gratuite mondiale ». D'après lui, l'U. C. I., sous les règlements, direction et responsabilité de laquelle se courait le championnat, avait le devoir de casser la décision grossièrement erronée de son juge; en s'y refusant « et en consacrant sciemment une iniquité incontestée, elle a commis une faute dont elle doit réparation ».

La question de savoir si les décisions que les Sociétés sportives rendent, par application de leurs règlements, à l'égard de leurs sociétaires, lesquels ont accepté ces règlements, peuvent être soumises aux tribunaux, est au fond de cet intéressant procès. Mais pour le moment, il s'agit de savoir si les faits qui servent de base à la demande se sont produits. Cela exigera un certain temps. Il faut d'abord que la 1re chambre du Tribunal de la Seine autorise le demandeur à établir, tant par titres que par témoins, que :

1° Lucien Michard est arrivé le premier, puis que :

2° Immédiatement après la course, le coureur Falk Hansen vint féliciter Michard de son exploit.

3° L'unanimité des « officiels » présents à l'arrivée, et en particulier M. Léon Breton, président de l'U. C. I., reconnurent que Michard avait franchi le premier la ligne d'arrivée.

4° Le juge lui-même, le sieur Alban Collignon, reconnaissant qu'il avait pu se tromper, a loyalement recherché le moyen réglementaire de revenir sur sa décision; il a même été jusqu'à reprocher à l'U. C. I. de ne pas l'avoir cassée.

§

M. Maurice Privat, auteur de *L'Enigme Philippe Daudet* (Les Documents Secrets, 16, rue d'Orléans, Paris), manifeste peu de bienveillance pour la Sûreté Générale de l'époque et montre, touchant l'un de ses principaux fonctionnaires — qui porte le nom d'un maréchal de l'Empire tué à la bataille d'Essling — une malveillance qui ne laisse rien à désirer. Il l'accuse d'avoir, de concert avec le libraire anarchiste Le Flaoutter, « perpétré l'attentat contre Léon Daudet dont Marius Plateau fut victime », le 23 janvier 1923, de la part de Germaine Berton; il l'en accuse avec autant de certitude qu'il soutiendrait que deux et deux font quatre, ou que l'eau bout à 100 degrés... mais il ne fait pas bouillir l'eau devant nous, et ne nous fait pas, non plus, l'addition du libraire et du haut fonctionnaire susdits.

Cependant, le lecteur qui penche pour que la mort de Philippe Daudet soit une énigme, ce lecteur, partant sur les premiers chapitres de l'ouvrage, croit que l'ouvrage le guide vers un assassinat ou un meurtre policiers. Il se voit au

contraire conduit vers un suicide. On ne lui apprend rien qui soit (en dehors de sa qualité d'indicateur) à reprocher au sieur Le Flaoutter; rien, à moins qu'encoure un reproche l'homme qui, sachant qu'un crime est sur le point de se commettre — crime dans la perpétration duquel il n'a aucune responsabilité — fait exactement ce qu'il fallait faire pour que ce crime ne soit pas commis. Ce lecteur constate donc que la Préfecture de police, apprenant par Le Flaoutter qu'un « dangereux anarchiste » est « venu de province pour trucider Millerand, Poincaré ou Léon Daudet », s'est efforcé d'empêcher l'exécution de ce crime en employant des moyens aussi corrects qu'intelligents.

Il voit M. Maurice Privat dans l'impossibilité d'admettre que les commissaire et agents envoyés par la Préfecture de police chez Le Flaoutter y aient trouvé Philippe Daudet; ils le voient juger que le chauffeur Bajot est de bonne foi et que Philippe, vivant, est bien entré dans le taxi de ce chauffeur selon les circonstances de temps, de lieu et d'action toujours affirmées nettement par celui-ci. Mais alors, pourquoi ce titre : *L'Enigme Philippe Daudet?* L'auteur prétend-il la justifier, pages 184 et 185, par l'hypothèse qu'il appelle « la plus effrayante », aucune hypothèse, dit-il, « ne devant être négligée » ?

Dans cette hypothèse, Philippe, à peine assis dans le taxi de Bajot, aurait été revolvérisé par « un libertaire soudoyé, une de ces figures tortueuses qui servent deux maîtres en les trahissant tour à tour ». C'est ce personnage, aussi complètement inconnu qu'il est tortueux, qui aurait poussé l'enfant à partir pour Le Havre vers le Canada; puis qui, en lui confisquant son argent, l'aurait empêché de fuir au dit Canada, et l'aurait alors machiavéliquement aiguillé vers le groupe anarchiste du *Libertaire*. « La police officielle » avertie par Le Flaoutter, ce *deus ex machina* a craint d'être découvert. Il aura alors guidé l'enfant vers la Place de la Bastille. Et comme Philippe « va lui échapper en sautant dans le taxi de Bajot, l'exécuteur des basses œuvres qui a coupé la ligne du fuyard se présente à l'autre portière, l'ouvre silencieusement, appuie un revolver sur la tempe droite de l'enfant, tire en fermant énergiquement l'autre

porte, de sorte que les deux bruits se confondent. Il jette l'arme aux pieds de Philippe, lui enlève son browning, et sort, sans être remarqué, dans la nuit et la brume. Les films policiers, les histoires de bootleggers, montrent des scènes analogues, exécutées avec un sang-froid qui donne le frisson ».

A l'aide de cette hypothèse, « les trous du récit de Bajot », lesquels d'ailleurs, de toute manière, « ne peuvent être interprétés qu'en sa faveur » (nous avait prévenu M. Privat, page 157), se trouvent bouchés. Mais l'intérêt de l'ouvrage n'est pas dans cette hypothèse. Il est dans la reconstitution des faits, gestes et sentiments de Philippe depuis la veille du 19 novembre 1923, jour où l'enfant quittera le domicile paternel, jusqu'aux trois ou quatre heures qui précéderont son suicide, le 24 novembre (laps de temps, ces trois ou quatre heures, qui reste mystérieux). Cette reconstitution délicate, M. Maurice Privat l'opère, à mon avis, aussi bien qu'il est possible dans l'état des renseignements dont nous disposons. Son analyse servira les historiens futurs du drame. L'auteur l'appuie sur de nombreux documents, dont les lettres de Philippe aux siens et une série de poèmes : toutes pièces qui ne témoignent — quelque conclusion qu'on en tire sur la pathologie de ce malheureux — ni d'un médiocre talent en germe, ni d'une âme basse.

MARCEL COULON.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Jean France : *Ligues et complots* (Librairie Gallimard).

M. Jean France, naguère haut fonctionnaire de la Sûreté générale, et mêlé, à ce titre, à tant d'affaires sensationnelles qu'il en avait pris figure d'homme du jour, utilise les loisirs de sa retraite à écrire ses mémoires dont il nous donne aujourd'hui le premier livre.

L'auteur s'y révèle, tel que nous le dépeint son préfacier, M. Pierre Mortier, observateur subtil, tacticien avisé, homme de courage et de droit sens. M. Pierre Mortier loue justement son indépendance de jugement, sa bonne grâce et sa bonne humeur. Il n'oublie pas même de le féliciter de son bon appé-

tit, ce dont nous aurions tort de sourire. Un solide coup de fourchette est l'indice d'une santé pleine, qualité indispensable chez un fonctionnaire de cette condition, appelé à ne pas économiser sur ses veilles pour suivre un malfaiteur à la trace ou dévider, sans désemparer, fil à fil, l'écheveau d'une affaire embrouillée. Et c'est peut-être là le secret de son heureuse carrière. Une santé pleine est un gage de résistance et par conséquent, en matière de police surtout, un gage de réussite. L'expérience prouve que le succès va de préférence aux bons vivants. Les malades de l'estomac, les aigris, les neurasthéniques, n'accumulent que les échecs. Ils sont, dans le domaine de l'action du moins, la proie d'une sorte de maléfice. Le sourire est une présomption de chance parce que c'est l'arme le plus efficace contre l'adversité. Heureux les peuples sur qui règne un chef d'Etat souriant!

Mais si M. France témoigne à table d'un indéfectible entrain, il n'en délaisse pas pour cela les joies de l'esprit. Il manie la plume avec aisance. Il recherche la société des gens de lettres et des artistes. Il sait s'émouvoir à la vue d'un beau paysage ou à l'audition d'une délicate symphonie. Il ne se cache point de céder à certains attendrissements. C'est ainsi qu'en 1918, en Alsace recouvrée, alors que M. Poincaré déposait, à Strasbourg, aux pieds du monument de Kléber, une gerbe de fleurs de France, il avoue n'avoir pu retenir ses larmes. Ce n'est point un cœur d'airain et cela suffit pour nous le rendre sympathique.

M. France s'est distingué en instruisant pas mal d'affaires judiciaires, mais c'est de ses missions politiques qu'il nous entretient dans ce premier volume : **Ligues et Complots** qui a trait à l'agitation nationaliste. Et j'ai suivi son récit avec d'autant plus d'intérêt que j'y ai retrouvé la matière déjà exposée dans l'un de mes trois volumes de *Souvenirs de police*, parus à la librairie Payot.

Certes, l'alerte fut chaude pour le gouvernement, mais pas plus que moi, M. France n'a jamais cru la République en péril. Ses adversaires étaient trop divisés. Le plus redoutable, c'était Paul Déroulède, parce que le plus populaire, mais s'il en voulait au régime parlementaire, Déroulède demeurait

républicain dans l'âme. En cas de succès, il aurait barré de lui-même la route à ses alliés d'un jour, le prince Victor et le duc d'Orléans. Et ces derniers étaient trop clairvoyants pour s'y méprendre. Aussi, arrive-t-il à M. France de sourire de l'affolement des ministres prenant au sérieux les racontars les plus invraisemblables, et tremblant devant une descente possible en France des deux prétendants exilés, qui, pour lors, habitaient Bruxelles.

M. France fit partie de la mission chargée de les y surveiller, et son livre nous confirme la puérilité des filatures politiques, bien vite repérées par les intéressés. Le duc d'Orléans envoie un jour son maître d'hôtel féliciter de leur zèle les agents qui stationnaient aux abords de son logis, et le prince Victor se fit un malin plaisir de désigner lui-même à ceux qui épiaient ses allées et venues une issue dérobée de sa demeure, qu'ils ignoraient. Le meilleur moyen pour un gouvernement de s'instruire des menées de ses ennemis, c'est de se ménager des intelligences dans leur entourage. On en apprend davantage d'un affilié ou d'un valet soudoyé que des filatures les plus habiles. Et c'est un moyen auquel M. France ne manqua pas d'avoir recours à l'occasion. Il disposait d'ailleurs d'un informateur adroit, un ancien acteur, apte à se grimer et à prendre toutes les attitudes, lequel se présentait alternativement chez l'un ou l'autre prétendant, sous couleur de partisan fervent ou de délégué du parti, et qui excellait, après leur avoir inspiré confiance, à leur tirer les vers du nez.

M. France nous parle longuement de la seconde affaire Dreyfus.

Au cours des débats qui se livraient entre partisans et adversaires de la révision, M. France s'était acheminé, comme moi, à la conviction de l'innocence du condamné par la simple réflexion. Mais alors que je n'avais pour m'éclairer que la pauvreté d'arguments des adversaires de la révision, lui, mieux placé que je ne l'étais, voyait ses doutes de culpabilité confirmés par de hautes confidences. Au fond, comme il le dit, les vrais artisans de cette erreur judiciaire, c'étaient les Jésuites, qui avaient réussi à mettre la main sur

notre état-major et qui réglaient l'attitude du faubourg Saint-Germain. Le Père du Lac était le confesseur du général de Boisdeffre. Tout s'explique par cette alliance, comme on l'a dit, « du Sabre et du Goupillon ». Et les braves gens cocardiers, abusés par l'étiquette nationaliste, ne savaient pas, en criant « Vive l'armée! » dans les rues, qu'ils criaient, en réalité : « Vivent les Jésuites! »

M. France nous conte le débarquement en grand secret, à Port-Haliguen, du capitaine ramené de l'Ile du Diable pour les nouveaux débats de Rennes. Le croiriez-vous? Il existait alors, en Bretagne, un brave homme de garde-barrière, lequel n'avait jamais ouï parler de cette « Affaire » qui avait mis le feu aux quatre coins de la France et qui ignorait jusqu'au nom de Dreyfus. *O terque quaterque beatus!*

L'auteur nous conte ensuite l'échauffourée de Reuilly, l'histoire du Fort Chabrol, et les incidents du procès de la Haute Cour, épilogue de cette trop longue agitation qui ne laissera pas d'étonner les historiens futurs, auxquels son livre, d'une lecture attrayante, apportera une précieuse documentation.

En somme, je trouve ici mes indications confirmées par celles de M. France. Nos vues sont conformes en ce qui concerne l'ensemble des événements, leur origine et leur véritable signification. Nous ne différons d'opinion que dans l'appréciation de certaines personnalités, et c'est pourquoi je ne juge pas inutile d'insister sur les points où nous sommes en désaccord.

J'ai fort loué l'activité de M. Lépine. M. France se demande s'il n'eût pas mieux fait de se tenir plus souvent dans son cabinet que sur la voie publique. C'est qu'il oublie les circonstances difficiles de son avènement. La Préfecture de Police, lorsque M. Lépine en prit possession, ne s'était pas seulement brouillée avec le Parlement et le Conseil municipal, elle s'était aliéné l'opinion publique. Ses abus d'autorité, son mépris de la liberté individuelle, ses rafles de mœurs bruyantes et incessantes, ses répressions brutales, l'avaient rendue insupportable aux citoyens. C'était un furieux courant d'hostilité générale à remonter. M. Lépine s'y employa. Après avoir

réconcilié ses bureaux avec le Luxembourg, le Palais-Bourbon et l'Hôtel de Ville, il s'avisa de les rendre populaires. Il donna des gages de bonne entente à la population parisienne en supprimant les fameuses brigades centrales dont les assommades faisaient tant crier. La police municipale exigeait une réorganisation complète. C'est pour modérer l'ardeur militante de ses troupes et les ramener à plus de mansuétude que M. Lépine se fit l'homme de la rue. C'est pour les maintenir dans le souci de la stricte légalité qu'il se montrait, à leur tête, dans les manifestations et prenait la direction de tous les services d'ordre. Il se fit également loi d'intervenir en personne dans les sinistres pour exalter le moral de ses hommes, donner à tous l'exemple du courage et du dévouement. Il voulait les gardiens de la paix dignes de leur nom, serviables, obligeants, empressés à porter secours et assistance à ceux qui en avaient besoin, et c'est lui qui les arma du salutaire bâton blanc. Il se fit ainsi renom de « Préfet bien parisien » et il y gagna de se voir acclamer par la foule, ce qui n'était arrivé à aucun de ses prédécesseurs.

Je m'étonne d'entendre M. France lui reprocher de « s'être laissé absorber par le soin de maintenir l'ordre à Paris au détriment de ce qui se passait ailleurs que dans la capitale ». Le Préfet de Police n'est-il pas surtout un magistrat municipal? Il a la seule garde de Paris et de son département. Le reste est l'affaire de la Sûreté générale. C'est contraire à l'esprit de nos institutions que de vouloir brouiller les deux services, et c'est créer une source de fâcheux conflits. Quoi qu'il en soit, puisque M. France proclame que la principale vertu d'un Préfet de Police consiste à savoir choisir ses collaborateurs et à s'entourer d'hommes loyaux et sûrs, il me concédera que M. Lépine a bien rempli cette condition, puisqu'il ne s'est jamais produit, dans ses services, de ces scandales d'abus de pouvoir, de tripotages et de concussions qu'on a eu à y déplorer avant et après lui.

Par contre, M. France nourrit à l'endroit de M. Hennion beaucoup plus d'estime que je ne fais. Je ne veux pas le contrister en insistant à nouveau sur les travers et les défaillances d'un homme dont il fut le collaborateur intime et le

protégé, mais il me permettra de souligner deux anecdotes qu'il nous conte à son sujet et qui semblent venir à l'appui de mes critiques. M. France n'y a sans doute pas pris garde. C'est qu'il pousse, comme il l'avoue lui-même « l'amour de la vérité jusqu'à la naïveté », encore que le mot « naïveté » me semble ici exagéré.

Chargé de filer le général Boulanger, M. Hennion croyait pouvoir le faire en toute sécurité, assuré du plus complet *incognito*. Il s'attachait à ses pas avec une telle insistance qu'il le suivit jusque dans une vespasienne. Avait-il peur qu'il ne s'évadât par la toiture? Or, à peine installé, il vit le général se pencher vers lui, de la stalle voisine, en lui murmurant à l'oreille : « Je vous donne bien du mal, mais vous pouvez vous reposer aujourd'hui. Rien à prévoir jusqu'à demain. » N'est-ce pas la preuve que M. Hennion se berçait parfois d'illusions? Ce n'est là qu'un péché véniel, mais voici qui est plus grave :

M. Hennion, chargé d'une mission confidentielle en Suisse, où il s'était fait accompagner de M. France, décide, en sa qualité de chef, cette mission accomplie, que tous deux rentreront par l'Alsace, alors sous la domination allemande, itinéraire qui lui était formellement interdit par les règlements. Il commet en outre l'imprudence de s'arrêter à Mulhouse et, sitôt remonté dans le train, de remettre à sa boutonnière le ruban rouge qui dénonçait sa qualité de Français. C'était non seulement se compromettre lui-même, mais fait beaucoup plus répréhensible, compromettre son subordonné et son gouvernement sans nécessité. C'était nous exposer à une nouvelle affaire Schnœbelé. Effectivement, quelques minutes après, un agent de police allemand, en civil, entré dans le compartiment, l'interpelle *en français* et s'inquiète de son identité et du but de son voyage. M. Hennion dit qu'il vient *directement* de Suisse, où il a voyagé pour son agrément et décline un faux nom et une fausse qualité. Il se prétend établi passementier, rue du Sentier, à Paris, ce qui, comme le fait remarquer M. France, était bien aventuré, car la Légion d'honneur ne se prodiguait pas alors comme de nos jours et l'on n'avait pas accoutumé d'en décorer des commerçants si jeunes

(M. Hennion avait à peine, à l'époque, dépassé la trentaine). Par bonheur, l'agent se contenta de ses explications verbales. J'imagine que c'est la chance de M. France qui opéra ici en sa faveur, car il n'avait à montrer qu'une carte de circulation trahissant sa réelle qualité. Que ne s'était-il au moins muni de faux papiers? M. France, qui tremble encore en nous relatant l'incident, dut à son effacement volontaire de n'être pas interpellé. La fatuité de M. Hennion, qui lui fit arborer son ruban avant l'heure, avait failli le perdre. Tirez les conclusions logiques de cette aventure et voyez ce qu'il faut penser de la prévoyance, de la circonspection et de la probité professionnelle de M. Hennion.

De même, M. France tient Jules Guérin pour un militant convaincu, un politicien d'envergure, ayant en lui l'étoffe d'un Mussolini. Et parce qu'il est mort pauvre, à la suite d'une pneumonie contractée en portant secours aux victimes de l'inondation de 1910, M. France lui attribue un côté désintéressé et chevaleresque. Il ne peut nier pourtant que Jules Guérin recevait des subsides. D'où lui venait l'argent? Du parti orléaniste, pense M. France. C'est possible, car Jules Guérin était homme à manger à tous les râteliers, mais Déroulède l'accusait hautement d'être à la solde du Préfet de Police et je l'ai toujours considéré comme une « casserole ». Je n'ai jamais reçu à ce sujet de confidences de mes chefs, et c'est pourquoi il m'a été permis de parler si librement de lui dans mes *Souvenirs,* sans trahir le secret professionnel, dont je me suis toujours montré respectueux, car pas plus que M. France, *je n'ai dit tout ce que je savais.* J'ai donné les raisons qui me faisaient croire au coup monté du Fort-Chabrol par Puibaraud avec la complicité du ministère. Comment expliquer sans cela que Jules Guérin qui s'était enfermé avec une armée de conjurés dans ledit Fort, en déclarant qu'il ne se rendrait jamais et qu'il périrait plutôt sous ses ruines, se soit rendu si bénévolement, quelques jours plus tard, sur la simple sommation du paisible M. Hamard? J'avais longtemps essuyé ses rodomontades. Je savais que ce n'était que bluff. La preuve en est que cet habile tireur qui se vantait avec raison de ne jamais rater son coup, à quelque distance que ce

fut, déchargea sur moi, presque à bout portant, son revolver sans m'atteindre. Il avait juré de tuer tous les policiers qui l'approcheraient. Il ne tirait qu'en l'air ou à blanc. Il fit plus tard à M. France l'aveu qu'il ne voulait que les effrayer, ce en quoi il n'a pas même réussi. Et que penser de l'indulgence dont les pouvoirs publics firent preuve à son égard? Condamné à dix ans d'emprisonnement par la Haute-Cour, et envoyé à Clairvaux, il y fut l'objet d'un traitement de faveur. Il y recevait qui bon lui semblait, et quand c'était son amie, ses gardiens avaient ordre de les laisser seuls. Sa peine fut bientôt commuée en bannissement, puis l'amnistie intervint qui lui rouvrit les portes de France, et c'est ce même Etat qu'il avait dit vouloir renverser qui fit les frais de ses obsèques, en souvenir, peut-on croire, de leur ancienne collusion.

Evidemment la nature humaine est chose si complexe qu'il n'existe, ici-bas, personne dont on ne puisse dire à la fois du bien et du mal. M. Lépine pouvait avoir ses défauts comme M. Hennion et Jules Guérin leurs qualité, mais à ne considérer que le rôle public qu'ils ont joué, je ne puis que persister dans mon opinion, contraire à celle de M. France. Au surplus, nous avons l'un et l'autre, de bonne foi, dans nos écrits, exposé nos arguments. Que les lecteurs curieux de savoir ou est la vérité s'y reportent; je leur laisse le soin de nous départager.

ERNEST RAYNAUD.

Géographie

D. Pasquet : *Histoire politique et sociale du peuple américain*. 2 tomes en 3 vol., Paris, éditions A. Picard, 1924-1931. — Edward H. Smith : *The Marion Expedition to Davis Strait and Baffin Bay, 1928, scientific results, part 3*, 1 vol. in-8°, U. S. Government Printing Office, Washington, 1931.

Que l'on ne s'étonne pas de voir figurer sous la rubrique *Géographie* les trois volumes de l'**Histoire politique et sociale du peuple américain.** Il y a, dans l'œuvre monumentale de D. Pasquet, continuée et terminée par Mme Pasquet, encore plus de géographie que d'histoire. Les auteurs l'ont si bien compris, qu'ils ont donné aux considérations d'ordre géographique une large place dans leur beau tra-

vail, où tous les lecteurs verront une étude de *géographie humaine* en même temps qu'une étude d'*histoire moderne*.

D. Pasquet avait eu le temps de rédiger et de publier son livre depuis les origines jusqu'à l'année 1825, qui marque à peu près la fin de la période dite aux Etats-Unis l'*ère des bons sentiments*. Il se préparait, avec les immenses matériaux réunis, à écrire l'histoire des Etats-Unis depuis cent ans, lorsqu'il fut frappé, en 1929, par une mort prématurée. Mme Pasquet, confidente du travail et de la pensée de son mari, termina l'œuvre à peu près comme il l'eût terminée lui-même. Il a bien fallu qu'il en fût ainsi, car on ne peut se soustraire à l'impression d'homogénéité que donne ce livre, d'un souffle vraiment large et puissant et nulle part inférieur à son grand sujet.

L'histoire des Etats-Unis est d'hier. Trois siècles, une suite de sept à huit générations, — un instant, même pour l'histoire humaine! — voilà tout le temps écoulé depuis l'arrivée au cap Cod des pionniers de la *Mayflower*. L'histoire des Etats-Unis, pourrait-on dire, ne s'est pas faite, jusqu'ici, sur le plan du temps. Elle s'est faite avant tout sur le plan de la conquête de l'espace entre l'Atlantique et le Pacifique. C'est pourquoi elle est *géographie* encore plus qu'*histoire*. Nous avons assisté à l'éclosion presque soudaine d'un peuple de 130 millions d'habitants, là où erraient, il y a trois cents ans, quelques centaines de milliers de Peaux-Rouges.

Représentons-nous bien cette grande chose. Un pays vaste comme l'Europe était tout entier livré à la nature primitive, en Nouvelle-Angleterre comme dans la Louisiane de Colbert ou au Nouveau-Mexique des Espagnols. Cet immense pays aujourd'hui transformé, comme nous serions désireux de rétablir ses traits d'origine, de le connaître réellement tel qu'il était du temps de la forêt et des Indiens! Ce n'est pas le Chateaubriand d'*Atala* et des *Natchez* qui nous dessinera son visage authentique. Ce sont les trappeurs, les missionnaires et quelques vieux annalistes. C'est par eux, dont Pasquet a lu les récits, que nous sommes en mesure de compter les degrés successifs de la conquête du pays des Peaux-Rouges par l'homme civilisé. Histoire autrement dramatique et passion-

nante que celle de la guerre d'Indépendance elle-même ou des luttes pour l'établissement de la Constitution!

Les progrès de l'expansion blanche ont été lents au début; ils se sont accélérés ensuite. Jusqu'aux premières années du XIXe siècle, le champ ouvert aux Etats-Unis s'arrêtait à la rive gauche du Mississipi. Les renonciations successives de la France, de l'Angleterre et du Mexique aux vastes territoires qui vont du Mississipi au Pacifique ouvrirent aux pionniers américains des horizons qui parurent d'abord sans limites. Sans limites et aussi, pendant un certain temps, sans attraits : il y eut la légende d'un *désert américain* au pied des Rocheuses, désert qui n'existe point et qui en tout cas, même sur les quelques zones d'aridité, n'est en rien comparable à notre Sahara. Il fallut pour en triompher des épisodes de colonisation tantôt héroïques, tantôt simplement étranges et extraordinaires, comme ceux auxquels nous fait assister Pasquet en nous parlant de la formation de l'Orégon, de l'établissement des Mormons, les *saints des derniers jours*, dans l'Utah, et du *rush* des chercheurs d'or vers la Californie.

Pendant que les pionniers poussaient ainsi à l'ouest, souvent au prix de souffrances sans nombre, et tout en scalpant les Indiens ou en étant scalpés par eux, un sang nouveau affluait d'Europe pour peupler les vieux Etats ; la grande industrie et la culture intensive d'exportation commençaient. Le charbon et la métallurgie, et plus tard le pétrole, s'emparaient du Nord-Est, où la culture du blé et l'élevage faisaient aussi la fortune des pays de l'Ohio et des grands lacs; Chicago, future rivale de New-York, naissait en 1830 et grandissait vite. Au sud se développait la culture du coton, bientôt monoculture presque exclusive, favorisée d'abord par la traite, puis par *l'élevage* des nègres. Le Sud devenait le *royaume du coton*. Les intérêts du Nord commerçant et industriel et du Sud agricole se heurtaient de plus en plus gravement. Le conflit éclata à propos de l'esclavage. Mais on aurait tort de se figurer la guerre de Sécession comme une croisade humanitaire du Nord pour la libération des nègres : la situation présente des noirs affranchis dans tous les Etats de l'Union, au point de vue politique et social, le montre

assez. L'abolitionnisme était un prétexte. La guerre civile avait des causes autrement profondes. La victoire du Nord fut la victoire des industriels, des banquiers et des commerçants de la Pennsylvanie, de New-York et de la Nouvelle-Angleterre. Le Sud, écrasé par eux, n'a pu se relever qu'en s'industrialisant à son tour.

La conquête du Far-West, interrompue un instant par la Sécession, a été reprise après elle et stimulée par la construction des chemins de fer transcontinentaux et par le développement de l'élevage. Les Peaux-Rouges, chassés de territoire en territoire, parqués dans leurs réserves, ont été finalement à peu près fixés et policés : la *frontière* a cessé d'exister. Mais d'autres questions d'humanité de couleur sont nées aux Etats-Unis : la question noire, la question jaune. Elles n'intéressent pas toute l'Union : elles intéressent quelques Etats seulement. Il y a bien peu de choses, en réalité, même parmi les questions les plus générales, qui intéressent toute l'Union. C'est un point de vue que nous oublions toujours. Nous nous figurons que les Etats-Unis sont un pays comme l'Angleterre, l'Allemagne et la France, où une impulsion donnée à un bout du territoire se répercute immédiatement à l'autre bout. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent là-bas. Le pays est trop grand, et, en réalité, trop faiblement peuplé, malgré ses grandes villes ou à cause d'elles. Quoi que fassent le chemin de fer, le télégraphe et l'avion, l'éleveur de l'Idaho s'intéresse peu aux choses qui passionnent ou peuvent passionner le citadin de New-York; le premier ne comprend pas ce que comprend le second. Nous nous en apercevons tous les jours. Le sénateur Borah est à la fois une réalité désagréable et un symbole. C'est la faute de la géographie : un méfait de l'espace, eût dit Ratzel. Il y a, aux Etats-Unis un état d'esprit du Pacifique et un état d'esprit de l'Atlantique. Et c'est encore trop simplifier que de croire qu'il n'y a que ces deux-là.

Je ne suivrai pas Pasquet dans ses développements sur la métallurgie, sur les textiles, sur les trusts, sur l'industrie de la viande, sur la vie ouvrière et sur les questions sociales aux Etats-Unis. Tout cela est fort bien venu, avec des mises au point exactes et une quantités de vues intéressantes. Je me

contenterai d'insister sur un point qui tient à cœur à la France, la nation intellectuelle et idéaliste par excellence. Cette civilisation américaine que Pasquet décrit sans dénigrement, — on le lui a reproché pourtant, et rien n'est plus injuste que ce reproche — cette civilisation de conquête du sol, si bien aidée par les ressources infinies d'un sol et d'un sous-sol extrêmement riches, Pasquet ne peut pas en méconnaître le caractère à la fois matérialiste et fragile : matérialiste, parce que malgré le déploiement de nombreuses ressources de talent et même de génie, l'intelligence, écrasée par le dollar, n'a pas encore acquis aux Etats-Unis la place que nous lui souhaiterions; fragile, parce que l'économie américaine, si brillante qu'elle paraisse, est à chaque instant menacée d'écroulement; ce qui se passe aujourd'hui le prouve bien; il y a dans les dernières pages du livre de Pasquet, écrites par sa veuve il y a deux ans, des phrases vraiment prophétiques à ce sujet. Mais Pasquet, quoi qu'en aient dit d'injustes critiques, ne méconnaît nullement l'admirable effort d'esprit et de culture qui distingue, aux Etats-Unis, tous ceux qui ne sont pas de simples *businessmen;* à cette culture qui fleurit il ne manque vraiment qu'une chose, une chose qui s'acquiert peu à peu et qui ne peut s'acquérir tout d'un coup, — le temps. Nous avons, par rapport aux Américains, l'antériorité et la supériorité de plusieurs siècles de culture. Les Américains peuvent nous envier ce privilège, ils ne peuvent nous l'ôter.

Le livre de Pasquet est un beau et bon livre : un livre de conscience, de labeur, d'honnêteté et d'enthousiasme. Il nous console de tant d'inutiles bouquins où des romanciers, des pseudo-sociologues et des essayistes mondains se sont ingéniés, les uns après les autres, à découvrir l'Amérique.

§

Je viens de recevoir, dans ma spécialité, un livre qui prouve bien ce que Pasquet reconnaît, c'est-à-dire les progrès, aux Etats-Unis, de l'esprit scientifique d'observation et de synthèse : c'est l'exposé des résultats acquis par l'expédition du cutter *Marion,* sous le commandement d'Edward

H. Smith, dans le détroit de Davis et dans la mer de Baffin, régions de glaces flottantes (**The Marion Expedition to Davis Strait and Baffin Bay, 1928, scientific results, part 3**).

Cette partie des travaux du *Marion* concerne le mécanisme des courants et des glaces flottantes dans les avenues de l'Arctique, entre le Groenland et l'archipel polaire américain. Comme beaucoup de travaux scientifiques aux Etats-Unis, celui-ci a pour point de départ un intérêt pratique de premier ordre : celui de la sauvegarde, sur les grandes routes transatlantiques, des paquebots menacés de collision avec les glaces, lorsqu'ils traversent la zone dangereuse du Grand Banc de Terre-Neuve.

Le désastre du *Titanic,* qui causa, en 1912, la mort de 1.500 personnes, détermina la création d'un service international d'exploration et de surveillance sur les Bancs pendant la saison critique, d'avril à août. Ce service, confié aux Etats-Unis et régulièrement accompli par les bateaux de l'*U. S. Coast Guard,* a singulièrement enrichi nos connaissances, depuis quinze ans, sur la nature et les mouvements des eaux et des glaces de dérive autour de Terre-Neuve. Il parut à la *Coast Guard,* en 1928, qu'il était difficile de bien comprendre ces mouvements sans remonter à leur origine. De là l'expédition du *Marion* sous les ordres d'Edward H. Smith; jointe aux recherches du bateau danois *Godthaab* plus au nord, elle nous a bien fait connaître, pour la première fois, les avenues de l'Arctique, souvent parcourues, jamais vraiment étudiées, la baie de Baffin et le détroit de Davis.

Ces « demeures des glaces » sont encombrées, en toute saison, d'une grande quantité de glaces de mer formées en frange littorale (*icefoot* ou banquette), ou un peu plus au large le long des côtes (*fast ice*), ou tout à fait au large (*pack ice* ou banquise). Les glaces, entraînées, depuis le détroit de Lancastre, par le courant dit du Labrador, dérivent jusqu'au Grand Banc de Terre-Neuve où elles atteignent leur maximum en avril. Avec elles, et souvent embâclées en elles, dérivent les grands *icebergs* ou montagnes de glace terrestre, issues presque toutes des gigantesques glaciers du Groen-

land occidental. Edward H. Smith nous donne d'intéressants renseignements sur les points d'origine et la mise en marche des icebergs, jusqu'ici mal connus. La plus grande quantité des icebergs proviennent du front des glaciers qui vont de la baie de Disko à la baie du Nord-Est, de 69° à 71°40' lat. N. : une douzaine de grands glaciers produisent par an, en moyenne, 5.400 icebergs. Retenus longtemps, après s'être détachés du glacier, dans les fjords d'origine, les *trains d'icebergs* se mettent en marche soudainement, sans cause apparente; après avoir fait le tour de la baie de Baffin, ils dérivent vers le Sud le long des côtes de la Terre de Baffin et du Labrador.

On suivra avec intérêt, ce que nous ne pouvons faire ici, Edward H. Smith dans sa minutieuse étude de la marche, des apparences et de la désintégration progressive des glaces. Je désire seulement mettre deux points en lumière. Le bon sens de l'auteur, grand partisan de l'observation directe, le met en défiance contre les expériences de laboratoire qui prétendent répéter et expliquer le mécanisme des grands phénomènes qu'il étudie. Ensuite, il insiste sur un point très important : les glaces de dérive ne sont point la cause des grands mouvements de circulation océanique dans l'Atlantique nord; elles ne sont pas davantage la cause des variations météorologiques. Elles ne sont que des symptômes et des indices. Les causes doivent être cherchées ailleurs.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Catherine Bernard et Charles Perrault : *Les Deux Riquet à la Houppe*, introduction de Jeanne Roche-Mazon, Paris, Editions de La Centaine. — Robert Guiette : *La Légende de la Sacristine, étude de littérature comparée*, Champion, 8°. — Gabriel Jeanton : *La Légende et l'Histoire au Pays Mâconnais*, Mâcon, Protat, 8°, 16 pl. — W. Deonna : *La Fiction dans l'Histoire ancienne de Genève et du Pays de Vaud*, Genève, Kundig, 8°. — Mathias Murko : *La Poésie populaire en Yougoslavie au début du XXe siècle*, Institut d'Etudes Slaves, t. X, Champion, 8°, 21 pl. — Georges Dumézil : *Légendes sur les Nartes*, Bibl. de l'Institut français de Léningrad, tome XI, Champion, 8°.

Parmi les contes de Perrault, il en est un auquel les folkloristes n'ont jamais trouvé de parallèles exacts, bien que certains de ses thèmes (la princesse belle mais imbécile, le nain difforme mais intelligent, le monde souterrain, la trans-

formation par suite de ce que les freudistes nomment un traumatisme psychique, etc.) se retrouvent en d'autres combinaisons. On s'accordait aussi à regarder ce conte comme plus littérarisé que les autres. Pourquoi cette dissonance? Il semble que Mme Roche-Mazon, en étudiant **Les Deux Riquet à la Houppe,** ait trouvé la solution : Perrault aurait démarqué un conte arrangé par Mlle Catherine Bernard, qui l'avait publié quelques mois avant lui. Elle nous convie, dans cet élégant volume, à confronter les deux textes. Je l'ai fait ligne à ligne, mais, tenant compte d'un passage, qu'elle paraît ignorer, de Mlle Lhéritier (parente de Perrault, femme de lettres elle aussi), j'ai plutôt l'impression que les deux auteurs ont simplement arrangé, chacun selon son idée et son tempérament, un conte plus compliqué qui courait les salons et que l'on « mitonnait », comme disait Mme de Sévigné; peut-être même existait-il une rédaction écrite qui combinait tous les éléments disparates; car la Mama de Mlle Bernard ne s'identifie pas à la jumelle de Perrault, qui oublie de dire quel fut le sort de la deuxième jumelle, laide mais intelligente. Je renvoie aux textes : faites-vous une opinion, mais en consultant aussi les introductions aux *Contes* de Perrault des éditions Jacob (Jouaust), Lefèvre (Flammarion), et Andrew Lang (Oxford, Clarendon Press), ainsi que le chapitre VIII (pages 397-457) des *Contes de Perrault* de P. Saintyves (Nourry, 1923).

Ce qu'il y a d'intéressant dans **La Légende de la Sacristine,** dont toutes les versions ont été étudiées et classées avec le plus grand soin par M. Robert Guiette, est qu'elle est spécifiquement littéraire, qu'on n'y « relève aucune superstition ancienne » et que, « constituée logiquement dès son apparition, elle ne décèle pour aucun de ses détails une origine étrangère à notre civilisation ». Donc, c'est bien une invention populaire de l'Europe médiévale et l'un de ces cas-types à la poursuite desquels sont toujours les théoriciens.

Le thème est l'un des plus connus de la littérature non seulement des miracles de Notre-Dame, mais aussi laïque et supérieure de presque tous les pays : une nonne, qui a une dévotion particulière pour la Mère de Dieu, est nommée sacristine, se laisse séduire par un clerc et le suit en dépo-

sant ses clefs sur l'autel de la Vierge; peu après le clerc l'abandonne et, n'osant revenir au monastère, se trouvant sans ressources, elle se fait prostituée et vit ainsi pendant quinze ans; un jour elle revient dans la chapelle et apprend que la Vierge l'a remplacée; bien mieux, la Vierge lui apparaît, lui rend ses habits; et elle reprend ses fonctions de sacristine, puis fait grande pénitence.

Le texte le plus ancien est celui de Césaire d'Heisterbach, dont le *Dialogus* fut terminé en 1222. A plusieurs reprises, M. Guiette indique que cela ne prouve pas que le récit n'ait pas circulé antérieurement. Je ne suivrai pas l'auteur dans la longue énumération de toutes les versions postérieures, parmi lesquelles le conte de Nodier, *Sœur Béatrix* (1837), la Notice sur sainte Béatrice de l'Olive (1892), l'opéra de De Flers et Caillavet (1914), le film de J. de Baroncelli d'après Nodier, mais très remanié (1923), marquent des étapes diverses. Je dirai seulement, pour édifier le lecteur, que M. Guiette a trouvé plus de 200 versions, quelques-unes même orientales.

Pour le problème des origines et celui des emprunts et contaminations, l'auteur est d'une prudence louable. Intéressante aussi est sa discussion du nom à donner au thème : est-ce un conte ou une légende? Il penche pour la seconde dénomination, puis montre que le thème a parfaitement obéi aux lois que j'ai formulées dans ma *Formation des Légendes*. Dès le début, le nom de l'héroïne est donné, Béatrice; mais Césaire ne dit pas de quel monastère il s'agit; et, pour le temps, il dit que le miracle a eu lieu « il n'y a pas beaucoup d'années », ce qui donne presque l'impression d'un témoin oculaire, ou du moins du deuxième degré. Mais au cours des siècles on a situé le miracle tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre et on l'a avancé du treizième siècle jusqu'au dix-neuvième. Les deux derniers chapitres de ce livre sont à lire avec soin, car ils comportent un enseignement de méthode critique d'une portée générale. On aimerait que les ethnographes qui parlent à tort et à travers des mythologies dites primitives, ou les hagiographes qui prennent au pied de la lettre les localisations truquées, profitent de cet enseignement. Index détaillé, table des matières analytique

bien faite, maniement de l'ouvrage très commode. Eloge qui devient rare, par ce temps de malfaçons.

§

Voici quatre fortes brochures qui, à des titres divers, possèdent les mêmes mérites : érudition étendue, observations critiques correctes, présentation des textes et des preuves sincère, résultats scientifiques généraux solides.

La Légende et l'Histoire au Pays Mâconnais de Gabriel Jeanton complète ses études antérieures sur le folklore du Mâconnais dont j'ai fait ici l'éloge plusieurs fois. Les textes sont répartis en cycles : préhistoire; Celtes et Romains; Sarrasins; Charlemagne; seigneurs féodaux; Cluny et moines; brigands du XVIIIe; Autrichiens; Lamartine. Une deuxième partie contient des compléments aux fascicules déjà parus. Les planches sont excellentes.

Le volume de W. Deonna sur la **Fiction dans l'Histoire ancienne de Genève et du pays de Vaud** est un vrai *corpus* de thèmes locaux, indispensable aussi à quiconque s'intéresse au folklore du Jura et des Alpes. L'érudition de Deonna est si connue qu'il me suffit de signaler l'importance de ses notes comparatives. Les thèmes légendaires sont : le nom de Genève (*Genava,* confondu avec Gien, Gênes, etc.); la hantise des noms historiques (Hannibal, Troyens, Allobroges, César, Burgondes, Sarrasins, etc.); légendes d'origine iconographique; verbale; topographique; chrétienne; légendes fausses; la descendance légendaire d'Hercule.

Mathias Murko, l'excellent slaviste de Prague, pour étudier la **Poésie populaire en Yougoslavie,** a couru la campagne et réussi à se lier d'amitié avec des chanteurs, dont il donne la photo en la complétant de commentaires et de courtes biographies. L'introduction nous replace directement au temps d'Homère. Il est vrai qu'en bien des régions yougoslaves, la poésie épique est morte; mais elle survit sous sa forme primitive en Dalmatie, en Herzégovine et au Monténégro. Je signale surtout les observations des pp. 16 et suiv. : les chanteurs modifient sans cesse leur texte; en fait, ce sont de vraies improvisations, au point que Murko n'hésite pas

à conclure : « La comparaison des différentes variantes ne peut nous permettre de déterminer que le contenu primitif des parties de poèmes ou des vers; mais toutes tentatives pour reconstituer un chant dans sa forme originale sont vaines. » Par chant, il faut entendre une récitation monotone, une sorte de mélopée. Tout le reste du mémoire est à lire avec soin; c'est la mise au point définitive de problèmes qui ont paru insolubles pendant une cinquantaine d'années et l'élimination des interprétations romantiques.

Grâce à M. Georges Dumézil, le public français, on peut dire européen, peut enfin connaître l'un des cycles mythiques et légendaires les plus riches du Caucase, celui des **Nartes,** nom d'une population peut-être imaginaire, peut-être réelle, et dont j'admets avec l'auteur l'origine osse (ou ossète) donc iranienne très ancienne. Les noms des héros varient avec les populations, mais fort peu. Le chef du cycle est Ourouzmag; c'est un héros puissant, mais déjà vieux; d'autres personnages sont Sosryko et Batraz. L'héroïne principale est Satana, idéal des ménagères et des amazones caucasiennes. On retrouve ces légendes sur les Nartes sur un territoire immense actuellement occupé par des tribus très différentes de langue et de religion.

Ces Nartes légendaires sont des guerriers, possédant des chevaux extraordinaires; ils ne craignent pas la mort et bafouent la vieillesse; ils sont cruels et coupent les têtes. Je renvoie pour les textes et les commentaires au livre de M. Dumézil, qui semble conclure que les Nartes sont à identifier avec les anciens Alains. Je suis d'accord avec lui pour regarder la plupart des mythes sur les Nartes comme naturistes. Mais il faut souvent en dégager les éléments musulmans surajoutés. Cinq notes mythologiques importantes, dont une sur les relations des Nartes et de la Perse, terminent le volume.

MÉMENTO. — Le tome III de l'*Art Populaire en France*, 4°, 196 pages, nombr. ill., Istra, est aussi beau comme illustrations et aussi riche en matériaux inédits que les deux précédents. J.-M. Rougé décrit les collections du musée de folklore tourangeau de Loches, qu'il a organisé; H. Muller étudie sommairement, et sans beaucoup de méthode, quelques objets décorés du Queyras; Jean-

ton résume son mémoire, analysé ici, sur les cheminées sarrasines de la Bresse; Veyrin décrit une forme d'art basque très peu connue et localisée dans le pays d'Arberoue (Basse-Navarre), la décoration des fourneaux à bois; ;J. Gauthier étudie quelques tombes bretonnes. Puis vient un long mémoire de moi, avec dessins nombreux et étude approfondie des conditions de fabrication sur les poteries populaires décorées de la Haute-Savoie et des régions suisses voisines. Paul Cordonnier-Détrie décrit des poteries, encore peu connues, du Ligron (Sarthe); Guy Gaudron des faïences nivernaises. L'enquête sur la décoration du beure commence à donner des résultats; il y a des notes de moi pour la Savoie, l'Ardèche et le Doubs; de Riff (très intéressantes) pour l'Alsace, de Désaymard pour l'Auvergne, de Rouchon pour le Velay, de Muller pour le Queyras. Une étude sur les affiquets en Lorraine par G. Demeufve est suivie d'un mémoire du plus haut intérêt de René Saulnier sur les vieux bois d'images populaires du musée de Châtillon-sur-Seine, bois jusqu'ici inconnus et d'une saveur populaire parfaite. Cordonnier-Détrie décrit deux livres d'Auvergne et cinq bois (imagerie populaire) d'Orléans. J'amorce ensuite une enquête sur les bonshommes en pâte qu'on accroche aux Rameaux en Savoie et en Dauphiné, Lacoste attire l'attention sur la décoration des bateaux de pêche algériens (c'est de l'art italien). Auguste Kassel décrit les mœurs matrimoniales en Alsace vers 1860. Quelques notes et enquêtes, une courte bibliographie et une rectification du directeur, A. Riff, terminent ce beau volume.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Paul Guiton : *La Suisse (la Suisse romande)*; éditions B. Arthaud, Grenoble. — Gabriel Faure : *Suite Italienne*, Fasquelle.

La Suisse qui nous a valu de nombreuses publications, autrefois, est une région intéressante et pittoresque, comme il appert de l'ouvrage publié par M. Paul Guiton et dont le premier volume a été consacré à *la Suisse romande.*

C'est une terre de lacs et de montagnes, aux aspects souvent curieux, parfois grandioses et qui fut pendant longtemps la terre d'élection des Parisiens en vacances.

La grande cité de ce côté, c'est Genève, avec sa cathédrale Saint-Pierre, ses deux tours et sa flèche dont la silhouette plane au-dessus des toits. L'Hôtel de Ville est un édifice vieillot qui a présidé à toute l'histoire du lieu et

qu'entoure tout un quartier de vieilles demeures. En contrebas des remparts, maintenant disparus, et remplacés par la promenade des Bastions, on peut voir le monument de la Réformation, dont Genève fut la ville sainte. Ce monument porte des personnages de tailles différentes et proportionnés à leur importance dans l'histoire religieuse du parti; des panneaux sculptés les séparent, relatant divers épisodes des débuts du calvinisme. Ville européenne et mondiale, Genève se développe surtout à l'extrémité du pont du Mont-Blanc.

En suivant le côté nord du lac, on passe à Coppet, qui abrita Mme de Staël et ses amours; Nyon, avec son château flanqué de tours pointues et le panorama merveilleux que l'on découvre de sa terrasse. On arrive bientôt à Ouchy, d'où l'on gagne Lausanne, ville pittoresque, aux rues tortueuses et accidentées que chevauchent des ponts et dominée par un curieux château couronné de machicoulis et de tourelles, tandis qu'en contrebas s'étend la cathédrale que restaura habilement Viollet-Leduc.

Le tour du lac conduit à Vevey, célèbre par ses Fêtes des Vignerons. Puis, c'est Montreux sur une presqu'île qui s'avance dans l'eau du lac; les Rochers de Naye d'où l'on jouit d'un très beau paysage; le château de Chillon aux multiples tourelles et où fut enfermé Bonnivard.

On arrive dans le bas Valais que traverse le Rhône sur les bords duquel se trouvent Sierre, etc...

Dans l'arrière-pays se dressent de hautes montagnes dont l'ensemble constitue un des décors les plus célèbres de la région : les Weisshorn, les Rothorn, la Dent d'Hérens, le Cervin, le Mont-Rose, le Monte-Léone. C'est de ce côté que se trouve Aigle, avec son château, et d'où une crémaillère monte à Leysin. C'est encore Champéry, avec ses rues bordées de pittoresques chalets aux toits surplombants; la Dent du Midi, toute noire, qui semble même une bête au repos; la Tour Sallière, qu'on peut dire encore plus massive et renfrognée; le Grand Saint-Bernard, avec son hospice célèbre où fut enterré Desaix; et à Bourg-Saint-Pierre, l'hôtel du Déjeuner de Napoléon, où l'on montre la table où il s'assit le 20 mai 1800, lors de la campagne d'Italie. Il faut mentionner, encore, le Défilé de Marengo, l'Hospitalet, la Combe des

Morts, les cimes d'Argentières et du Chardonnet, la jolie construction du Tour Noir, la muraille des Rouges, pour finir au Dolent, sommet haut casqué, en garde sur trois frontières.

Dans le haut Valais, on peut mentionner Sion, vieille ville encore, aux églises précieuses et où l'on remarque les châteaux du Tourbillon et de la Valère, ainsi que de pittoresques vieilles rues. Plus loin, c'est Ayer; Vissoye, avec son église et son cimetière serrés autour d'une curieuse butte, et divers autres lieux, toujours dans un décor admirable et grandiose de montagnes.

On arrive à la vallée de la Viège avec Zermat que domine le Cervin, la Dent d'Hérens, la Tête Blanche, le Combin, etc. En chemin, on rencontre les gorges du Trift, Zmut et son immense glacier; puis, le Lac Noir, la chapelle rustique de Sainte-Marie-aux-Neiges, bien connue des pèlerins de Zermat.

Au delà, c'est la Vallée des Combes et les grands cols où se trouve la vieille ville de Brigue dominée par le château de Stockalper, où s'ouvre le tunnel du Simplon, long de vingt kilomètres.

Au col du Simplon, on rencontre encore un hospice, desservi par les religieux du Grand-Saint-Bernard. A proximité, ce sont les gorges de Gondo, qui sont un des lieux les plus admirables de la région, puis c'est Binn avec son vieux pont de pierre en dos d'âne et sa vieille église juchée sur un mamelon.

L'auteur nous conduit ensuite vers le Tessin et le Saint-Gothard, au centre de toutes les Alpes et de la Suisse.

Mais on n'en finirait pas de tout mentionner. Le volume parle abondamment encore de la Vallée de la Gruyère, où se rencontrent des lieux remarquables comme Fribourg et Neuchâtel, qui ont gardé leur pittoresque d'autrefois; Morat et ses remparts, qui virent la déconfiture de Charles le Téméraire.

L'ouvrage, qui doit comporter d'autres volumes, est abondamment et remarquablement illustré et fera bonne figure dans la collection Arthaud de Grenoble.

§

De Gabriel Faure, il nous faut encore mentionner un petit volume intitulé **Suite Italienne,** et qui nous raconte d'abord une promenade dans la vieille ville d'Ostie, qui fut autrefois le port de la Rome antique, comme chacun peut le savoir.

La mort d'Ostie a été causée par l'ensablement du Tibre, et les fouilles modernes ont dégagé à peu près un quart de la ville, dont on peut imaginer désormais la curieuse vie d'autrefois. On a retrouvé ses boutiques, ses auberges, ses maisons bourgeoises, ses différents monuments civils et religieux; sur la place des Corporations, s'ouvraient des bureaux où se tenaient des représentants commerciaux du monde entier.

A travers les ruines de la ville, dont parle assez longuement M. Gabriel Faure, on retrouve le personnage si curieux de saint Augustin qui y séjourna longuement.

Le volume nous conduit ensuite à Bréganze, à Pérouse, à Bologne; le voyageur passe à Rome et à la villa Falconiéri, nous parle de Sthendal et de son séjour à Parme.

Ailleurs, il nous montre Aquilée, qui, paraît-il, avait une enceinte de vingt kilomètres et 200.000 habitants, dont il ne reste qu'un pauvre village et une cathédrale curieuse.

Les derniers chapitres parlent du débarquement de Napoléon Ier sur la côte du golfe Juan, à son retour de l'île d'Elbe, et enfin du tombeau de Mme de Warens, qui fut l'amie et l'éducatrice de Jean-Jacques Rousseau.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Grande Revue : fragments de « la Mine », par M. Joseph Jolinon. — *La Proue* : un poème de M. Tristan Klingsor. — *Notre Temps* : quelques « Bulles » de M. Simon Gantillon. — *La Revue Universelle* : Raphaël et la formation du génie, d'après Eugène Delacroix. — Mémento.

« La Mine », que publie **La Grande Revue** (janvier) est un chapitre inédit — un admirable chapitre — de *Valet de gloire,* ce grand livre de M. Joseph Jolinon, l'un des plus humains écrits par les combattants, l'un des plus vrais et conçu dans un esprit d'horreur des maux innombrables causés par la guerre.

Voici une troupe rassemblée pour aller opérer une relève :

Pour aller relever, il fallait trois heures de marche de nuit sous bois. La patience des officiers au rassemblement hargneux des compagnies montrait assez bien que jamais la fatigue n'avait été si grande. En vain se gorgeait-on de pinard, il n'y suffisait plus. Une seule histoire déridante courait les gourbis de la division. Le général Grossetti, combattant acharné, avait fait son affaire de la butte « à condition que ça y fume », et s'occupait d'elle en personne. Il lui arriva, lors d'une visite matinale à certain poste avancé où sommeillait un guetteur, d'apercevoir, dans une faille des lignes allemandes, un soldat déboutonné, accroupi, vaquant à ses besoins.

— Vite, dit-il au guetteur, lâche-lui un coup de fusil... Comment, vous les regardez... vous ne les descendez pas!

A quoi le guetteur :

— O mon général, on ne peut pas tuer un homme dans une posture pareille.

Les compagnies se gondolaient une minute. Elles se renfrognaient de nouveau à cette pensée lancinante : « Pour nous, Vauquois, repos de Verdun. »

Bien qu'on fût sorti du cauchemar de Thiaumont-Fleury depuis plus de trois mois, on ne s'en remettait pas. On oubliait les morts, non la mort. Il ne fallait plus parler de devoir, ni de patrie. Et quand l'adjudant invoquait la discipline, il se souvenait avec prudence de ces zouaves déchaînés que les gendarmes avaient voulu vider d'une cave mise au pillage, qui avaient assassiné les gendarmes et les avaient pendus aux crochets d'étalage d'un charcutier.

Une marche de troupeau plutôt que de troupe. Une relève accomplie comme un chemin de croix sans foi, où chacun tombait à chaque station. La folie des opérations d'usure, l'accumulation des pertes, l'immobilité du front, la durée, l'impossibilité de prévoir la fin, le sentiment alors unanime de l'inutilité des attaques formaient un tout accablant. Dans les têtes dilatées par le poids d'un barda renforcé, tournait constamment le même manège double, à la double cadence du pas. Manège de l'arrière, au ralenti, avec ses bouteilles, ses filles, ses victuailles; manège de l'avant, dès que sifflaient les obus, précipité au milieu des plongeons et des éclairs. Les bleus avaient, comme les anciens, tantôt des regards dangereux de bêtes traquées, tantôt le regard uniforme et poignant de celui qui connaît son impuissance sous le feu, n'est plus dupe de son énergie panique, se sait faible au point d'aban-

donner le camarade le meilleur dans le jaillissement du sang, et vit pénétré de sa lâcheté.

La tragique misère des pauvres hommes est décrite là par l'un d'eux, qui a pâti avec eux, a subi leur sort, a entendu des répliques telles que celle-ci qu'il rapporte :

Le 1er août 14, Dinant rencontrant Verne aux moissons lui avait dit :

— Mon vieux, on part, on mobilise, prépare-toi, on va se battre avec l'Allemagne.

— Ah bon ! avait dit Verne. Contre qui?

Ce Verne est un « puisatier, d'un sang-froid réputé ». M. Jolinon le dit : « la simplicité faite homme », et dans sa parole : « Jamais un mot de trop et toujours le mot juste ». Il est accoutumé au travail souterrain. Cependant « quarante-huit heures d'enfouissement lui mettaient les nerfs à vif ». Alors, quel peut être sur les autres l'effet de cette vie sous terre? L'effet aussi, sur les malheureux soldats, des mensonges répandus par la presse, des nouvelles indifférentes en apparence et d'où le soldat déduit que l'arrière vit environ comme en temps de paix. Lisez :

Exacerbé, Lunant lui-même, qui, lisant le journal, n'y voyait que blagues et sarcasmes désolants.

« *Dimanche, 26 novembre. Au nord de Riga, les troupes russes ont brillamment enlevé plusieurs tranchées.* A la fourchette, naturellement. *Les hostilités roumaines. Mackensen a franchi le Danube, mais les Roumains tiennent fortement les îles.* Avec du bois, naturellement. *Dans les Balkans, nous progressons à l'ouest de Monastir en fête, que la soldatesque bulgaro-allemande a enfin évacuée.* Horrible soldatesque. Au lieu que nous autres, n'est-ce pas, on nous appelle héros. *Le* Times *écrit : Accroissons les effectifs en vue des actions décisives qui se dérouleront au printemps.* Faites vos jeux. Que dites-vous de ce déroulement ! *Tirage financier, ville de Paris,* 1904, *le n°* 16214 *gagne un million.* Où est le gagnant? Peut-être ici.

« Pauvres bougres, pauvres bougres, pauvres bougres! » gémit M. Joseph Jolinon. Ah! oui, qu'il faut toujours les plaindre et tout subir plutôt qu'un retour des malédictions qui proviennent de la guerre, cette nécessité pour les hommes d'ar-

gent, à laquelle on attribue les raisons de noble désintéressement qui abusent les masses et les entraînent au sacrifice.

Ces pages de M. Joseph Jolinon sont inoubliables. Un des rares survivants, après l'explosion de la mine, peut dire avec raison : « Mieux vaut voir naître un chien qu'un homme » — puisque la guerre demeure, malgré ce qu'on sait, une possibilité.

§

La Proue (janvier-février) rend un juste hommage à M. Tristan Klingsor. M. Philéas Lebesgue en définit la poétique et M. A. M. Gossez, l'œuvre de fantaisie ailée, intellectuelle, décorative et musicale. Et ce poème inédit de M. Klingsor le montre digne toujours des plus enviables éloges :

MESURES POUR RIEN

Un mousquetaire sous la moustiquaire
Rêve à sa belle Charolaise;
Celle-ci là-bas se met fort à l'aise
Avec un autre mousquetaire.

Auprès de ce nouvel amant
Ce qui la pique,
D'ailleurs point très cruellement,
Ce n'est pas un moustique.

Hélas! sur cette ronde terre
Amour sans cesse joue à cache-cache
Et délaisse sur son dur lit de fer
Plus d'un fier mousquetaire
Mordillant sa moustache.

*

Matin clair d'automne. Elle perd
Le fil d'or de sa rêverie
En écoutant le joli bruit
D'un pas d'ânesse sous le balcon vert.

Tout s'éveille et remue peu à peu;
Un pigeon froufroutant sur les tuiles se pose;
L'ombre laisse couler ses gouttes d'encre bleue
Le long de la colline rose.

S'enivrant longuement de lumière irisée,
Plus ravissante qu'une fleur de géranium,
Sous l'arc mauresque de la croisée,
Elle a l'air de songer et ne pense à personne.

§

Notre Temps (24 janvier) contient de rapides poèmes de M. Simon Gantillon réunis sous le titre de « Bulles » — très heureux en l'espèce.

Ce sont des notes, d'un esprit qui vise juste. Nous détachons de l'ensemble, ces pièces auxquelles nous avons pris le plus de plaisir :

Sorcier! Sorcier! qu'on le tue!
— Mais chez lui nous n'avons trouvé
qu'une lyre...
— Justement! qu'on le tue!

Voyez, dit la girouette en tournant,
comme le vent m'obéit :
il court tout de suite
du côté que je lui désigne!

Tu n'es pas beau,
tu es bête,
et pourtant les femmes te recherchent?
— Il soulève en riant un pan de sa tunique.

Cinq pétales blancs teintés de pourpre :
tes doigts.
— Je sais maintenant
que les fleurs ont des griffes...

Le mouton dit au boucher :
à mon tour,
je prends le couteau!
— Mais c'est encore du sang...

Trois idoles règnent sur le monde :
une en mitre, une en casque, une en toque.
J'ai regardé derrière :
du toc!

O bouche savante de Sapho!
— Ainsi l'abeille
tire le suc
du calice des fleurs...

§

Nous trouvons dans **La Revue Universelle** (1er février) quelques extraits de nouvelles pages du journal d'Eugène Delacroix découvertes par M. Albert Joubin.

Les notes sur Raphaël contiennent des observations d'ordre général qui sont aujourd'hui d'une singulière actualité. C'est à propos du choix de Raphaël fait par Jules II, pour la décoration des salles du Vatican. Le peintre d'Urbino avait alors à peine vingt ans et n'était « connu que par quelques peintures », lesquelles « ne pouvaient guère passer que pour des imitations plus ou moins fidèles de la manière de son maître ».

Il est probable qu'à suivre la marche ordinaire — note Delacroix — on aurait nommé et trié avec grand soin une commission spéciale de juges pour choisir soit parmi eux, soit parmi les artistes qui avaient le plus de réputation, un homme dont les antécédents eussent pu répondre de ce qu'il pourrait faire. Méthode judicieuse et raisonnable, s'il était possible à des juges chargés de choisir un homme pour un travail, de l'en rendre digne — (si le choix des juges les plus recommandables suffisait pour rendre propre à la chose, en vous conférant le bonnet de docteur).

Je me figure les mouvements que durent se donner ceux qui se croyaient alors des droits à être chargés de préférence. Mais la volonté du Pape était expresse et les amis du Bramante si puissants, qu'il fallut se borner à gémir en silence de l'injustice et de l'intrigue révoltante, à laquelle nous autres qui sommes la postérité, nous devons un des plus beaux ouvrages qui soit sorti de la main des hommes.

Les arts n'arrivent point à la perfection comme le commerce et l'industrie.

Les commissions, les examens, ne sont point une condition pour que le mérite soit choisi. Les encouragements ouverts à tous dégoûtent ceux pour qui ils sembleraient faits. Il faut attendre du hasard. Les récompenses où tout le monde peut aspirer sont un faux appât qui attire la médiocrité. Fi! de ces talents de serre

chaude qui ont besoin de la chaleur du soleil factice des écoles et des récompenses! La nature sème au hasard le génie. C'est une plante vigoureuse qui ne croît qu'à l'air libre.

MÉMENTO. — *Etudes* (20 janvier) : M. A. d'Alès : « La lucidité des mourants ». — M. V. Poncel : « Les poésies de Paul Valéry et la Poésie ».

Le Divan (janvier) : « Poèmes de la Figue et de la Rose », par M. Tristan Klingsor. — « Stendhal et le Mariage secret », par M. Daniel Muller.

La Courte Paille (15 janvier) : « Faites vos romans vous-mêmes », par M. André Salmon. — « Les voix », poème de Michel Abadie. — Une magnifique lettre de M. Andréas Latzko à M. Henry Poulaille, qui est un ardent manifeste contre la guerre.

Le Crapouillot (février) : « La vie de Paris », par M. van Moppès. — « Rue du Monde », par M. Serge.

L'Essor (cahiers 9 et 10) : hommage à M. Edouard Estaunié par MM. Georges Duhamel, Camille Mauclair, Saint-Georges de Bouhélier, Ph. Lebesgue, Foulon de Vaux, Jean Desthieux, P.-Y. Le Guenn, etc.

Æsculape (janvier) : « La vierge de Châtillon-sur-Seine, dite : du Miracle de la lactation », par M. Croix. — « La médecine dans André Thével », par M. Jean Avalon.

Le Feu (janvier) : « Crèches et Santons de Provence », par MM. Valère Bernard, G.-A. d'Agnel, E. Isnard et L. Giniès.

La Revue du Monde Noir (février) : « L'Eveil du Monde Noir », par M. Ph. de Zara. — « Point de vue sur le folklore nègre », par M. René Menil.

La Revue Mondiale (1er février) : M. André Lebey : « Mise au point de notre aviation ». — « Curiosités », par M. Fernand Divoire.

Société des Amis de Léon Deubel (bulletin de janvier) : « Histoire de Limpide », fragments inédits d'un roman de Deubel, publié et commenté par M. Eugène Chatot.

L'Idée libre (février) : « Sainte Thérèse fut-elle une malade, ou une amoureuse? » par M. André Lorulot.

La Nouvelle Revue (1er février) : « Le Déserteur », par MM. S. et M. Stambat. — « L'instruction publique en Indo-Chine », par M. G. Taboulet.

Réaction (janvier-février) : « Où est l'après-guerre », par MM. Marcel Arland, R. Aron et Arnaud-Dandieu, Thierry-Maulnier, E. Vaast, R. Vincent, J. de Fabrègues.

La Revue de Paris (1er février) : « Bibliothèques provinciales », par M. Pol Neveux.

La Revue hebdomadaire (30 janvier) : M. H. de la Massuë : « Le compte franco-américain ».

La Nouvelle Revue Française (1er février) : « La guinguette sanglante », poèmes de M. J. Follain. — « La mise en scène et la métaphysique », par M. A. Artaud.

Revue des Deux Mondes (1er février) : « Le diamant de la Reine », nouveau roman de M. Paul Bourget. — *** « Les Armements de l'Allemagne ». — « M. André Tardieu », vu par Fidus. — « L'or de la Banque », par M. Michel Carsow. — « Les aventures spirituelles de Sainte-Beuve », par M. Victor Giraud.

La Grive (février) rend compte des fêtes données à Renwez en l'honneur de Michelet.

La Guiterne (décembre) publie son premier n°, 152, avenue de Wagram. Directeur : M. J.L. Aubrun. M. Louis de Gonzague Frick présente avec sa coutumière élégance la nouvelle-née. Le but en est : « offrir les meilleures résonances de l'imagination poétique, faire entendre les fortes paroles des esprits libres qui veulent instituer un autre mode... que celui dont nous mourons lentement ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Grammaire de l'Académie française (*Journal des Débats*, 2 février, *Le Temps*, 27 janvier).

La *Grammaire de l'Académie*, annoncée depuis si longtemps, serait, à ce qu'on assure, sur le point de paraître vers Pâques.

Sait-on, demande M. Jean Mélia dans le **Journal des Débats,** que cet ouvrage verra le jour en conformité des décisions prises par l'Académie française en mars 1634, il y a, par conséquent, 298 ans?

Le projet fut rédigé par Nicolas Faret, à qui l'on doit une *Histoire chronologique des Ottomans*, une *Histoire romaine*, un traité intitulé *L'honnête homme ou l'Art de plaire à la Cour*, etc.

Nicolas Faret, qui, d'après son confrère Pellisson, était « un homme de bonne mine, un peu gros et replet, et avait des cheveux châtains et le visage haut en couleur », fut célébré par Saint-Amant « comme un illustre débauché ». C'est qu'il aimait « la bonne chère et le divertissement ». Faret a d'ailleurs écrit lui-même que « la commodité de son nom, qui rimait à cabaret, était, en partie, cause de ce bruit que M. de Saint-Amant lui avait donné ».

Un académicien de l'époque, l'abbé d'Olivet, nous renseigne : « On arrêta que, pour ce travail (de la grammaire), qui n'était regardé que comme un préliminaire, la Compagnie se partagerait et qu'à

l'un des bureaux, M. l'abbé de Choisy tiendrait la plume; à l'autre, M. l'abbé Tallemant. D'abord, ces deux bureaux travaillèrent avec l'ardeur qu'inspirent les nouvelles entreprises. On y rassembla, les trois premiers mois, de quoi faire deux petits recueils, l'un desquels fut imprimé en 1698, sous le titre de *Remarques et décisions de l'Académie française, recueillies par M. L. T.* Ces trois lettres initiales veulent dire M. l'abbé Tallemant.

« Il eut ordre de se désigner à la tête du volume, soit parce que le style était purement de lui, soit parce que la Compagnie ne voulait pas, à ce que je soupçonne, prendre sur elle toutes ces décisions qui ne venaient que d'un bureau particulier, composé seulement de cinq ou six académiciens. Quant au Recueil de l'abbé de Choisy, elle ne jugea pas à propos d'en permettre l'impression, parce qu'il l'avait écrit de ce style gai, libre, dont il a écrit son *Voyage de Siam.* »

M. Abel Hermant, qui, avec MM. Joseph Bédier et Paul Valéry, forme la commission de la *Grammaire de l'Académie française*, a dit du travail de l'abbé Tallemant : « C'est un tout petit livre, d'une rédaction appliquée et naïve, qui apprête parfois à sourire, mais que l'on ne saurait lire sans attendrissement. »

La *Grammaire de l'Académie française* n'aura certainement ni la rédaction appliquée et naïve de l'abbé Tallemant, ni le style gai et libre de l'abbé de Choisy, puisque « c'est la première fois, depuis bientôt trois cents ans qu'elle existe, que l'Académie accepte de faire sien un travail de cet ordre ».

§

L'auteur du travail que l'Académie « accepte de faire sien » n'est pas connu. Car il y a un auteur, qui ne fait pas partie de la Compagnie, et on n'a pas jugé opportun de révéler sa personnalité au public. Il ne semble même pas que les initiales de son nom doivent figurer sur le titre de l'ouvrage.

M. A. Chesnier du Chesne a pu obtenir communication des bonnes feuilles et il donne une idée de la nouvelle Grammaire, le long de deux grandes colonnes massives d'un article du **Temps** dont voici quelques passages.

Le volume, de format in-12 et de moins de trois cents pages, s'ouvre sur une préface suivie d'un très court préambule. Viennent ensuite des notions élémentaires sur les sons, les voyelles et les consonnes, sur l'orthographe et la formation des mots; on trouvera là résumées succinctement les théories développées par les

philologues, notamment Hatzfeld et Darmesteter dans l'introduction qu'ils ont placée en tête de leur dictionnaire.

L'ouvrage se poursuit avec ce qui regarde les parties du langage, qui sont présentées ainsi : nom, article, pronom, adjectif — divisé en deux groupes principaux : adjectifs déterminatifs et adjectifs qualificatifs, — verbe et mots invariables. Il se termine avec *La Phrase*. Sous ce titre est présentée la syntaxe des diverses espèces de propositions : interrogatives, relatives, temporelles, causales, etc. Le volume n'est donc pas divisé en deux parties : morphologie et syntaxe, mais, comme l'avait fait déjà Regnier-Desmarais dans sa grammaire, qui faillit bien être la première grammaire de l'Académie, on a réuni dans un même chapitre pour chaque mot, avec seulement des sous-titres, ce qui concerne et sa forme et son emploi, comme il est naturel dans un livre qui ne s'adresse pas à des débutants.

La préface anonyme — dont la parfaite correction de style semble suffisamment trahir son auteur — nous apprend dans quel esprit cet ouvrage a été entrepris :

« Jamais sans doute n'avait-il été, depuis trois siècles, plus opportun qu'aujourd'hui de rappeler, en publiant un code, qu'il y a une loi. »

« L'Académie française n'a qualité ni pour la créer ni pour l'amender. Elle n'a pas l'initiative grammaticale. Elle s'est elle-même intitulée « le greffier de l'Usage », toutefois avec un droit de regard. Mais elle a mission de défendre l'intégrité de la langue, et, plus encore que contre l'anarchie avouée ou la franche ignorance, contre les menaces de la grammaire aisée. » Et plus loin : « L'Académie française reste dans son rôle et retourne à sa tradition en publiant la *Grammaire française* telle que l'usage a témoigné vouloir la conserver et la maintenir en vertu de son droit souverain. » Tournons la page. Les premières lignes de la grammaire complètent, en l'atténuant toutefois sur un point, la déclaration qui précède. Alors que dans la préface, il est parlé de *code* et qu'on y lit : « il y a une *loi* », l'Académie écrit, maintenant : « La grammaire, que l'on définit « l'art de parler et d'écrire correctement », est plus une *coutume* qu'une *loi* ». Remarquons, au passage, qu'entre les deux définitions classiques de la grammaire qui en veulent faire l'une un art, l'autre une science, c'est la première qu'adopte l'Académie. Elle poursuit : « Il y a un bon usage *actuel*. La raison d'être et l'objet de la grammaire de l'Académie française est de consacrer le bon usage actuel. »

Dans un volume comme celui-ci, considérable par l'ampleur du sujet sinon par le nombre de pages, on comprend qu'en dépit du

soin de ses rédacteurs et de leur indiscutable compétence, quelques anomalies aient pu se glisser...

M. A. Chesnier du Chesne demande qu'on lui permette « d'en marquer quelques-unes, dont la réunion en une sorte de bloc pourrait fort bien, au surplus, donner une fausse idée de ce bon livre si le lecteur n'y prenait garde ».

Donc, dit-il, l'Académie entend consacrer le bon usage actuel. Est-ce bien lui qu'elle constate au mot *amour* quand, après avoir formulé la règle que l'on connaît : masculin au singulier, féminin au pluriel, elle ajoute : « amour, au singulier même, garde parfois le genre féminin »?

Certes, Corneille l'emploie presque toujours ainsi, de même Racine :

Votre amour de la mienne eût dû se méfier.

Ou encore :

Il disait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde.

L'Académie, très probablement, a voulu éviter que des lecteurs pussent croire découvrir des fautes dans nos classiques, mais ces mêmes classiques n'ont-ils pas fait amour masculin également au pluriel; n'est-ce pas Molière qui fait dire à Clitandre :

Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés

en réponse à Armande qui, dans la même scène vient de lui déclarer :

Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière.

Pourquoi ne pas préciser, comme fait Littré, et comme l'Académie elle-même le fait dans le premier fascicule de l'édition de son *Dictionnaire* en cours de publication, que ce mot est parfois féminin « en poésie »? Et, de fait, on ne connaît guère d'exemple de son emploi au féminin singulier en prose....

Entre le dictionnaire et la grammaire de l'Académie, on apercevra aussi bien des divergences. On voit, par exemple, dans le second de ces deux ouvrages que : « Beaucoup d'adjectifs en *al* d'origine récente forment leur pluriel en *als : des combats navals* »; et, ailleurs : « On dit Le Ghirlandajo, mais non Le Dante ou Le Titien ».

Or, *naval*, que l'on trouve chez Montaigne et chez Amyot, et même dès le quatorzième siècle, « n'a point de pluriel au masculin » d'après le dictionnaire de l'Académie, qui cite, comme

exemple de l'emploi de l'article devant certains noms propres : *Le Titien*. C'est que l'Académie n'hésite point à se corriger elle-même; mieux, elle s'efforce de rénover des formules vieillies. A la règle traditionnelle concernant les noms terminés en *ail* qui forment leur pluriel avec un *s* à l'exception de *bail, corail*, etc., n'a-t-elle pas substitué celle-ci, devenue nouvelle par le renversement des termes :

« Les noms en *al* et en *ail* font leur pluriel en *aux*, sauf : *bal, cal, carnaval, chenal, chacal, festival, pal* et *régal, camail, détail, éventail, gouvernail, poitrail et sérail.* »

Nul, certes, ne prendra cette énumération pour une liste complète et ne se croira autorisé désormais à dire : des *chandaux*, des *épouvantaux*, un *mail*, des *maux*, un *rail*, des *raux*. Pour les étrangers, moins familiers avec ces détails de notre langue, ils auront pour les guider les dictionnaires.

Pareillement, après avoir lu, à l'article des adjectifs que « certains adjectifs comme... plein... restent invariables quand ils précèdent le nom », ils feront bien de se reporter au dictionnaire de l'Académie qui, à l'adjectif *plein*, donne en exemple : « une pleine bourse de louis, pleine vendange, pleine récolte, pleine mer », à moins qu'ils n'aient présent à l'esprit ce vers de Corneille :

Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage

ou cet autre de Molière :

Goûtez à pleins transports ce bonheur...

Quant au mot *plein*, dans l'exemple donné par l'Académie en sa grammaire : *plein ses poches*, il est considéré comme un adverbe par les grammairiens.

On ne saurait, non plus, montrer trop de prudence dans l'application des règles de l'élision telles qu'on les trouvera formulées en un chapitre particulier. S'il n'y est point parlé de l'élision de l'e dans les expressions comme *jusqu'à* ou *entr'ouvrir*, il y est énoncé que : « Dans l'écriture *le, la, de, ne, que, lorsque, puisque, quoique* élident l'*e* final devant toutes les voyelles : *je, me, te, se, le, la* devant les mots *en, y* et devant un verbe. » Ne faudrait-il pas préciser, ici, qu'il s'agit uniquement des verbes commençant par une voyelle?...

Au chapitre du nombre des noms, on sera sans doute surpris de trouver l'indication du pluriel de l'adjectif *tout* ainsi formulé : « *tout* fait *tous*, sauf quand il est employé comme nom. »

C'est sans réserve, par contre, qu'on applaudira à cette déclaration de principe en faveur de l'imparfait du subjonctif :

« La concordance des temps... doit s'appliquer aussi bien à la langue parlée qu'à la langue écrite. Il est très regrettable que l'imparfait du subjonctif disparaisse de la conversation française. »

L'Académie française a le souci, on le voit, de conserver intacte la perfection de notre langue; elle sait qu'elle doit en donner « des règles certaines », pour reprendre les termes mêmes de ses statuts; on peut donc être assuré qu'après une ultime revision la *Grammaire* sera conforme à son objet.

§

Les remarques de l'écrivain du *Temps* ont absorbé l'ordre du jour d'une séance de deux heures à l'Académie française, séance dont on n'a pas daigné donner un communiqué à la presse. Serait-ce, comme on le prétend, que la docte compagnie aurait décidé de procéder à d'importants remaniements? L'apparition de la grammaire pourrait bien alors être retardée encore et reportée à la Trinité.

P.-P. P.

MUSIQUE

Théâtre National de l'Opéra-Comique : *Eros vainqueur*, conte lyrique en trois actes et quatre tableaux, poème de Jean Lorrain, musique de M. Pierre de Bréville. — La *Sinfonietta* de M. Serge Prokofieff; le *Divertissement* de M. Gabriel Pierné; le *Concerto* de M. Jean Cras; le *Capriccio* de M. Tomasi; M. Boutnikoff; Mlles Elsa Barraine et Claude Arrieu. — Pour les Professeurs du Conservatoire.

Tharsyle, Argine et Floriane sont filles du Roi d'Illyrie. Leur père a juré de les soustraire au pouvoir de l'amour, et les tient prisonnières en un château merveilleux. Pourtant il consent que les trois princesses sachent la douceur du jour et connaissent la beauté des fleurs. Un verger leur est permis, dont la garde est confiée au jardinier Terkau et à sa femme Lisbeth, nourrice des trois damoiselles. Mais, pour plus de sûreté, tandis qu'elles vont au jardin où elles aiment s'étendre à l'ombre des vieux arbres, les lansquenets parcourent le chemin de ronde, hallebarde à l'épaule, épée au flanc. Le parc est surveillé comme une prison.

Eros, fils d'Aphrodite, n'a souci de toutes ces précautions. Il a vu les trois princesses, plus belles que le jour, reposant sous les branches d'un grand pommier. Argine est vêtue de

brocart; Tharsyle, de velours, et Floriane porte une robe de soie fleurie, mais on ne saurait dire laquelle est la plus belle. Une mandoline et un vieux missel gisent auprès d'elles qui, lasses d'avoir chanté, se sont endormies. Eros se rit des murailles et des lansquenets; il frappe à la porte du verger et quand Terkau vient ouvrir, flanqué de Lisbeth, le dieu malin a revêtu les haillons d'un coureur de chemins. Il feint d'être exténué, implore, va défaillir. Il sait par expérience que la pitié est une des voies les meilleures pour aller où il veut. Lisbeth cède en effet et l'introduit, en dépit de Terkau, dans la maison du jardinier où il se réconfortera. Et pour plus de sûreté, on lui bande les yeux.

Précaution bien inutile : le voici dans la place. Terkau lui fait tirer la corde du puits, et, trop confiant, le laisse. Eros arrache son bandeau, cueille une gerbe de fleurs, et, tandis qu'elles dorment toujours, il enchante les trois filles, puis les éveille au son de l'instrument qu'il a pris à leurs pieds. Elles croient rêver; une soif ardente les brûle; elles aperçoivent le dieu, tendent vers lui leurs mains; mais, au moment qu'elles croient l'atteindre, il disparaît dans une gloire qui les aveugle. Elles l'appellent en vain, et le vieux jardinier, accourant à leurs cris, les persuade qu'elles ont rêvé. Mais leur songe, désormais, sera toute leur vie.

Nous les retrouvons au deuxième acte, essayant de se distraire; en vain joueuses de luth et danseuses rivalisent-elles d'adresse : la musique et la danse ne font qu'aviver le souvenir de leur beau rêve, qu'attiser les désirs laissés par Eros dans le cœur des trois belles. La tapisserie de leur chambre leur suggère de voluptueuses pensées, et s'anime soudain, la nuit venue; du panneau surgissent faunes et bacchantes, nymphes, Muses et Grâces entourant Eros. Le dieu enlève Tharsyle défaillante.

Une sentinelle a donné l'alerte. Le roi paraît, suivi du cardinal, du sénéchal et du capitaine des lansquenets. On cherche la princesse. On sonne le boute-selle : il faut que, morts ou vifs, on ramène avant l'aube les fugitifs. Argine et Floriane seront enfermées dans une citadelle.

Pauvre roi! Echauguettes ni créneaux, hallebardiers ni lansquenets ne peuvent défendre les filles qu'Eros ailé veut

prendre. Floriane réussit à rejoindre sa sœur auprès du dieu. Et, dans le château où on la tient captive, Argine languit et se meurt. On l'a portée sur une plate-forme, pour qu'elle y respire la brise du soir. Un soldat veille au rempart, et, dans l'air, retentissent des cris de bataille, des fanfares guerrières : depuis qu'il a enlevé les deux princesses, Eros, sous les traits d'un chef de partisans, tient en échec les troupes royales. Il a porté la guerre jusqu'au pied de ces murs. Argine entend ses femmes qui commentent les épisodes du combat. Le chef ennemi est cerné; son cheval s'abat et lui-même tombe. Son heaume s'ouvre, découvrant sa tête auréolée de gloire. Le Roi paraît pour annoncer à Argine sa victoire. Mais celle-ci, déjà dans l'extase de l'agonie, voit Eros qui lui tend les bras :

Ton amour a forcé le nombre,
L'espace et l'au-delà du temps,
Et je jaillis pour toi de l'ombre,
Escorté des voix du Printemps.
Le Printemps et l'Amour
Qui peuplent l'étendue...

Des chœurs lointains murmurent de tendres musiques, des parfums subtils flottent dans le crépuscule. Et Argine, reconnaissant

...ces voix jadis entendues....

meurt pour rejoindre ses sœurs, Tharsyle et Floriane, entourant Eros vainqueur.

Le livret de Jean Lorrain fut écrit environ 1900. Il porte son âge. Ce symbolisme botticelliesque, ces grâces préraphaélites, ces langueurs des lys et ces pâleurs des cires, et cent autres détails aussi, datent le poème avec certitude. Que tout cela ait vieilli, c'est possible et c'est même certain. D'aucuns ont insisté là-dessus. Or, c'est un postulat qu'il faut admettre : le livret est nettement, franchement, de son époque, et ce temps est trop près de nous pour qu'une œuvre qui en porte si ostensiblement la marque ne coure point le risque de sembler démodée. Mais la musique? C'est une autre affaire. Les livrets de *Pelléas*, d'*Ariane et Barbebleue*, sont sans doute aussi démodés. Nous n'y prenons point garde parce que *Pelléas* fut créé en 1902 et *Ariane* en 1907, et que, depuis,

maintes reprises ont maintenu ces ouvrages au répertoire. S'il s'était trouvé, à Paris, entre 1905 et 1914, un directeur soucieux des devoirs envers la musique française que devrait inspirer la subvention, il n'aurait pas laissé à Maurice Kufferath l'honneur de recueillir à la Monnaie *Eros vainqueur* en mars 1910; et dès le moment où l'on joua *Ariane et Barbe-bleue*, on aurait donné à Paris l'ouvrage de M. de Bréville. L'histoire de ces ajournements, de ces échecs infligés à l'un des compositeurs les plus délicatement poètes et les plus nobles de ce temps ne fait point honneur à notre époque. Il faut savoir gré à M. Louis Masson d'avoir osé, en 1932, le geste réparateur — qui, vingt ans plus tôt, n'eût été simplement qu'un geste de justice.

Et il faut bien espérer que ce geste va trouver sa récompense, — une récompense moins platonique que la simple satisfaction du devoir accompli. La partition a été ciselée avec amour par un véritable artiste. Elle est dédiée à Vincent d'Indy, et elle est digne de cet hommage. Je n'insisterai point sur le *leitmotivisme* de M. de Bréville : je n'aurais qu'à répéter ce que j'ai dit à propos de d'Indy. Le « système » importe peu, et tous les moyens sont bons, du moment qu'ils n'oppriment pas le tempérament de l'artiste qui les emploie. Or, ces pages de M. de Bréville portent l'empreinte d'une personnalité fort nettement marquée. Elle s'affirme par l'élégance et la pureté de l'écriture, et puis, surtout encore, par un don inné de l'invention mélodique. Tout le reste peut s'apprendre, toute la rhétorique, tout le « métier », mais on naît poète, on naît musicien. M. Pierre de Bréville est né musicien. Il y a en lui une richesse d'invention qui lui permet de prodiguer ses dons. Mais cet artiste si bien doué se montre fort sévère envers lui-même. On sent que tout ce qu'il a écrit a été soumis au minutieux contrôle du goût le plus délicat et de la raison la plus exigeante. Ouvrez la partition : les pages exquises abondent. Et, en dépit de la lenteur d'un livret volontairement privé d'action, d'un poème tout en subtilités de songe, la musique est d'une variété étonnante. L'introduction, calme, vaporeuse, le chœur des lansquenets au premier tableau, le sommeil des trois princesses et leur éveil au deuxième, puis au tableau du gynécée la scène des musiciennes, celle des

trois sœurs, sont d'un charme profond. Le ballet serait long s'il n'était, lui aussi, fort varié, aussi bien de rythme que de couleur orchestrale. Au troisième acte, après un prélude qui peint la bataille, commence un long dialogue entre Argine et sa nourrice. Il était difficile de nous montrer cette princesse étendue, mourant d'amour, sans nous rappeler *Tristan*. Et sans doute y songe-t-on en regardant la scène où Lisbeth, comme Kurwenal guettant la nef, surveille la plaine et conte les phases du combat. Mais l'analogie n'est point dans la musique. M. de Bréville a opposé et mêlé les thèmes guerriers aux rappels des thèmes voluptueux des deux actes précédents. La vision d'Argine en agonie est un des passages les plus réussis de la partition.

L'interprétation est fort bonne. Mlle Soyer incarne Eros et s'y montre, vocalement, excellente. Mlle Guyla est Argine avec grâce et Mlle Agnus a composé une Tharsyle toute semblable à celle que le poète dut imaginer. Mlles Cernay, Lecouvreur, Cuvillier, Bernadet et Fenoyer tiennent au mieux les autres rôles. Malgré leur dignité, ceux du Roi, du Cardinal ont moins d'importance. MM. Tubiana et Azéma les tiennent en musiciens accomplis. M. Dupré est plein de naturel sous la veste et la blouse de Terkau. M. Fourestier a conduit l'orchestre avec une sûre et intelligente fermeté. Chaque détail, sous sa baguette, trouve sa juste valeur. Il est un des meilleurs parmi nos jeunes chefs. Enfin le ballet, pittoresque et animé, est illuminé par la grâce de Mlle Mariette de Rauwera. M. Robert Quinault, qui a réglé ce divertissement, a droit à de grands compliments.

Et grâces soient rendues à M. Louis Masson, qui, audacieusement, n'a rien négligé pour réparer avec éclat une trop longue injustice.

§

La **Sinfonietta** de M. Serge Prokofieff est, elle aussi, une œuvre qui a longtemps attendu avant d'être révélée; mais c'est par la volonté de son auteur qu'elle était demeurée dans les limbes. Ecrite en 1909, elle inspira bientôt au compositeur un peu de crainte : il ne la jugeait point suffisamment mûrie.

Il la reprit en 1914, et, sous sa forme nouvelle, la fit jouer un an plus tard à Pétersbourg. Il devait la laisser dormir jusqu'en 1929. Alors il la remania, la transforma, l'embellit. J'emploie ce mot à dessein : Serge Prokofieff a su conserver à sa *Sinfonietta* une grâce juvénile, tout en lui donnant un accent dont, en 1909, si habile qu'il fût déjà, il ne possédait certainement pas encore le secret.

Cinq mouvements la composent : un *allegro giocoso*, un *andante*, un *intermezzo vivace*, un *scherzo* (*allegro risoluto*) et un finale (*allegro giocoso*). Les premier, troisième et cinquième mouvements sont de même caractère, et, tant par leur rythme que par leur construction thématique, ils s'apparentent étroitement. L'*andante* et le *scherzo* leur font opposition. La construction est solide et raffinée tout ensemble. L'agencement des thèmes révèle une merveilleuse aisance. Et l'œuvre tout entière déborde de jeunesse et de vie. Ecrite pour orchestre réduit, elle utilise les ressources des timbres avec une habileté du meilleur aloi. Elle a obtenu le plus vif succès, et nous la retrouverons certainement bientôt sur les programmes.

Le même jour, M. Piero Coppola nous fit entendre d'authentiques mélodies japonaises, chantées par une cantatrice authentiquement nipponne. Mlle Ayako Ohino possède une voix exquise. Elle a la fraîcheur cristalline de la jeunesse et — elle est élève de Mme Croiza — une sûreté admirable. Mlle Ayako Oghino, pour ses débuts, a conquis ses auditeurs.

§

Le **Divertissement** de M. Gabriel Pierné a valu à son auteur un de ces triomphes qui font époque dans la vie d'un artiste. Il y avait à cela beaucoup de raisons : la première — nécessaire et suffisante — est dans la qualité de l'œuvre. Mais la seconde, qui tenait à son exécution, a bien sa valeur aussi; l'œuvre étant dédiée par M. Pierné à ses amis et collaborateurs, les artistes des Concerts Colonne, ceux-ci lui ont, si l'on peut dire, rendu sa politesse et ont joué en perfection. Et puis encore le public était heureux de témoigner au maître qu'il n'apprécie pas moins en lui le compositeur que le

chef d'orchestre dont la vaillance se dépense si généreusement pour les autres, et qui ne donne en ses programmes qu'une place trop discrète à sa propre musique.

Ce *Divertissement sur un thème pastoral* — l'auteur nous en avertit — n'est point un divertissement chorégraphique, encore qu'il soit de la même veine que *Cydalise* et les *Impressions de Music Hall* et qu'on y trouve cette belle humeur, cette légèreté, cet esprit qui ont rendu ces deux ballets si justement populaires. Non, il s'agit là de « divertissements » au sens que donne à ce mot la technique musicale, c'est-à-dire de variations, de « doubles » sur un thème donné. Ce thème est d'abord exposé par le cor anglais. Il est simple, facile à retrouver sous les broderies diverses dont la fantaisie de l'auteur va tour à tour l'enrichir. Confié successivement aux contrebasses, aux premiers violons, aux bois, aux cors, aux violons et altos, aux trompettes, il est protée, change de forme en même temps que de parure, et toujours, cependant, reste lui-même. C'est d'une ingéniosité — et d'une « musicalité » étonnantes. On y relève, ici, une courte valse viennoise, là un « blues » qui évoque le jazz, ailleurs des pizzicati d'une légèreté aérienne. C'est une merveilleuse réussite.

§

Le **Concerto** pour piano de M. Jean Cras est d'une forme libre et traite l'instrument principal « en fonction » de l'orchestre — ce qui ne veut pas dire que la partie de piano n'y joue qu'un rôle secondaire, loin de là. Mais l'œuvre reste constamment symphonique, ce qui est, à mes yeux, une qualité. Elle est claire, agréable, pleine d'inventions heureuses en ses trois mouvements classiques : modéré, très lent, animé. Les développements sont sans longueur, les idées originales. L'*andante* (le deuxième mouvement) combine poétiquement les timbres des cuivres, du hautbois et le registre aigu du piano. Le finale, plein d'allégresse et construit sur des thèmes d'inspiration populaire, semble évoquer quelque fête bretonne. Tout cela est ingénieux et franc. Mlle Colette Cras a présenté au public l'œuvre de son père. Elle a joué avec une virtuosité accomplie et un sentiment exquis cette jolie

page qui lui est dédiée, et que M. D.-E. Inghelbrecht a mise au point minutieusement et avec une vigueur nuancée.

M. Tomasi (qui dirigeait l'Orchestre Symphonique de Paris, et fit entendre une fort bonne exécution de la *Ronde Burlesque* de Florent Schmitt, confia à M. Chédécal la partie de violon solo de son **Capriccio**, inédit jusque-là. Il n'eut qu'à se louer de ce choix, car M. Chédécal est un virtuose remarquable et qui, sans jamais tomber dans l'acrobatie, se joue des difficultés, utilise à merveille les ressources de l'instrument. Ce *Capriccio* est d'une jolie facture et construit comme une courte symphonie en trois mouvements : un *andante* central en forme de lied, entouré de deux *allegros*. Il enrichit fort à propos la « littérature » du violon, plus encombrée que vraiment riche.

Au Concert Lamoureux, M. Ivan Boutnikoff, qui remplaçait au pupitre M. Albert Wolff, a révélé une **Symphonie de Jean-Chrétien Bach,** et tous les mozartiens lui sauront gré de cette initiative. L'œuvre, curieuse en soi, présente de plus cet intérêt capital d'offrir avec celles de Mozart des analogies qui montrent tout ce que le maître de Salzbourg doit au fils cadet du *cantor* de Leipzig. Mais comme Mozart, qui a pris ici et là ce dont son génie se nourrissait, s'est élevé fort au-dessus de ses modèles! M. Ivan Boutnikoff a conduit ses deux concerts avec une réelle autorité. Au premier, il avait inscrit la *Rhapsodie viennoise* de Florent Schmitt, au deuxième la *Valse* de Maurice Ravel — deux œuvres qui ne sont point sans parenté et dont l'exécution fut un bel hommage à la musique française.

Je veux au moins signaler la réouverture des **Concerts Straram** qui ont retrouvé leur public fidèle du jeudi soir et qui ont donné deux intéressantes premières auditions — deux œuvres féminines : des *Esquisses*, dues à un jeune Prix de Rome, Mlle Elsa Barraine, et un *Concerto pour piano et orchestre* de Mlle Claude Arrieu, dont le mérite sera sans doute aussi, un jour prochain, couronné par l'Institut. Les *Esquisses* ont paru tracées d'une main habile. Le dessin en est élégant, et la couleur délicate. Il manque encore à l'auteur d'avoir pris nettement conscience de sa personnalité. Le *Concerto* a trouvé en Mlle Lucette Descaves une inter-

prète dont l'intelligence et la virtuosité sont dignes de tous les éloges.

§

Au nom de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, M. Antoine Sallès, député du Rhône, a déposé son rapport sur la proposition de M. Emile Borel, tendant à classer le Conservatoire et l'Ecole des Beaux-Arts dans la catégorie des établissements d'Enseignement Supérieur. Cette assimilation fera cesser une longue, une criante injustice : les professeurs auxquels est confié le soin de préparer nos artistes ne reçoivent que des salaires de famine (c'est le mot : il en est qui, sur leurs vieux jours, n'ont pas de quoi manger à leur faim). Il faut que l'on sache que **les professeurs du Conservatoire,** sous le régime actuel, et même après la récente majoration votée par les Chambres, touchent des traitements qui équivalent à peine à la moitié de ceux que reçoivent les élèves formés par eux et nommés, au sortir des cours, professeurs de musique dans les établissements d'enseignement primaire, secondaire ou supérieur. Il y a, dans ce fait, une injustice si criante que l'opinion publique doit s'en émouvoir enfin.

RENÉ DUMESNIL.

CHRONIQUE DE GLOZEL

L'affaire Fradin-Dussaud. — « Petit Historique de l'Affaire de Glozel ».

L'affaire Fradin-Dussaud. — Bien que M. Dussaud ait profité de l'amnistie au point de vue correctionnel, l'affaire viendra néanmoins, pour juger qui paiera les frais, les 8 et 9 mars courant devant la 12e Chambre.

N'eût été l'amnistie générale du mois de janvier dernier, M. Dussaud était d'autant plus sûr de perdre le procès en diffamation que lui avaient intenté, le 8 janvier 1928, MM. Fradin, que pour établir sa fameuse « équation », publiée dans le *Matin* du 29 décembre 1927, et conclure quelques jours plus tard : « *C'est ainsi signé Fradin, élève de l'école primaire* » (*Le Matin*, 7 janvier 1928), il avait osé falsifier une inscription glozélienne!

Et, comme le Dr Morlet republia aussitôt cette inscription

d'après le fac-similé qui avait paru depuis longtemps déjà dans le *Mercure de France* et la juxtaposa à « l'équation » de M. Dussaud (v. fig. ci-dessous), ce dernier fut obligé d'avouer son truquage : « *Morlet a raison,* écrivit-il, *les signes de l'équation sont un peu fantaisistes!* (1) »

Par là même, M. Dussaud avouait que sa propre diffamation était calomnieuse.

D'ailleurs, le 29 février 1928 il refusa devant la 12e chambre d'accepter de faire la preuve de sa diffamation.

C'est la première fois, s'écria stupéfait Me José Théry, que je vois un diffamateur refuser qu'on fasse autour de ses allégations toute la lumière. D'ordinaire, ils la sollicitent, ils l'exigent. Et M. Dussaud, lui, s'abrite sous le boisseau, sous l'éteignoir. » (*L'Echo de Paris,* 1er mars 1928).

Equation de M. Dussaud:

757 = 7VX

Inscription glozélienne exacte :

C'est pourquoi les amis de M. Dussaud considérèrent qu'il n'y avait pour lui qu'un seul moyen d'échapper à la condamnation : *c'était d'empêcher la venue du procès... jusqu'à une amnistie générale.*

Cependant il n'osa pas intenter lui-même à MM. Fradin un procès au criminel (2) pour tenir le procès en diffamation en l'état. Il en chargea la Société Préhistorique Française.

(1) De même, autrefois, il avait dû se reconnaître l'auteur de la *lettre anonyme d'intimidation,* adressée à un critique scientifique (voir *Comœdia* du 30 septembre 1927 et du 1er octobre 1927).

(2) « Trop de gens, écrit Géo London au sujet des plaintes injustifiées, connaissent cet adage de droit : *le criminel tient le civil en l'état,* et portent plainte contre leur adversaire dans un procès qu'ils sont sûrs de perdre. »

La déposition faite sous serment par M. le comte de Bourbon-Busset, sur mandat rogatoire du juge d'instruction de Cusset, constitue à ce sujet un document de premier ordre. La voici in extenso :

Déposition de M. de Bourbon-Busset, du 16 mars 1931. — Vers la fin de février 1928, j'ai eu une entrevue au journal *Le Matin* avec M. Guittet-Vauquelin.

Il est exact que M. Guittet-Vauquelin m'a dit qu'il venait de recevoir la visite de M. Dussaud qui était venu le trouver pour qu'il arrête la plainte en diffamation déposée contre lui par Fradin; que, sur son refus, M. Dussaud était parti mécontent en disant : « *Puisque vous ne voulez pas arrêter l'affaire, nous l'arrêterons autrement.* »

Je ne puis affirmer qu'il ait été question de deux jours, mais je puis affirmer que ce fait s'est passé trois ou quatre jours au maximum avant la perquisition (3).

Les lecteurs du *Mercure* savent comment on monta alors à Moulins l'Affaire Judiciaire de Glozel pour empêcher en effet la venue du procès de M. Dussaud.

L'article 63 du Code d'instruction criminelle, écrivait M. Geo London, donne lieu à des abus qui constituent de véritables dénis de justice.

Ce n'est qu'au mois de juin 1931 que le *non-lieu*, rendu par le Tribunal de Cusset, devait y mettre fin.

§

« **Petit Historique de l'Affaire de Glozel** (1). » — Si les antiglozéliens n'ont pas réussi, malgré leur acharnement, à

(3) Il nous paraît instructif de reproduire ici une lettre de M. Dussaud, parue dans le *Mercure* du 1er avril 1931 :

« Paris, le 17 mars 1931.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Le *Mercure de France* du 15 mars 1931 réédite l'anecdote d'après laquelle je serais allé au journal *Le Matin* implorer le retrait de la plainte en diffamation déposée par MM. Fradin. Devant témoins, dans une maison amie, j'ai eu l'occasion, l'an dernier, d'opposer au comte de Bourbon-Busset, de qui vous tenez le propos, le démenti le plus catégorique. Je vous prie donc de vouloir bien l'enregistrer : jamais de mon existence je n'ai franchi les portes du *Matin* et n'ai tenté une démarche de ce genre.

Veuillez agréer, etc.

RENÉ DUSSAUD. »

Nous pouvons nous rendre compte maintenant que les lettres de rectification de M. Dussaud valent ses lettres... *anonymes*!

(1) *Petit Historique de l'Affaire de Glozel*, par le Dr A. Morlet, 205 p., 12 illustrations. G. Desgrandchamps, éditeur, 105, boulevard Brune, Paris.

étouffer Glozel, ils sont arrivés cependant à embrouiller la question au point que beaucoup de personnes ne s'y reconnaissent plus.

Pour celles-là, le Dr Morlet a voulu, en un petit livre précis, mettre au point les différentes phases de l'Affaire de Glozel. Dans la langue sobre que connaissent les lecteurs de cette *Chronique*, il nous conte l'assaut contre le gisement nouveau et le préhistorien hors lisière et synthétise alertement les assaillants : *l'esprit d'accaparement, de rejet, d'assimilation forcée, de boutique.*

Sans amertume, comme sans cri de triomphe, il nous montre les dessous de la lutte et nous fait comprendre les raisons souvent peu honorables de l'acharnement des antiglozéliens. Les découvertes du *Champ des Morts* anéantissaient trop de théories officielles, leur importance excitait l'avidité de trop de savants prébendés et stériles. Et l'histoire recommençait des galets peints du Mas d'Azil que Piette eut tant de peine à imposer, de la grotte d'Altamira dont les peintures furent déclarées modernes après expertise scientifique de l'ingénieur Harlé, d'Alvao dont l'inventeur dut quitter sa patrie devant les persécutions des savants officiels.

La science aide à prouver, écrivait Geoffroy Saint-Hilaire à Boucher de Perthes, mais trop souvent aussi, elle empêche de comprendre. Elle a ses idées, j'allais dire ses préjugés, et les « ignorants » comme vous vont plus loin parfois que les savants; vous l'avez montré par votre découverte que les savants ont mis vingt-deux ans à accepter.

Voilà comment on a toujours tenté de saboter nos richesses nationales! A cause de son importance, Glozel ne devait pas échapper à cette règle commune en préhistoire.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Encore un faux du colonel Henry. — Les *Carnets de Schwartzkoppen* (Paris, Rieder), s'ils apportent ces révélations que Zola et Labori avaient si ardemment désirées, contiennent aussi des assertions en désaccord avec des faits que l'on considérait comme établis. Dans le compte rendu que j'ai donné des *Carnets* (*Mercure* du 1-II-31) j'ai indiqué mes

doutes sur ce qu'a écrit Schwartzkoppen au sujet de la façon dont on serait parvenu en possession du *petit bleu* et du *bordereau*.

Le Bordereau, à en juger par la photographie qu'en donne Leblois (*L'Affaire Dreyfus*), a été déchiré en six morceaux; seulement, la déchirure qui devait détacher l'un de l'autre les fragments 5 et 6 n'a pas été complète. Il semble donc naturel de croire que Schwartzkoppen l'a déchiré, mais celui-ci dit : « Le bordereau n'a jamais été entre mes mains; il fut déposé par Esterhazy [chez le concierge] à l'ambassade entre le 16 août et le 1er septembre avant son départ pour les manœuvres de masse, et sans m'être parvenu, il a dû être porté par une tierce personne au Bureau des Renseignements français. Chose étrange, jamais, entre Esterhazy et moi, il n'a été question de cette pièce. » Ailleurs, Schwartzkoppen dit qu'Esterhazy n'écrivait jamais, et apportait lui-même les lettres et les documents. On conçoit qu'il n'est pas impossible que, n'ayant pas trouvé Schwartzkoppen, Esterhazy ait laissé un mot pour le prévenir; seulement, le bordereau n'annonce pas une remise ultérieure, mais simultanée : « Je vous adresse quelques renseignements intéressants. » Or, d'après Schwartzkoppen, Esterhazy aurait apporté le 1er septembre à 6 h. du soir les numéros 1, 2 et 5 du bordereau « *écrits par lui* », puis le 5 « un rapport sur les manœuvres de masse de l'artillerie au camp de Sissonne (dans le bordereau, « je vais partir en manœuvres ») (ce qui correspondait au numéro 3), et le 6 une note « sur l'expédition de Madagascar ». Schwartzkoppen accompagne ces dates de nombreux détails, mais je soupçonne que, sur l'agenda où il a pris ces dates, ces détails ne figuraient pas et qu'il les a tirés de sa mémoire. Or, celle-ci a été incontestablement en défaut pour le petit bleu. Pour celui-ci, il dit : « Comme, après sa visite du 20 février, Esterhazy n'apparut plus pendant un temps assez long, je lui envoyai du début de mars un petit bleu. Je suis certain de l'avoir jeté moi-même dans la boîte du bureau de poste de la rue [illisible]. Je ne crois pas impossible que j'aie été suivi et que la carte ait été prise là avant d'être timbrée. » C'est certainement par une erreur de mémoire qu'il écrit cela : il a jeté ce petit bleu dans la corbeille à papier, et si

ses souvenirs sont si inexacts sur ce qu'il a fait en mars 1896, *a fortiori* le sont-ils sur ce qui s'est passé en août 1894; sur son agenda, il n'y avait vraisemblablement que des dates (envoi de lettres, paiements, etc.). Pour l'histoire de l'affaire Dreyfus, il serait à souhaiter que les parties des pages d'août et de septembre de cet agenda relatives à Esterhazy soient publiées; jusqu'à cette publication, on se trouvera au sujet des détails sur un terrain mouvant.

Mais les dates sont *sûres* à un ou deux jours près; la trahison d'Esterhazy a donc commencé le 20 juillet. Or, une des pièces du dossier secret communiqué aux juges le 22 décembre 1894 à l'insu de l'accusé et de son défenseur était formée des fragments d'un mémento écrit par Schwartzkoppen en allemand et ainsi conçu :

Doute. Preuve. Lettre de service; situation dangereuse pour moi avec un officier français. Ne pas conduire personnellement négociations. Apporter ce qu'il a. Absolute Ge... Bureau des Renseignements [ces trois mots en français]... aucune relation avec corps de troupes. Importance seulement... sortant du Ministère. Déjà quelque part avant.

Cette pièce, qui reçut en 1898 le n° 23 du dossier secret, n'était pas datée. Pour lui donner une date, Henry, quand il rechercha dans les papiers secrets du Bureau des Renseignements les pièces qui pouvaient sembler une charge contre Dreyfus, la rapprocha d'un télégramme du 27 décembre 1893, adressé en clair de Berlin à Schwartzkoppen et portant : « Choses... aucun signe d'état-major. » (N° 22 du dossier secret). La pièce 23 devenait ainsi une pièce du 27 décembre 1893 ou des jours suivants (1). Ce rapprochement date-t-il du moment où fut constitué le dossier secret qui fut communiqué aux juges à l'insu de Dreyfus et de Mᵉ Demange? C'est probable, quoique le commentaire, qui fut préparé par Du Paty pour accompagner les pièces de ce dossier, n'en parle pas, du moins sous la forme où nous connaissons ce commentaire. Mais Picquart, dans sa lettre du 14 septembre 1898, qui a fait la première connaître la pièce

(1) Notons que le général Mercier, à Rennes, aurait donné comme dates des pièces 22 et 23 le 25 décembre 1893 et le commencement de mai 1894. Mais ce sont probablement des fautes d'impression.

Doute, dit : « 1re pièce... Une lettre *avec une note*... Cette lettre, écrite en langue étrangère, est de fin 1893 ou 1894. »

Cette note était-elle le télégramme? C'est probable, étant donné la date attribuée par Picquart à la pièce Doute, mais quoique ni Picquart, ni les deux procureurs généraux, ni les deux rapporteurs de l'affaire, ne s'en soient aperçus, il était évident que le n° 23 ne pouvait être la suite du n° 22, car le télégramme parle de « choses d'état-major » reçues; or, la pièce Doute dit du traître : « Apporter ce qu'il a. » Le télégramme se réfère donc à quelque chose qui avait déjà été apporté. Si les deux pièces étaient en rapport ensemble, il fallait inverser leur ordre. Seul, Me Mornard, l'avocat de Dreyfus en cassation, exprima dès 1899 des doutes sur la version reçue. Ils le conduisirent à donner l'important renseignement suivant :

> La Cour sait d'ailleurs que ce télégramme (pièce 22) porte un cachet de l'administration française des télégraphes, *cachet dont la présence est restée inexplicable pour cette administration* et qui a été attribué à une erreur. Si l'on ne considère pas le mémento (pièce 23) comme une réponse à la pièce 22, mais comme une réponse aux propositions de l'espion, il s'explique facilement (*Cass.*, 1899, débats, 572.)

Donc, non seulement, s'il y a un lien entre les nos 22 et 23, leur ordre doit être inversé, mais de plus la date du télégramme est suspecte, résultant d'un cachet de la poste mis dans des conditions irrégulières. On sait combien l'idée qu'a eue Picquart de faire appliquer un cachet de la poste *sur un fac-simile* du petit bleu a provoqué d'accusations contre lui. Henry aurait-il eu recours à la même supercherie pour faire dater le télégramme? Il est vrai que Lauth a raconté au procès Zola (I, 302) que Picquart lui ayant dit : « Peut-être qu'à la poste on pourrait y apposer un cachet? », il lui répondit : « Je n'en suis pas sûr; pour ces questions-là, je crois qu'il ne faut pas le leur demander, ils ne sont pas toujours très complaisants. » Mais il semble bien résulter de cette réponse que Lauth avait connaissance d'une ou plusieurs tentatives antérieures : il a pu, parmi elles, y en avoir une qui a réussi. Les renseignements fournis par Schwartzkoppen prouvent que si le télégramme est du 27 décembre

1893, il n'avait aucun lien avec la pièce Doute. D'autre part, comme il était en allemand, il est invraisemblable que Henry, qui ne savait pas cette langue, l'ait complètement inventé. Il n'a donc vraisemblablement inventé que le lien entre les deux pièces. La pièce 23 avait certainement été communiquée au ministre quand elle a été reconstituée par Lauth. Donc, Mercier et Sandherr devaient, en novembre et décembre 1894, se rappeler, comme cet officier, l'avoir vue en juillet précédent; Henry savait d'autre part qu'il en trouverait la date dans le « bulletin » ou « bordereau » de communication au ministre. Les trois premiers, en ne s'opposant pas au rapprochement frauduleux imaginé par Henry, ont donc prouvé leur mauvaise foi.

Pourquoi Henry avait-il imaginé ce rapprochement frauduleux? Parce que les autres pièses dont fut constitué le dossier secret étaient d'une date *antérieure* à celle de la pièce qui indiquait le commencement de la trahison. Ces autres pièces étaient : 1° la lettre de Panizzardi relative à « l'ami » de Schwartzkoppen et au colonel Davignon; on fut forcé de la dater de février 1894 d'après un renseignement qu'elle contenait; 2° la pièce Canaille de D... (dite « document libérateur »), de 1892 d'après le colonel Cordier, de la fin de 1893 d'après Lauth, du 10 avril 1894 d'après une inscription faite «par un officier du service» (évidemment Henry) comme il a été constaté par la Cour de Cassation en 1904; cette Cour a de plus constaté qu'à cette date le « bordereau » de communication au ministre manquait, preuve que la date était fausse et que Henry, par précaution, avait détruit le bordereau qui pouvait révéler sa supercherie, ou choisi un jour où il n'y avait pas eu de bordereau. Cuignet a d'ailleurs, en 1899, reconnu que cette pièce ne s'applique pas à Dreyfus. Outre ces trois pièces, Henry en avait sorti d'autres de ses dossiers. Au procès Zola, il a dit : « J'ai retrouvé, je crois, 8 ou 9 pièces [6 à 8 d'après Mercier] » (I, 375-376). Sandherr fut chargé par Mercier de rédiger un commentaire destiné à montrer quelles révélations elles contenaient (Rennes, II, 221). Pour le rédiger, Sandherr, au lieu d'avoir recours à son subordonné Henry, fit appel à Du Paty qui appartenait à un autre service.

Sandherr étant mort peu après, on ne sait ce qui se passa entre lui et Du Paty que par les dépositions de ce dernier :

Cassation, 12 janv. 1899 : Sandherr m'a prié d'écrire une note sous ses yeux et avec sa collaboration, en vue d'établir la concordance entre certaines pièces qu'il m'a montrées... en vue d'établir qu'il y avait une trahison de l'Etat-major de l'armée... Les pièces énumérées par le c. Picquart faisaient partie de celles qui ont passé sous mes yeux...

1er *sept.* 1899 (*pendant le procès de Rennes*) : [J'ai été chargé d'établir un commentaire sur : 1°, 2°, 3° comme ci-dessus] ; 4° une déclaration du c. Henry ...relativement aux propos que lui aurait tenus une personne honorable; 5° des pièces dont je ne me rappelle plus la teneur ni l'objet, mais qui se rapportaient toutes à des faits contemporains du séjour du c. Dreyfus à l'Etat-major de l'armée. Aucune de ces pièces n'avait trait au télégramme chiffré de l'agent B [Panizzardi], ni à la fabrication d'un obus... Le commentaire que j'ai établi... avait pour but d'établir la corrélation entre les pièces 1-5...

Cassation, 22 *mars* 1904 (*Enq.*, I, 24) : Après avoir discuté ces pièces, le commentaire a été établi par moi servant de porte-plume et en quelque sorte sous la dictée de Sandherr. Il m'a retiré ce commentaire. Comme il y a eu plusieurs retrouches (on a recommencé plusieurs fois pour arriver à une rédaction définitive), j'ai pu conserver une minute qui n'est pas tout à fait, probablement, celle du commentaire qui a été remis au Ministre...

Cette minute, Du Paty en remit une copie à la Cour; elle n'établit de « concordance qu'entre les trois premières pièces et justifie ce qu'il avait dit à la Cour » : il avait seulement cherché à prouver que Dreyfus *pouvait être* le traître.

Mercier ne trouva pas suffisant le travail de Du Paty; il le fit recommencer, par Henry, semble-t-il; mais on n'a là-dessus que le renseignement suivant donné par Du Paty :

Enquête Tavernier (17 *juin* 1899) : [Du Paty cite un dialogue entre Henry et lui au sujet de la pièce Canaille de D...] : Henry, d'un air de plus en plus ingénu, dit alors : « En quoi cette pièce prouve-t-elle la culpabilité de Dreyfus? » Je lui répondis : « Vous le savez bien, farceur, puisque *c'est vous qui avez été chargé de constituer le petit dossier en* 1894 ». (Reinach, *Histoire*, I, p. 268.)

La phrase en italiques peut avoir deux sens : 1° c'est vous qui avez rédigé le commentaire; 2° c'est vous qui

aviez réuni les pièces. Ils sont exacts tous deux, car il y avait eu modification; Du Paty a dit en effet :

Rennes, I, 512 : S'il a été fait un commentaire sur ces deux sujets [télégramme chiffré Panizzardi du 2 nov. 1894 et fabrication d'un obus], j'y suis absolument étranger. Je n'ai collaboré à aucune notice biographique sur le c. Dreyfus. Il n'est pas impossible que le commentaire que j'avais établi avec le c. Sandherr ait servi d'élément à un travail plus étendu se rapportant à diverses phases de la vie militaire du c. Dreyfus. Mais si ce travail a été fait, ce que j'ignore absolument, j'y suis tout à fait étranger.

Cassation, 22 mars 1904 (I, 242) : Le commentaire que j'ai établi à ce moment [déc. 1894] *n'est pas celui dont la copie a été détruite en* 1897; car j'ai vu, en 1897, la copie qui a été détruite quelque temps après, et cette copie différait comme facies et comme détails du commentaire que j'avais établi... Ce n'est pas le commentaire que j'ai fait qui a été communiqué aux juges; je crois et même j'en ai la quasi-certitude, que c'est le commentaire dont j'ai vu la copie en 1897... — *Un membre de la Cour :* Il doit y avoir, si j'ai bien compris, deux commentaires; l'un qui serait une sorte de résumé des charges qui pouvaient peser contre Dreyfus, à raison de son séjour à Bourges, par exemple, et d'une série de faits. Puis un autre commentaire qui était une sorte de rattachement entre les diverses pièces qui ont été communiquées. La pièce à laquelle fait allusion M. le c. Du Paty paraît être dans ce moment-ci le second de ces deux commentaires? — *Du Paty :* Oui. — *Un membre de la Cour :* Il y a bien eu deux commentaires? — *Du Paty :* Pas dans le sens que vous dites... Je suis uniquement le rédacteur du commentaire dont je viens de parler et qui porte sur quatre pièces... dont aucune n'a trait à l'Ecole de pyrotechnie et à ce que vous venez de dire. Y a-t-il eu un autre commentaire établi parlant de ces choses? Je l'ignore, c'est possible. En tout cas, je crois que le commentaire qui a été détruit en 1897 ne parlait pas de l'Ecole de pyrotechnie. C'est uniquement un commentaire-rattachement entre les diverses pièces secrètes.

Le commentaire détruit en 1897 fut brûlé par Mercier lui-même : il ne voulait pas qu'il reste de spécimen des fourberies qu'avait contenues le dossier secret. Mais Picquart avait vu cet exemplaire du commentaire; il a rapporté qu'il établissait une concordance entre 4 pièces et que la 4ᵉ n'était pas celle dont parle Du Paty ci-dessus, mais une note non datée du « policier libre » Guénée avertissant que

l'attaché militaire d'Espagne était allé en Suisse; or, Schwartzkoppen avait dit au 2e bureau qu'il était surpris de ce voyage; cet étonnement « hypocrite » était considéré comme la preuve qu'il avait été prévenu que notre Etat-major était au courant.

M. J. Reinach a écrit (*Histoire*, I, 604) :

C'est bien le commentaire de Du Paty que Picquart, qui connaissait l'écriture de son collègue, a lu à la fin d'août 1896, quand il se fit remettre par Gribelin « le petit dossier ».

C'est en partie une erreur; Picquart n'a dit ni devant la Cour de Cassation (I, 133), ni à Rennes (I, 400) qu'il avait reconnu l'écriture de Du Paty; il a jugé que c'était le commentaire de Du Paty « d'après ce qui lui avait dit le colonel Sandherr ». Donc, le commentaire de Du Paty avait été retouché et recopié, puis, vraisemblablement, Mercier ne l'a pas trouvé *assez fort* et a laissé cette copie à Henry, qu'il s'était adjoint pour cette besogne et qui alors fit un commentaire encore plus fort, celui qui a servi. Sur ce que contenait cette dernière édition, on a la déposition à Rennes du capitaine Freystaetter, l'un des juges de 1894. Cet officier déclara que le dossier secret avait contenu :

1° Une notice biographique imputant à Dreyfus des trahisons commises à l'Ecole de Bourges, à l'Ecole de Guerre et pendant son séjour à l'état-major; [2°-3° Les pièces Canaille de D.. et Davignon;] 4° Une dépêche d'un attaché militaire étranger, dépêche qui affirmait très nettement la culpabilité de l'accusé. Cette dépêche, si j'ai bonne mémoire, est ainsi conçue : « Dreyfus arrêté, émissaire prévenu. » — *Mercier*. M. le c. Freystaetter... a parlé de documents livrés... par le c. Dreyfus pendant qu'il était à l'Ecole de pyrotechnie. A quels documents a-t-il voulu faire allusion? — *Freystaetter*. Je sais que cela concerne un obus... J'affirme qu'il y avait « Dreyfus arrêté, émissaire prévenu ». Il y avait encore autre chose que je n'affirme pas, je crois qu'il y avait « précautions prises »... Je n'ai pas dit du tout qu'il y avait une dépêche ou une pièce quelconque parlant de l'obus. J'ai tout bonnement dit qu'il y avait dans le commentaire une accusation de trahison qui concernait précisément une trahison faite à l'Ecole de pyrotechnie et j'affirme que cela concernait un obus... — *Mercier*. Pour le chargement des obus à mélinite, il n'a pas pu en

être fait état en 1894, puisqu'à ce moment-là, on a demandé à la Direction ce qui s'est passé pour l'obus en question, et que la direction n'a pas pu retrouver le dossier. Ce n'est que plus tard, en 1897, ou même 1898, je crois, que la Direction de l'artillerie en a fait état...

Mercier avait nié précédemment avoir communiqué la dépêche en 1894, et cependant, en Cassation et à Rennes, lui et ses alliés ont appuyé leur argumentation sur des succédanés de cette dépêche (sous sa forme fausse) et sur des prétendues trahisons de Dreyfus à Bourges et à l'Ecole de guerre (Cuignet, *Cass.*, I, 360-371; Roget, *Cass.*, I, 64-66; Mercier, *Rennes*, I, 134, II, 228). La constatation qu'il y a eu trois états successifs du dossier secret constitue donc un commencement de preuve de la déposition Freystaetter. Mais, même sous sa forme primitive, le dossier secret constituait un faux par attribution de dates fausses à deux des documents.

EMILE LALOY.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Emmanuel Buenzod : *Mozart*, Rieder. — Charles Tournemire : *César Franck*, Delagrave. — Mémento.

En 1956, nous fêterons le deuxième centenaire de la naissance de Mozart. Il reste un quart de siècle aux musicographes qui, à l'exemple de M. Buenzod, voudraient situer le caractère de l'œuvre mozartienne mieux, ou sur un autre plan, que ne le fit — à quelques rares exceptions près — la critique en général.

Il nous est difficile d'évaluer, en nombre, le public qui lit les ouvrages de musicologie et par là d'en supputer la portée. Plus le sujet en est célèbre et classé, moins peut-être s'éveille la curiosité du lecteur, qui croit bonnement être déjà suffisamment renseigné :

« L'image et l'anecdote ont à tel point popularisé la matière de notre sujet qu'il devient de plus en plus nécessaire d'opérer un choix rigoureux entre trop d'éléments que la complaisance et la facilité auraient beau jeu de grouper à leur guise. »

Voilà bien précisées les vues de notre auteur et le **Mozart**

proposé par M. E. Buenzod contient, sous sa forme concise, un essai de *restitution* qui rejoint sans nul doute l'opinion des musiciens. Cette opinion, du moins je me plais à l'imaginer conforme à la mienne (naturellement!) voit l'esthétique de Mozart beaucoup plus en profondeur que son amabilité apparente ne le laisse *a priori* soupçonner. Or, a-t-on jamais présenté autre personnalité au public que celle de l' « aimable » Mozart?

« Le Mozart dont chacun parle est devenu personnage de *chromo* précisément parce qu'on ne s'est accoutumé à considérer en lui que deux ou trois vertus immuables et qui permettent une synthèse commode : pureté+charme+mesure= perfection. »

Il est bien certain que cette formule est déficitaire sinon tout à fait fausse. Il y manque au moins deux facteurs importants et qui, chez Mozart, — *comme* chez Bach et Beethoven — sont la Puissance et cette qualité d'émotion profonde que nous trouvons chez Fauré, où, d'ailleurs, ne sait pas davantage la déceler un public à courte vue.

Aussi bien n'est-ce pas une boutade de dire que l'on connaît peu, en définitive, l'œuvre de Mozart. M. Charles Malherbe évalue à 754 pièces *finies* l'apport de Mozart. Or, il est à peine exact d'avancer que nous en entendons la dixième partie. Mais ne voyons pas dans ce fait une excuse au manque de pénétration dont on a accumulé les preuves. Des pages archiconnues comme l'air de Pamina dans la *Flûte enchantée* suffisent amplement cependant à fournir tous coefficients nécessaires pour une évaluation complète des caractéristiques du génie de Mozart. Des indications de ce genre — indications fulgurantes, pourrait-on dire — existent ailleurs que dans la page citée. Je l'ai citée, je le répète, parce qu'elle ne peut se classer dans les pages peu entendues et aussi pour la secrète correspondance qu'elle présente avec le splendide *Libera me* du *Requiem* de Fauré. De tels accents ne sont pas chez Mozart une exception, ils peuvent d'autant moins l'être en raison de cette rapidité « hallucinante » de composition à laquelle le maître fut toujours contraint au cours de sa courte vie, rapidité qui garantit la sincérité native de l'expression. L'année de sa mort, en 1791, d'avril à décembre, Mozart

écrivit la *Flûte Enchantée*, le *Requiem* et *Clémence* et *Titus!*

Une autre idée toute faite et qu'il était nécessaire de réformer est aussi la croyance générale en la gratitude de Vienne envers un génie dont les Viennois ont fait un symbole de leur propre personnalité. Gratitude très à retardement, qu'il ne nous est pas absolument désagréable de voir rappelée sous ce jour cru que l'Histoire projette assez impitoyablement sur la Légende :

« Mais il est dit que, jusqu'à la fin, Vienne décevra celui qui, entre tous les grands maîtres qu'elle a vu passer, lui aura prodigué avec la plus éblouissante abondance les témoignages de son génie. »

Ceci à propos de *Don Juan :*

« Que l'administration du théâtre impérial n'accepte de monter qu'à contre-cœur et l'accueil que le public viennois réserve au chef-d'œuvre n'évoque que de fort loin l'enthousiasme de Prague. L'opinion générale est que c'est là de la musique trop compliquée et qui « contient beaucoup trop de notes ». On connaît le mot de Joseph II : « Ce n'est certes pas là une nourriture qui convienne à l'estomac de mes Viennois. »

Le propos de Joseph II consacrait, sans qu'il s'en doutât, la validité du génie de Mozart. J'ai toujours vu que le musicien auquel, une fois au moins, l'on n'avait pas adressé reproche semblable avait peu de chance de nous laisser une œuvre solide. Je pense à Florent-Schmitt... et peut-être aussi à la reconnaissance que nous devrions à celui qui nous donnerait la formule d'écrire un accord de quelque densité sans en exprimer aucune des notes! de moduler sans altérations... d'écrire une page d'orchestre sans instruments.

C'est cependant sur des bases à peu près conforme à cette formule que quelques cauteleux débrouillards tentèrent un retour à Mozart. On en mesure de suite l'erreur fondamentale, car, je l'espère du moins, il est inutile d'insister sur la prodigieuse science d'écriture et la plénitude harmonique du limpide Mozart.

« Notre époque, qui a vu se manifester récemment un mouvement de faveur assez général pour que l'on ait pu parler d'un « retour à Mozart », a-t-elle vraiment conscience

de ce qui constitue l'immortalité du maître et, plus encore, de cet isolement grandiose qui, dans le ciel de la musique, projette comme le rayonnement d'une lumière abstraite? Je ne sais : il est si difficile, même chez les meilleurs, de faire le départ entre la sincérité et l'influence du snobisme ambiant! Que dans cette résurrection, tout arbitraire, hélas, et fragmentaire à laquelle nous assistons, un goût paradoxal et, somme toute, assez hypocrite de la simplicité, curieusement successif à une période de déchaînement intense, ait joué son rôle, cela n'est que trop certain. Mais on peut admettre aussi que la perfection formelle de l'œuvre de Mozart, l'étincellement lucide qu'elle dégage, ont fasciné fort à propos maints bons esprits las de trop de prestiges troubles, de raffinements morbides et quintessenciés. »

La vérité est que l'art de Mozart n'est pas simple, mais que le génie du musicien, servi par un métier extraordinaire, a su tout agencer dans une ordonnance tellement nette, que toute la clarté de son œuvre vient de la souplesse d'une langue si riche qu'aucune expression ne lui demeure interdite; et aussi que :

« Nulle destinée d'artiste, mieux que celle de Mozart, ne montre que la création véritable est une incessante transmutation des valeurs et que l'assimilation des principaux styles d'une époque n'est inconciliable ni avec la manifestation pleine et entière d'une personnalité puissante ni même avec la prescience d'un idéal que dérobent encore les voiles de l'avenir. »

Enfin, il y a le fameux « malgré soi » dont se sont servis à toutes fins utilitaires quelques vitrioleurs du dernier bateau, mais qui, chez Mozart, pose le problème du génie. Ce côté surnaturel de l'individu qui pourrait bien être l'ordre supérieur du naturel, comme le dit M. Buenzod, est exposé dans une étude approfondie de la nature humaine de Mozart mise en parallèle avec l'esprit créateur du musicien :

« Ne craignons pas de soulever le voile et de montrer derrière l'enjouement, l'empressement et la bonne grâce, je ne sais quoi de blême, d'aveugle, de forcené qui se raidit... Souffrance d'un désaccord que rien ne peut atténuer ! Cette nature *moyenne*, que dévore un incoercible génie, entend

retentir en elle les mots de la sentence : « Joue-leur, puisque te voilà condamné à vivre parmi leur grasse quiétude, la comédie de la bonhomie et de l'entrain. Mais je suis ton orgueil : tu es Mozart. »

Ce qu'il prit soin de cacher aux yeux de ses contemporains, Mozart le mit cependant dans son œuvre. C'est elle qui, à nos yeux, témoigne avant tout de l'homme véridique. Nous n'avons donc plus aucune excuse à ne pas réagir contre le « chromo ». Après d'autres, M. Buenzod a fait son devoir d'honnête homme et d'artiste, nous ne saurions trop l'en féliciter et aussi d'avoir mis à nu une plaie qui ronge nombre de nos contemporains :

« *Par horreur du sentiment,* bientôt suspect à l'égal de la sentimentalité, on ferme les yeux sur ce qui, dans son génie, aparait trop suavement mélancolique ou délicieux. Pourtant le vrai Mozart est là : à qui sait conclure sa paix avec soi-même, à qui ose s'abandonner, l'homme et l'œuvre peuvent encore et pourront toujours apparaître en leur miraculeuse jeunesse. »

Je ne veux oublier de signaler l'iconographie nombreuse et particulièrement soignée qui orne ce livre, et d'ailleurs tous ceux que publient depuis déjà longtemps les Editions Rieder. Outre l'attrait que présentent les planches, celles-ci constituent une documentation de premier ordre. Souvent trop absorbé par le sujet, j'ai omis de mentionner ce complément, très éloquent lui aussi; je ne voulais point, aujourd'hui, ne pas réparer cette négligence.

§

M. Charles Tournemire, le prodigieux compositeur d'une suite de pages sans équivalent dans la littérature de l'orgue et que l'auteur a réunies sous le titre général de l'*Orgue Mystique*, est le digne successeur de César Franck à la console illustre de l'Eglise de Sainte-Clotilde. Par cette mystérieuse loi d'équilibre, contre quoi les hommes ne peuvent rien, se trouve réalisée l'une des plus harmonieuses transmissions de pouvoirs que l'on ait pu constater au cours d'un demi-siècle. Ici tout concorde, le lieu et l'esprit. Non seulement M. Charles Tournemire nous donne une suite logique aux *Trois Chorals,*

dans ce même esprit de hardiesse qui fut celui de Franck, mais aussi il a hérité du maître ce don exceptionnel de l'improvisation qui jadis impressionna si fort Franz Liszt.

L'hommage que, dans son livre : **César Franck,** M. Charles Tournemire rend à son maître comporte des accents qui émeuvent. Dans ses phrases courtes, hachées et quelque peu haletantes — si peu « arrangées » que le littérateur n'y trouvera peut-être pas son compte — le musicien dit cependant tout ce qu'il a à dire et ce que l'on attend. Une intense vie intérieure donne aux idées ce caractère éruptif que l'on trouve généralement aux propos de ceux qui vivent le plus souvent dans la méditation et le silence. Lyrisme spécial et lapidaire qu'ont tous ceux qu'animent une foi profonde et le sentiment vrai que « les contemplatifs ne sont pas étrangers aux destinées du monde ». (Ernest Hello.)

Les considérations mystiques » et les « Réflexions sur l'Art » pour ne parler que des idées exprimées dans ces deux chapitres, ont une portée d'ordre général. Elles coïncident avec le souci que manifestent maints artistes et bon nombre d'historiens de voir de plus près l'ensemble des forces qui firent du XIIIe siècle un siècle d'épanouissement de la pensée humaine, dans tous les domaines de son activité et de sa mystique :

« Au cœur du XIIIe siècle, époque sans égale, s'élaborait la la musique polyphonique, préparée timidement depuis deux siècles. D'autre part, le peuple avait su conserver en son âme : l'amour, le respect de l'Idéal. N'avait-il pas apporté son concours, pierre à pierre, à l'édification de nos incomparables cathédrales? Le « profane » ne l'emportait pas sur la grandeur morale. Ceci ne tuait pas cela.

« ...Après mille neuf cent trente années de christianisme, on reste confondu, au lendemain de la plus dévastatrice des guerres, de la sécheresse, de l'égoïsme, de l'orgueil de ceux qui ont cependant pour mission de répandre sur terre « la rosée bienfaisante » nécessaire à la vie de l'âme, en créant l'œuvre d'art.

« Par miracle, le « parfum » du XIIIe siècle ne s'était pas évaporé... Il fut respiré par les Frescobaldi, Wagner, Paul Verlaine, César Franck et quelques autres. Parfum très doux

qui, par un ciel pur, guide les pas du voyageur meurtri sur le sentier de la vérité, de l'amour. »

Toute l'éthique de M. Ch. Tournemire nous apparaît dans ces lignes. Au moment où vient de disparaître une des plus nobles figures de la musique : Vincent d'Indy, pourquoi la *Schola Cantorum* ne tournerait-elle pas les yeux vers l'auteur de ces musiques « orantes » et combien hardies, vers un artiste dont la parfaite dignité et la solide conscience peuvent, de lui, faire un chef?

De César Franck, M. Ch. Tournemire conserve un souvenir ébloui et si vivace qu'il nous semble qu'hier encore, nous eussions pu rencontrer côte à côte le maître et l'élève. M. Tournemire doit à la précision de sa mémoire de pouvoir, dans son livre, dire les *intentions de l'auteur lui-même* sur l'esprit et l'interprétation de son œuvre, particulièrement de l'œuvre d'orgue et aussi du *Quintette* et de la *Sonate*. Ajouté à l'intérêt général de l'ouvrage, celui qui s'attache à des points précis, d'exécution, de registration, de mouvements et de nuances, est d'une haute importance. Enfin la place quasi prépondérante qu'attribue, aux *Trois Chorals,* M. Charles Tournemire ne vient pas d'une sorte de prédilection de l'organiste pour cette œuvre, mais bien de l'admiration foncière du musicien pour les qualités musicales et l'élévation de la pensée qui caractérisent ces pages admirables.

Le livre de M. Tournemire est un acte de foi et une grande leçon; il démontre la vérité de cet aphorisme : « Comprendre c'est égaler. »

MÉMENTO. — L'année 1931 a été particulièrement marquée par une nombreuse production d'ouvrages sur la Musique. J'ai devant moi une bonne douzaine d'œuvres qu'on ne peut lire hâtivement. Parmi celles-ci, j'ai, souventes fois, dû feuilleter les deux volumes précieux que mon ami René Dumesnil a publiés sous le titre *La Musique contemporaine en France* (collection Armand Collin). La besogne que s'est imposée l'auteur n'était certes pas mince, et surtout présentait, du point de vue critique, de nombreuses difficultés. L'étude embrasse toute notre activité musicale depuis 1871. Donc, à quelques exceptions près, les musiciens étudiés et cités sont encore vivants, ce qui n'est pas pour simplifier les choses! La moindre

omission, toutes nuances de critique, aussi infimes soient-elles, qui pourraient être sujettes à caution n'eussent pas manqué d'être, à court délai, amèrement reprochées à l'auteur de cette anthologie. Or, depuis la publication de l'ouvrage, pas ou peu de plaintes ont été élevées, et par contre les services rendus sont considérables. Il est excellent aussi de mettre en évidence la formidable activité musicale dont notre pays peut être justement fier, sa reconnaissance allant à tous ceux de nos musiciens de la fin du XIXe siècle qui, avec une énergie et une foi admirables, ont peiné pour que nous aboutissions aujourd'hui à cette renaissance effective de l'*esprit* musical, en France, que René Dumesnil constate en fin de son étude.

Autre chose qui apparaîtra tout naturellement aux lecteurs de *La Musique contemporaine en France* est que Paris est devenu le centre de l'univers musical. Peut-être par la force aussi de faits extra-musicaux, mais il n'en est pas moins vrai que les compositeurs étrangers exercent, et parmi les plus célèbres, leur activité à Paris.

On comprendra comment nous sommes arrivés à un tel résultat — par étapes successives mais dont l'enchaînement est logique — en lisant l'ouvrage de René Dumesnil, écrit clairement, dans une ordonnance précise, sans sécheresse, sans l'ombre de pédantisme, mais avec optimisme, sincérité et le beau désir de servir. Aussi sommes-nous heureux d'escompter le plaisir que nous aurons désormais à lire, ici même, la critique d'un écrivain aimant de tout son cœur la musique et notre musique nationale.

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES ANTIQUES

Marc le Diacre : *Vie de Porphyre*, texte établi, traduit et commenté par Henri Grégoire et M.-A. Kugener, Collection byzantine, Les Belles-Lettres. — *Euripide*, t. I et II, texte établi et traduit par Louis Méridier, Les Belles-Lettres. — L. Méridier : « *Hippolyte* », *d'Euripide*, étude et analyse, librairie Mellottée. — Pierre Lavedan : *Dictionnaire illustré de la Mythologie et des antiquités grecques et romaines*, Hachette.

Largement commentée et savamment traduite par ses deux éditeurs, la **Vie de Porphyre,** évêque de Gaza, qu'il faut bien se garder de confondre avec le philosophe néoplatonicien du même nom qui édita les œuvres de Plotin, est un des plus curieux et des plus piquants documents que nous puissions avoir, non seulement sur la cour des empereurs de Byzance, au temps d'Arcadius, d'Eudoxie et de saint Jean Chrysos-

tome, mais sur la façon dont les chrétiens entendaient poursuivre l'évangélisation des païens. Cet ouvrage, par la précision pittoresque de ses informations, la couleur sans défiance et la verdeur indiscrète de sa naïveté, a tout l'intérêt palpitant d'un conte véridique et d'un roman tristement fantaisiste. Son auteur est Marc le Diacre. Originaire de la province d'Asie, il était calligraphe de son métier. Pour vénérer les Lieux Saints, il vint à Jérusalem et s'y fixa, tout en gagnant sa vie. Ce fut là qu'il rencontra Porphyre. Né à Thessalonique, vers 347, d'une illustre famille, Porphyre avait quitté sa ville et ses richesses pour embrasser la vie des solitaires. Après avoir vécu cinq ans dans le désert de Scété, il s'était rendu, lui aussi, à Jérusalem. Atteint d'une cirrhose du foie, il ne pouvait marcher que courbé et appuyé sur un bâton. Il n'en laissait pas moins de visiter quotidiennement et pieusement les saints Lieux. Ce fut au cours d'une de ces visites que Marc le rencontra. Prenant pitié de lui, le calligraphe se mit à son service et ne le quitta plus. Lorsque Porphyre fut nommé évêque de Gaza, Marc l'accompagna, et le nouvel évêque ordonna diacre son « fidèle second ». Or, les habitants de Gaza, grande ville du pays des Philistins, étaient rebelles à la foi nouvelle qu'y venaient propager Porphyre et son suivant. A Maïouma, port de Gaza, le christianisme avait déjà pris pied; mais ces gens de marine étaient en grande partie des étrangers, où dominaient les *marchands de vin*, immigrés de l'Egypte voisine, et les vrais Gazéens, fiers de leur antique passé, méprisaient ces trafiquants sans race et sans racines. Par contre, dans Gaza même, les chrétiens n'étaient qu'une poignée : deux cent quatre-vingts en tout, sur cinquante ou soixante mille citoyens. Le paganisme y était si florissant que la ville possédait plusieurs temples, dont le principal était dédié à Marnas, sorte de Zeus crétois que l'on vénérait sous le nom de *Seigneur de la pluie*. L'empereur Arcadius tolérait qu'on n'appliquât point aux riches Gazéens les édits qui prohibaient les sacrifices païens, car la ville et son port versaient au fisc des sommes considérables. Aussi, lorsque Porphyre arriva dans son évêché, son fanatisme obtus ne vit pas sans jalousie et sans haine la foule des citadins se presser dans le somptueux temple du Seigneur

de la pluie. N'arrivant à rien par la prédication, l'ascète du désert de Nitrie envoya son diacre à Byzance, solliciter de l'empereur la suppression pure et simple des temples, des idoles et surtout du plus vaste et du plus fréquenté, le *Marnéion*. Marc obtint l'édit désiré, et un exécuteur des ordres impériaux l'accompagna à Gaza. Ce haut dignitaire ferma les temples et, sous peine de mort, en défendit l'accès. Toutefois, il se laissa corrompre; et, clandestinement, le temple de Marnas resta ouvert aux oracles et au culte. L'insolence obstinée des païens continuait à exaspérer le zèle envieux de l'évêque. Pour en finir, Porphyre décida d'aller lui-même implorer à Byzance la destruction des temples et la fin des idoles. On ne lira pas sans un vif intérêt comment, grâce au concours de l'impératrice Eudoxie, l'évêque de Gaza obtint d'Arcadius, qui, par égard pour le trésor public, ne voulait pas offusquer les bons contribuables qu'étaient les Gazéens, la démolition du temple de Marnas. Muni de l'ordre impérial, escorté d'une petite armée de démolisseurs, Porphyre fit à Gaza une entrée triomphante. Une statue d'Aphrodite éclata, lorsqu'elle vit passer, en tête du cortège, le signe de la croix. Au milieu des gémissements des païens, que l'on frappait à coups de lanières et de bâtons, et de l'immense allégresse des chrétiens triomphants, les démolisseurs, aidés des gens du port, passèrent dix jours à détruire les temples et à brûler les idoles. Quant au *Marnéion*, les uns proposaient de le démolir, d'autres de l'incendier, d'autres enfin de le purifier et de le changer en église. Ce fut au cours de ces délibérations, écrit Marc le diacre, « que le Seigneur révéla ce qu'il fallait en faire et comment il convenait de s'y prendre pour incendier le temple ». Tandis qu'on célébrait l'office, un enfant de sept ans s'écria tout à coup : « Brûlez le temple et brûlez-le de la façon que voici : apportez de la poix liquide, du soufre et de la graisse de porc, mêlez les trois choses, enduisez-en les portes de bronze, mettez-y le feu, et le temple ainsi tout entier flambera. » Forts de cette recette, les incendiaires, conformément aux paroles inspirées de l'enfant, enduisirent de graisse et de soufre les portes du temple, firent une oraison et mirent le feu aux portes. L'édifice prit feu et brûla tout entier. Et, ajoute l'historien qui ne ra-

conte, dit-il, que ce qu'il a vu, « parmi les soldats et les étrangers, tous ceux qui le pouvaient dérobaient au brasier ce qu'ils trouvaient à prendre, or, argent, fer et plomb ». Le *Marnéion* mit plusieurs jours à brûler. Lorsqu'il ne fut plus qu'un monceau de débris et de cendres, le saint évêque ordonna que les plaques de revêtement du temple consumé serviraient à paver la place précédant l'église que l'on allait édifier sur son emplacement, et cela, pour que ces plaques, réputées inviolables et sacrées, soient foulées aux pieds « non seulement par les hommes, mais par les femmes, les chiens, les porcs et autres animaux »! Pour purifier la ville, on fit ensuite une perquisition chez les particuliers. Toutes les idoles qu'on y trouvait furent livrées au feu ou jetées au bourbier. Les livres eurent le même sort que les dieux.

Telle était la façon dont s'y prenait une intolérance bornée pour faire disparaître toute la gloire d'un passé, que s'efforcent aujourd'hui de ressusciter l'archéologie et la philologie. Continuant sa noble tâche de lumineuse restauration des textes, la *Collection des Universités de France* vient de nous donner les deux premiers volumes de l'œuvre d'**Euripide.** Le texte en a été établi et traduit par Louis Méridier, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Ces deux premiers volumes contiennent : *Le Cyclope, Alceste, Médée, les Héraclides, Hippolyte, Andromaque, Hécube.* Le texte, par le savant et judicieux éditeur, est établi avec tout le soin désirable. Chaque pièce est précédée d'une intéressante notice qui nous renseigne à propos sur tout ce que la plus moderne exégèse peut avoir à nous dire sur la date de composition de chaque tragédie, sur les sources et les circonstances de leur inspiration, et sur les caractères des protagonistes et des personnages du drame. Faite par un helléniste éminent, la traduction, qui accompagne le texte, se fait remarquer par sa scrupuleuse et nette fidélité. Non content de nous avoir donné le texte et la traduction de sept tragédies d'Euripide, sur les dix-neuf qui nous restent — Euripide en avait écrit quatre-vingt-douze — M. Louis Méridier vient encore de publier, dans la collection intitulée : *Les chefs-d'œuvre de la Littérature expliqués,* sous la direction de René Doumic, de l'Académie française, un remarquable ou-

vrage, dont la connaissance est indispensable au public curieux de l'œuvre d'Euripide. En se proposant d'étudier et d'analyser « **Hippolyte** » **d'Euripide,** c'est, au reflet de cette magnifique tragédie, toute l'œuvre du poète tragique que le commentateur étudie et explique. Un tel livre, nous le répétons, devait être classique; nous n'en connaissons pas qui, par l'intérêt, la science serrée mais abordable et le souci constant de la clarté, puisse plus sûrement et plus agréablement servir d'introduction et de préparation à la lecture et à la compréhension du plus tragique des poètes tragiques.

Pour venir en aide au public, de plus en plus nombreux, qui heureusement s'intéresse aux lettres, aux arts et aux civilisations de l'antiquité, M. Pierre Lavedan vient de publier un **Dictionnaire illustré de la Mythologie et des antiquités grecqes et romaines.** Ce nouvel ouvrage, magnifiquement présenté et copieusement illustré correspond à un besoin précis. La commodité de son format, la qualité et le goût de ses articles, en font un agréable et pratique instrument de travail. Il n'était pas, en effet, à la portée de tout le monde, d'avoir sous la main et de pouvoir facilement consulter le fameux mais volumineux *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio. Plus réduit, mais non moins scientifique et exact, ce nouveau dictionnaire présente même sur son illustre devancier l'avantage d'avoir été mis à jour d'après tous les travaux qui ont été publiés et toutes les recherches qui ont été entreprises jusqu'en 1931. Pour en faciliter la consultation, l'auteur a classé tous les articles dont il traite d'après la nomenclature française, exceptionnellement d'après la latine, lorsqu'il ne se trouvait nul mot correspondant. Une grande place y est occupée par la Mythologie, et les articles consacrés aux dieux, aux fêtes et aux rites sont d'une remarquable et sûre information, tout en restant dans les claires limites d'un savoureux raccourci. L'Archéologie, l'Histoire y sont aussi à l'honneur, et il n'est pas jusqu'aux plus intimes détails de la vie publique ou privée des Anciens qui n'y figurent, illustrés, commentés et mis ainsi à la portée de tout esprit curieux ou cultivé.

MARIO MEUNIER.

LETTRES ESPAGNOLES

E. Gimenez Caballero : *Trabalenguas sobre España* (C.I.A.P.). — René Bouvier : *Quevedo, Homme du Diable, Homme de Dieu*, suivi de traductions diverses, par Jean Camp (Honoré Champion). — Sainte Thérèse de Jésus : *Obras Completas* (M. Aguilar). — *Romancero Español*, préface de Luis Santullano (M. Aguilar). — Jaime de Brunet : *La Buena Causa* (Bermejillo Pasajes). — Clarin : *La Regenta* (Ed. Maucci). — Clarin : *Su Unico Hijo* (Renacimiento). — R. Descalzo, R. Duyos Plà y Beltran : *Murta* (Valence). — Mémento.

Curieux esprit, visionnaire, ahurissant de verve, paradoxal plus peut-être par méthode d'investigation psychologique que par parti-pris d'épater, Gimenez Caballero est hors la foi. Avec lui, je comprends le paganisme espagnol, plus personnel que tout autre et confondant volontiers, avec la meilleure grâce du monde, du reste, les Dieux avec le Moi... Après avoir revendiqué l'expérience de voyages extra-rapides à travers l'Europe, surtout de capitales à capitales, voici que notre auteur nous livre dans ses **Trabalenguas Sobre Espana** un guide spirituel de cette péninsule dont la génération républicaine espagnole se lasse de voir les étrangers chercher à en extraire seulement un pittoresque d'opéra-comique. Avec une passion purement morale, cet étrange bouquin ressemble aux images d'autrefois où les âges de la vie étaient symbolisés par un personnage toujours de plus en plus vieux, gravissant un escalier. Gimenez Caballero, de paradoxes en paradoxes, toujours plus riche aujourd'hui que demain en association d'idées bizarres, étalage d'érudition, et langues qui fourchent comme disent les gens du peuple, cherche à grimper sur les points essentiels de la psychologie espagnole pour redescendre d'un bond dans ces abîmes de contradictions, de personnalités isolées, de l'Espagne. Du moins ,c'est ainsi que je vois l'Ibérie. Dans un itinéraire générique qu'il appelle : la couleur de l'Espagne, il ironise : « L'Espagne nouvelle et grande, dit-il, celle qui une fois de plus se rapproche, n'aura plus de couleur. » Lisez qu'elle veut être purement nationaliste. L'auteur, exagérant à son tour le romantisme exagéré des spectateurs étrangers de la vie espagnole, a peur que, dans le domaine intellectuel, l'on classe l'Espagne parmi les peuples de couleur, car il s'écrie : « Notre empire colonial terminé, nous ne voulons

plus rien savoir de la couleur. » Dans l'Espagne très espagnole, à la Gimenez Caballero, que reste-t-il donc de l'Espagne? D'après notre auteur, son itinéraire religieux se résumerait dans celui de la Castille. L'Aragon serait le domaine de la turbulence. Valence celui de la violence. Ce qui surprendra beaucoup de lecteurs, c'est que l'Andalousie représenterait la mesure. Pour bien le prouver, ce texte-là est écrit en anglais... Revenons aux lettres espagnoles. La volonté serait l'apanage de la Catalogne. Malheureusement, l'auteur ne s'en est pas expliqué dans la langue de Josep Carner. Le même livre, qui aurait dû être édité chez Berlitz, contient une explication de Goya en italien, une glose d'Alexandre le Grand en français, et si les musées doivent fournir un prétexte à quelques pages d'allemand, le guide de l'année littéraire est en anglais... C'est assez prouver que les partisans du nationalisme espagnol peuvent s'en expliquer dans toutes les langues importantes d'Europe. Entre les pages en espagnol, je choisirai un chapitre sur Juan Valéra, où Gimenez Caballero, après avoir étudié les diverses influences qui agirent sur Valéra, dit justement de lui qu'il fut « l'esprit de la clarté dans l'antre de confusions de l'Espagne ».

Cette conscience d'un explosif mélange de sentiments, d'une perpétuelle rivalité d'idéaux, ce duel fabuleux de légendes contraires, ne date pas d'hier! Voyons plutôt le **Quevedo** de M. René Bouvier. C'est un de ces livres grands, si nourris de faits, si généreux dans leurs concepts, qu'ils en arrivent à embrasser l'histoire d'un pays tout en ne serrant qu'un homme, et parviennent à l'universel à travers l'étude d'une époque. M. René Bouvier aura rempli un chapitre de la littérature alors qu'il se proposait de traiter de l'œuvre d'un écrivain. Si bien que le critique, talonné par l'actualité et plutôt que de risquer de trahir la pensée de l'auteur, en remet souvent l'examen à plus tard qu'il ne voudrait. Nous remontons donc aux débuts de l'effondrement espagnol. Les juifs bannis, les Maurisques soumis, et l'attente de l'or d'Amérique suppléant à tout travail. La Cour invente Madrid en plein désert, improvisation bien espagnole. Intrigues, concussions de toutes sortes, le temps est venu pour que brille et s'impose, sans rien changer d'ailleurs, un grand mécontent,

un pamphlétaire. Le sort veut que ce soit un myope, à ce point myope que ses lunettes fourniront un modèle à des générations de myopes : jusqu'à l'actuelle République, on disait encore en parlant de certaines besicles des *quevedos*. Les vitupérations de ce poète reflètent bien l'éducation pleine à la fois de dialectique et d'administration dans la passion, qu'il reçut chez les Jésuites. Une noblesse qui déduit de ses titres plutôt un droit à la morgue qu'un devoir d'héroïsme surexcite son orgueil. Entre le péril d'une instruction plus brillante que profonde et le danger d'une éducation plus militaire que sociale, Quevedo est sauvé par ce sens de la vie, ce besoin de réalisme purement espagnols. Chaque fois que le réalisme devient la finalité d'une activité morale : religieuse, littéraire ou picturale, elle aboutit à ces sermons vulgaires, à ces mauvaises toiles de bons peintres, à ces livres tout en mouvement, mais sans corps, qui correspondent dans le domaine spirituel si magnifique de l'Espagne à ce que représente de familiarité basse, dans un palais, le geste du caballero qui expectore à côté du crachoir. Mais, plus souvent dans toute son Histoire, le réalisme a sauvé l'Espagne. Contre la véritable inquisition de l'Espagne, qui n'a pas été celle des supplices corporels, mais l'obsession imposée de certaines idées très étroites et l'emprisonnement dans une doctrine, c'est le besoin du réalisme, cette passison profondément ibérique pour la vie, qui libéra quelques esprits. Quevedo fut ce qu'une culture primaire fait appeler un « Européen ». C'est-à-dire qu'il était un humaniste et un *honnête homme,* soucieux de ce que les écrivains étrangers peuvent produire d'intéressant, enfin un homme universel. M. René Bouvier marque aussi fort bien les caractéristiques de l'œuvre quevedienne : ouvrages burlesques, puis satiriques, et ensuite politiques et après, religieux. Il démasque avec raison le côté hâtif et superficiel de bien de ses œuvres. Car c'est encore un trait tellement espagnol! Ce qu'un ouvrage doit comporter de senti, de perception presque brutale de la vie, du sentiment et non de l'intelligence (ceci est français) de la Nature, d'emprise mais non d'explication d'un personnage, enfin tout ce qui est du domaine affectif dans l'art, c'est-à-dire aussi ce qui ne demande ni réflexion ni labeur de biblio-

thèques, ni lente préparation, brille chez Quevedo. Quoique ce ne soit pas proprement sa caractéristique, un paresseux peut être génial. Une certaine répulsion à l'application stricte sur un sujet donné demeure fort compatible avec un besoin d'activité qu'on est convenu d'appeler dévorante, sans doute parce qu'elle commence par absorber, sans leur laisser le temps de mûrir, les fruits dont elle a envie. Témoin Quevedo. Son biographe nous le montre premier ministre, conjuré, courtisan agité. Mais les préférences de M. René Bouvier vont évidemment à l'écrivain. Dans deux magistrales pages, M. René Bouvier suit pas à pas *La Politique de Dieu.* Il place au-desssus de tout *L'heure de tous ou la fortune raisonnable.* Il voit en elle, malgré ce défaut aussi très espagnol de ne pas savoir se borner, une cime dans la littérature espagnole. Un politique, un psychologue, un véritable peintre s'y révèlent. Pour le poète, notre critique en note le gongorisme ou le ton lapidaire dignes de Malherbe. Vu dans tout son ensemble, le Quevedo reconstitué par M. René Bouvier demeurera un ouvrage essentiel. Il est complet grâce aux traductions, faites avec infiniment de soin et de bonheur par M. Jean Camp, lequel a donné des extraits de *l'Heure de Tous* et a fait un véritable tour de force en traduisant en vers des sonnets du poète. M. Jean Camp permet ainsi au lecteur à qui l'espagnol ne serait pas familier de contrôler par lui-même le bien-fondé de cette explication quevedienne.

Puisque nous sommes dans le classique, signalons l'édition sur papier bible, vraiment parfaite au point de vue impression, encore que les marges en soient quelque peu étroites, des **Obras Completas** de sainte Thérèse de Jésus. Le volume porte comme avec légèreté ses 2.000 pages et c'est à mon avis l'édition la plus pratique d'un très bon texte des œuvres complètes de sainte Thérèse. L'étude préliminaire de M. Luis Santullano sait utiliser avec grâce les opinions de commentateurs variés, cite Perez de Ayala et Unamuno et fait rentrer dans la conception religieuse une sainte dont certains veulent faire une simple exaltée.

Avec les blancs nécessaires, aussi maniable, malgré ses quelque deux mille pages, le **Romancero Espanol** que publient les éditions Aguilar, nous donne un choix vraiment

intelligemment et sensiblement fait, des plus fameux aussi bien que des plus inconnus *romances* anciens et modernes de l'Espagne. Les *romances* historiques occupent une grande place, datent de l'époque carolingienne, des rois d'Asturies et de Léon, ou des Comtes de Castilles. Le cycle du Cid constitue un véritable recueil. Beaucoup de lecteurs trouveront avec intérêt l'épopée des *romances* des pays frontières et celle des Maurisques. Les *romances* juifs, si mal connus en général, sont au nombre de quinze et suffisent pour qu'on puisse se faire une opinion sur un sujet aussi palpitant. M. Luis Santullano arrive en quelques lignes d'introduction à résumer la position des chansons de geste après les réfutations de Milà et Fontanals par Menendez Pidal et un parallèle ingénieux et juste entre le *Romancero espagnol* et les poètes homériques, avant la *Résurrection d'Homère* de Victor Bérard ou ce *Pour mieux connaître Homère* de Michel Bréal.

J'entends les vivants réclamer! Place à eux. D'abord un roman de Jaime de Brunet : **La Buena causa** qui nous donne la température d'un complot politique. Une jeune fille, moderne Espagne, travaille chez son père qui se trouve être l'oncle du protagoniste. Une rivalité entre les deux jeunes gens suffira pour que le romancier nous fasse sentir la nécessité d'un changement de régime d'après ses personnages. A dire le vrai, le complot est, ici, plus moral que dramatique. Le lecteur y trouvera, à travers les péripéties de comités révolutionnaires menacés de prison, des programmes soutenus avec force, des états d'âme, des individus que les journaux ont fait connaître — sous d'autres noms — à propos d'événements politiques. Le style en est aisé et des pages rurales permettent à un lyrisme latent de se manifester. Ce livre a été choisi comme le « meilleur du mois ».

Nouvelle édition de **La Regenta** de Leopoldo Alas ou Clarin. Roman en deux volumes qui fait penser à du Dickens, débordant de notations exactes, d'observations minutieuses sur la vie espagnole. Le même écrivain fait aussi l'objet d'une réédition élégante de **L'Unique Fils**, son roman si vivant, et Renacimiento publie ses œuvres complètes.

Un surréalisme levantin (la revue paraît à Valence, capi-

tale du levant espagnol) surgit avec cette publication : **Murta** que dirige Ramon Descalzo, aidé de Rafael Duyos et de Pla i Beltran. Juan Chabas écrit : « Ce qu'on ne voit pas bien depuis la Puerta del Sol, c'est la frontière française ». Poèmes de sensations rapides, cherchant à ne pas être victimes des ronronnements de mots. Un effort très actuel.

MÉMENTO. — Pour passer en revue les actualités journalistiques, découpons dans *Informaciones,* de Madrid, un article de Luis de Valencia sur le mythe, créateur de l'Histoire. L'auteur y fait montre d'un sens réel du passé. — Le même journal publie, ce qui semble la réciproque de l'article précédent, une étude de Luis Astrana Marin sur la façon dont Lope de Vega transforma la légende en Histoire.

— Le *Bulletin des Langues méridionales* annonce que l'éminent professeur d'espagnol à la Faculté des Lettres de Montpellier, Jean Amade, vient d'être reçu membre de l'Académie des Sciences et Lettres de cette ville, juste hommage à l'auteur du *Romantisme Catalan,* car cet hispanisant est aussi catalanisant.

L'intéressante revue : *Aragon* publie dans ses derniers numéros une étude archéologique sur le cloître primitif de la cathédrale de Jaca; un article sur Daroca et le sculpteur Juan de la Huerta; une sorte de liste de concordances historiques relatives au Saint Graal et à l'Aragon; une page sur le séjour du poète Adolphe Becquer à Vèruela; l'état des dernières découvertes archéologiques sur l'emplacement de la muraille romaine de Saragosse, signé du savant Andrés Gimenez Soler et l'opinion de M. Albareda sur la Chapelle des Corporaux de Daroca.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Ingjald Nissen : *Sjelelige Kriser i menneskets Liv; Henrik Ibsen og den moderne psykologi* (*Crises psychiques dans la Vie humaine; Henrik Ibsen et la psychologie moderne*), Aschehoug, Oslo. — A. E. Zucker : *Ibsen the Master Builder*, Thornton Butterworth, Londres; *La Vie d'Ibsen*, traduite par Louise Servicen, Gallimard. — Mémento.

Le théâtre d'Ibsen nous présente un certain nombre de **Crises psychiques dans la Vie humaine,** et l'on n'est pas surpris de trouver ce titre complété par : *Henrik Ibsen et la psychologie moderne*. Mais une étude de ce genre, aujourd'hui, est assez différente de ce qu'elle aurait été à l'époque où parurent les pièces que M. Ingjald Nissen a spécialement

analysées, car les théories qu'il applique n'existaient pas encore. Elles n'existaient pas, du moins, à l'état de système formulé. Il paraît qu'elles étaient déjà nettement conçues, — et précisément par l'esprit d'Ibsen. M. Nissen déclare que « c'est dans *le Canard sauvage* qu'il montre la pénétration psychologique tout à fait consciente, qui nous oblige à dire qu'Ibsen a devancé la psychologie individuelle ». Et par les mots « psychologie individuelle » est ici désignée, bien entendu, la « science » toute récente hors de laquelle il n'est pas de psychologie, comme chacun sait. Le livre est donc un hommage à un grand précurseur, hommage d'autant plus mérité que, fait bien rare, on le trouve impeccable dans sa conception de la doctrine. Il n'y avait eu jusqu'ici qu'Athéné, je crois, qui eût été aussi parfaite dès sa première apparition.

L'ouvrage comprend une partie sur la psychologie personnelle d'Ibsen, où l'auteur se montre fort bien renseigné par la documentation très sûre du professeur Halvdan Koht, mais où apparaît d'autant mieux l'arbitraire de sa méthode. Il dit, par exemple, à propos du père d'Ibsen, grand causeur, vaniteux, et volontiers caustique :

Il n'y a aucun doute que la manière d'être du père a suscité chez le fils un sentiment d'infériorité. Le fils n'a certainement pas été au niveau de l'esprit brillant du père. Je crois que nous avons le droit de voir dans l'art de la réplique incisive, chez Ibsen, plus tard, une compensation de cette infériorité vis-à-vis de son père.

Je crois qu'Ibsen n'a pas du tout éprouvé ce sentiment d'infériorité, car il n'était pas concurrent de son père sur ce point avant l'âge de huit ans, et après cet âge, c'est-à-dire après la faillite de Knud Ibsen, il y a des raisons de croire que l'esprit du père excitait chez le fils un sentiment de mépris plutôt que de jalousie et d'infériorité. Certes, la jeunesse d'Ibsen a développé chez lui un besoin exceptionnellement impérieux de compensations, et le sentiment d'amertume a aiguisé ses répliques, aussi bien dans la vie que dans son théâtre, mais l'amertume d'une infériorité sur ce point vis-à-vis de son père n'y a été pour rien. C'est d'ailleurs surtout plus tard, après la trentaine, que, sous des influences évidentes, il est devenu de plus en plus sarcastique.

L'erreur vient en ce cas de l'interprétation forcée d'un fait arbitrairement isolé, mais exact. Parfois les faits sont déformés, afin qu'ils se prêtent mieux à l'illustration de la théorie. C'est ainsi que, dans les trois parties de *Empereur et Galiléen* (il y en avait trois primitivement), M. I Nissen voit que le problème change de l'une à l'autre, ce qu'il explique parce qu'Ibsen les a écrites lorsqu'il était à différentes périodes de la crise de puissance, qu'un homme correct, je veux dire conforme à la doctrine, traverse de 40 à 50 ans. Et alors il en vient à dire que la seconde partie fut écrite « quelques années » après la première, et la troisième après que le drame eut été mis de côté pendant « de nombreuses années ». Or, il est vrai qu'Ibsen s'est occupé de cette œuvre pendant neuf ans (de 36 à 45 ans), mais les trois parties ont été composées et écrites sans longs intervalles au cours de trois années.

Les drames analysés sont *Le Canard sauvage*, *Rosmersholm* et *Hedda Gabler*, et ce sont les phénomènes sexuels qui, d'après l'auteur, sont presque uniquement le ressort de l'action. Que, dans des drames aussi profondément réalistes que ceux d'Ibsen, on trouve matière à interpréter les particularités sexuelles des personnages, comme on peut le faire pour des êtres vivants, cela est bien évident, et cela n'est pas sans intérêt. Mais cela devient ici l'essentiel, et le véritable sujet de ces trois drames, qui ne sont d'ailleurs étudiés qu'à titre d'exemples. Et n'oublions pas que ces sujets ont été consciemment ainsi traités et conçus par Ibsen.

Il paraît que « tous les hommes qui ont un rôle principal dans les drames sociaux d'Ibsen souffrent d'impuissance ». Tel est le cas, du moins, à partir de Hjalmar Ekdal, du *Canard sauvage*. Et c'est là, sans doute, « la vengeance d'Ibsen contre les gardiens de la morale norvégiens, qui lui avaient infligé son formidable complexe d'infériorité ».

L'homosexualité ne peut manquer d'intervenir, au moins comme disposition. L'auteur la voit dans le *Canard* et dans *Rosmersholm*, car Rosmer a grandement subi l'influence d'Ulrik Brendel, qui est sexuellement pervers. Celui-ci « a eu un grand pouvoir sur une nature sensible comme Rosmer. Si cela aussi a été jusqu'à des actes sexuels pervers n'est pas

exprimé directement ». Il faut croire que non, car M. Ingjald Nissen insiste à plusieurs reprises sur la précision et la clarté des indications fournies par Ibsen. Il aurait donc pu affirmer que les tendances homosexuelles d'Ulrik Brendel et de Rosmer ne se sont pas réalisées pratiquement. Allons, tant mieux !

L'auteur rapeplle qu'Iben a été souvent étonné, parfois indigné des commentaires de ses œuvres, et se sent assuré qu'il apporte enfin l'interprétation vraie. Car les doctrines psychologiques nouvelles sont une foi. Je crois pourtant que si cet ouvrage avait paru vers 1895, en sorte qu'Ibsen aurait pu le lire, il n'aurait pas été moins surpris que ne l'aurait été Sophocle, si l'on avait essayé de lui expliquer ce que c'est que le complexe d'Œdipe.

Une étude d'ensemble sur la vie et l'œuvre d'Ibsen a été publiée sous le titre : *Ibsen le Constructeur* par M. A.-E. Zucker, professeur de littérature comparée à l'université de Maryland, et le livre a paru l'année dernière en français, quelque peu abrégé, sous le titre **La Vie d'Ibsen.** On a bien fait de traduire cet ouvrage, non parce qu'une vie du grand dramaturge aurait manqué dans l'abondante littérature biographique de ces dernières années, mais parce qu'il mérite d'être lu, sans faire double emploi avec le livre de M. Sigurd Höst, paru il y a quelques années. Il est d'ailleurs excellent qu'Ibsen soit ainsi présenté tantôt par un Norvégien, tantôt par un homme qui n'est pas un de ses compatriotes.

Rien de romancé, bien entendu, dans le volume de M. Zucker. Il est très vivant, agréable à lire, il crée l'atmosphère des milieux où Ibsen a successivement vécu, et l'on y voit le caractère de l'homme se former, se développer et se fixer, bref, il a toutes les qualités que l'on cherchait à donner aux vies romancées, mais tout cela est fondé sur une ample documentation recueillie à la fois dans les livres, revues, journaux, et sur place, aux lieux divers où Ibsen a séjourné M. Zucker a même pu causer avec des témoins survivants et apporter sa cueillette de menus faits nouveaux.

Mais qu'il est difficile de se représenter exactement un milieu du temps passé. Je peux citer quelques faits inexacts

dans cet ouvrage consciencieux. M. Zucker dit, par exemple, que le virtuose de Bull et Ibsen, qui fut appelé par lui au théâtre de Bergen, éprouvèrent l'un pour l'autre une vive affection, ce qui me paraît peu vraisemblable et ne repose, que je sache, sur aucun texte. Il raconte que la future belle-mère d'Ibsen avait coutume de se baigner tous les jours dans la mer à Bergen, et cela se trouve, en effet, dans les souvenirs de John Paulsen, mais les plus vieux Bergensois disent qu'en ce temps-là cette baignade d'une dame aurait semblé une excentricité si hardie qu'ils auraient conservé le souvenir précis du fait. D'où je conclus que John Paulsen, qui n'inventait rien, mais déformait par légèreté d'esprit, a sans doute confondu le temps de Bergen avec une période ultérieure de la vie de Magdalene Thoresen.

J'ai cité ces deux exemples pris dans les chapitres relatifs aux années qu'Ibsen a passées à Bergen parce que c'est la période qui m'est la plus présente à l'esprit, en ce moment où je viens de publier le tome III des Œuvres complètes d'Ibsen, qui aborde les œuvres de Bergen, et où j'achève le tome IV qui les complétera. Et cela me fait penser que si j'ai pu éviter les deux fautes indiquées, j'en ai sans doute laissé passer d'autres, malgré toutes mes lectures et mes conversations avec la plupart des Bergensois qui se rappellent, par tradition ou même personnellement, l'époque où Ibsen était instructeur du théâtre. Mais je me console en constatant que, malgré cela, M. Zucker a dû à ses recherches personnelles, et surtout au fait d'avoir pris contact avec les milieux qu'il décrit, de pouvoir donner, de ce chapitre de la vie d'Ibsen, un tableau qui me paraît, dans l'ensemble, correct et fidèle.

M. Zucker a beaucoup voyagé en Allemagne et consulté les sources allemandes, ce qui est important pour Ibsen, puisqu'il a passé à Dresde, puis à Munich, quinze années au cours desquelles il a été en contact avec les théâtres et les écrivains allemands. Et il connaît, naturellement, ce qui a été publié sur Ibsen aux Etats-Unis, où les nombreux immigrés d'origine scandinave ont fondé plusieurs revues littéraires en langues mêlées. C'est là qu'il a trouvé la solution d'un petit problème sans grand intérêt au fond, mais amusant : Terje Vigen, le héros du grand poème d'Ibsen, a-t-il

existé, comme la dernière strophe tendrait à le faire croire? Il paraît qu'un descendant de l'homme qui a raconté ses aventures à Ibsen et lui a ainsi suggéré son poème vit aux Etats-Unis, mais le poète a sensiblement modifié l'histoire, et l'homme ne s'appelait pas Terje Vigen.

Mais ce sont là des détails. Le fond de la documentation est surtout dans la correspondance, les introductions à la correspondance et aux œuvres posthumes par M. Halvdan Koht, et à son ouvrage sur Ibsen. Ce qui importe au lecteur, c'est la manière dont l'homme et l'œuvre sont présentés. Le livre de M. Zucker est avant tout une biographie. On y voit le caractère d'Ibsen bien précisé par ses changements mêmes, et illustré par de nombreuses anecdotes, bien choisies pour le faire comprendre sous tous ses aspects, sans chercher à l'exalter ni à rien cacher de ce qui en lui a pu paraître mesquin ou ridicule. Mais c'est une vie où, passé l'âge de trente-six ans, — c'est-à-dire passé le moment où va commencer, avec *Brand*, la série des œuvres connues en France — il n'y a plus d'autres événements que l'accueil tantôt favorable, tantôt défavorable fait à ses pièces. Vainement on chercherait un autre écrivain dont la vie soit aussi complètement confondue avec l'histoire de son œuvre, sans que presque rien d'autre y intervienne. M. Zucker ne donne pas d'analyse, ni de longs commentaires des drames, mais il en raconte la genèse, et fait ainsi apparaître à quel point leur succession a été logique, si l'on tient compte de l'accueil qu'elles recevaient. Chacune appelait pour ainsi dire la suivante, à moins que l'incompréhension du public déterminât un changement de direction. C'est ce qui fait que cette biographie, dont les événements ne sont qu'une succession de pièces, coule d'un cours uni, sans arrêt. Et telle a été, en effet, la vie d'Ibsen.

Mémento. — Je dois mentionner ici le livre de M. Robert Neiiendam : *Mennesker og Masker* (*Gens et Masques*), réunion de diverses études sur le théâtre danois, dont la première « Montaigu était-il l'élève personnel de Molière? » a d'abord paru dans la traduction que j'en ai donnée dans le *Mercure* du 15 septembre dernier.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES CHINOISES

G. Soulié de Morant : *Soun Iat-senn;* Nouvelle Revue Française.

Le conflit sino-japonais, qui s'aggrave, met en lumière l'isolement moral et intellectuel de la France et son encerclement méthodique par les Anglo-Saxons et l'Allemagne.

La presse française elle-même ne publie que des informations tendancieuses. La compréhension du public est délibérément faussée. Le moyen employé est bien simple. Nous en avons profité avant et pendant la guerre et nous devrions le connaître. Ce moyen, le voici : la possession des lignes de transmission avec et sans fil; l'envoi continuel de télégrammes dont le texte omet une partie de la vérité afin que ce qui en reste suggère le contraire de ce qui est; l'envoi de fausses nouvelles dont le démenti est donné tardivement, après effet produit.

La France avait un câble en Extrême-Orient : elle l'a cédé il y a beau temps. Elle a bâti deux stations sans fil en Chine. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, qui veulent rester maîtres du marché chinois, ont poussé les Chinois à protester et nous avons cédé. En même temps, des fonds américains construisaient l'énorme station chinoise qui est près de Changhaï, avec droit de passer leurs nouvelles de presse. Aussi voit-on dans toute la presse française l'origine américaine du télégramme indiqué par les mots : *Press Wireless.*

L'opinion publique est faite maintenant : les Japonais ont violé la concession internationale de Changhaï en y débarquant des troupes. Ils agissent contrairement à toutes les conventions. Les noms des quartiers de Changhaï sont habilement mélangés pour donner à penser que les Japonais combattent sur les concessions mêmes. C'est en toutes petites lettres que l'on annonce la présence de Hall, l'as américain, à la tête de l'aviation chinoise, sans ajouter que ces avions de guerre sont fournis par les Etats-Unis contrairement au traité des 9 puissances qu'ils invoquent contre le Japon. Ces avions sont pour la plupart montés par des Américains.

En fait, il faut savoir que Changhaï est fort complexe. Il y a d'abord les premières concessions européennes. En 1843,

les Anglais obtinrent un terrain désert en aval de la cité chinoise (entre les actuels avenue Edward VII, Peking road et Fu Kien road). Ce terrain devait être réservé aux Anglais, mais un consul américain, en 1847, s'y installa en dépit des protestations anglaises et chinoises. En 1844, la France obtint un terrain bordant au sud celui des Anglais, entre eux et la ville chinoise. En 1848, l'évêque américain Boone obtint un terrain à quelques centaines de mètres au nord des Anglais, et de l'autre côté de la rivière Rong ou de Soutcheou; c'est le quartier de Hong-kew (en fait Rong-kreou).

C'est en 1863 que les terrains anglais et américain furent unis officiellement sous le titre de « International Settlement ». La France garda sa concession séparée. Depuis lors, des extensions successives ont été accordées par la Chine à plusieurs reprises. L'étendue de la Ville étrangère est de plusieurs kilomètres de diamètre. La concession française seule a plus de 300.000 habitants, dont 5 à 6.000 étrangers.

La défense de la ville est assurée par le Corps des Volontaires. Les Français ont leur troupe spéciale. De plus, en cas de danger, les navires de guerre en station débarquent des corps de troupes selon les besoins. Les Japonais, autant que tous les autres étrangers, ont donc le droit et le devoir d'y entretenir des troupes en cas de danger, à plus forte raison quand les attaques possibles sont suscitées par un conflit avec le Japon.

En dehors de la Ville étrangère, les Chinois ont, depuis longtemps, massé des troupes. Ils attendent l'occasion du pillage magnifique que serait la prise de Changhaï. Les lignes de chemin de fer et les gares sont en dehors des concessions, même la gare dite Centrale, ce qui fait croire à une gare au centre de la ville. Chapeï est à un kilomètre au moins au nord de la Ville européenne, relié par des maisons en bois. Poutong est un quartier sur la rive est du fleuve, le Roangpou (en anglais Huangpu ou Hwangpu).

Ces faits établis, contre qui le Japon combat-il? Le Gouvernement de Nanking, fantôme créé par l'ignorance avide des puissances, a déclaré qu'il ne déclarerait pas la guerre et ne donnerait pas à ses tropes l'ordre d'attaquer ni de combattre.

Alors, les troupes chinoises de Changhaï combattent pour leur propre compte? Révolte militaire? Ou tentative de pillage pour se payer des soldes en retard? Sur quels mots joue-t-on pour duper le public?

La dissimulation de ces faits par le monopole américain de la presse française est à rapprocher du fait que les avions chinois sont fournis et montés par des Américains. Concluons donc qu'il y a hostilité visible des Etats-Unis contre le Japon et propagande mondiale anti-japonaise. Que prépare cette propagande coûteuse?

Le peuple chinois, lui, ne songe qu'à une chose : réaliser l'idéal de Soun Iat-senn; éveiller l'humanité entière au fait qu'elle est perpétuellement dupée par ses exploiteurs; l'amener à une compréhension mondiale de son intérêt commun, qui est une entente amicale universelle contre les profiteurs de la politique, de la finance et du commerce.

Soun Iat-senn (je viens d'étudier sous ce titre sa vie et son œuvre) a écrit l'histoire de sa vie. J'en donne la traduction avec les explications nécessaires. Il a, par discours ou livres nombreux, expliqué son idéal. Je le résume.

Son idée maîtresse est que le peuple, enfin, prenne et garde constamment ses pouvoirs. Les gouvernements doivent être les secrétaires du Peuple, de l'Humanité, et non ses maîtres.

Le peuple, chaque personne qui paye un impôt, doit voter lui-même sur l'emploi proposé des sommes obtenues, et sur le chiffre à imposer pour l'année suivante. Et chaque personne doit avoir voix en proportion de ce qu'elle paye.

Pour les affaires militaires, préparation ou guerre, ceux qui combattraient auraient seuls des voix.

Les Parlements et les Gouvernements sont constamment contrôlés par leurs électeurs. Le même nombre de voix qui a élu peut, à tout propos, casser le député. Et tout député ainsi cassé doit passer en jugement devant un tribunal d'électeurs.

Toute loi que les députés ne proposent pas peut être votée directement par le peuple. Toute loi votée par les députés peut être repoussée par le peuple, le tout à la même majorité qui a élu le député.

« Pour votre nourriture, dit-il, prendrez-vous l'engagement

de garder votre cuisinier quatre ans; de manger tout ce qu'il vous donnera, sans rien dire; de payer toutes les dettes qu'il fera en votre nom; de vous suicider s'il le désire; et le tout sans punition, sans aucune sanction? Pourquoi donc agir ainsi pour votre cuisine politique? »

Aussi loin du bolchevisme que de nos fausses démocraties, l'œuvre de Soun Iat-senn apporte une vision de bon sens, sinon de réalisme, sur des maux dont l'humanité meurt. Elle vaut d'être étudiée, ne fût-ce que pour comprendre l'immense Chine moderne.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

E. Lémonon : *La Nouvelle Europe Centrale et son bilan économique*, Paris, Alcan, 1931. — Maurice Hamburger : *Léon Bourgeois, la politique radicale-socialiste, la doctrine de la solidarité, l'arbitrage international et la Société des Nations*, Marcel Rivière. — Jean Jaurès : *Œuvres, textes annotés par Max Bonnafous. Pour la paix*, 1° *les alliances européennes (1887-1903)*; 2° *la paix menacée (1903-1906)*, Rieder.

Le livre de M. Lémonon, **la Nouvelle Europe Centrale et son bilan économique,** présente, à côté de raisonnements bien déduits et d'observations justes, tant de choses vues à distance et d'inexactitudes de détail qu'on serait tenté d'y voir un travail d'amateur plutôt que de professionnel des questions étrangères. D'abord la pensée de l'auteur ne se dégage pas avec toute la clarté désirable. Sans aller jusqu'à dire que les Etats successeurs de l'Autriche-Hongrie ne sont pas viables, M. Lémonon incline à penser que l'absence d'une unité économique correspondant à celle de l'ancienne Double Monarchie nuit au développement de l'Europe Centrale. Il dit et répète qu'il conviendrait de refaire, sur le plan économique, « une Autriche-Hongrie sans les Habsbourg (1) ». En réalité, il ne semble viser qu'une partie de l'Autriche-Hongrie : l'Autriche, la Hongrie et la Tchécoslovaquie. Il souligne le fait que, dans la nouvelle union économique, les nations garderaient leur indépendance politique. Nous sommes ici un

(1) L'expression d' « Empire austro-hongrois » employée par l'auteur est commode, mais inexacte : c'est tout au plus jusqu'à l'*Ausgleich* de 1867 qu'on pouvait parler d'Empire autrichien.

peu dans l'abstrait : faut-il rappeler à l'auteur que les peuples de l'Europe centrale et sud-orientale ont autant lutté pour leur indépendance économique que pour leur indépendance politique et que, dès leurs premiers efforts pour se libérer, ils ont professé l'idée que celle-ci n'était rien sans celle-là. M. Lémonon envisage une interdépendance économique assez étroite entre son « Autriche-Hongrie sans les Habsbourg » et une confédération balkanique. L'originalité et — convenons-en — l'inattendu de son système consiste à prendre pour trait d'union entre ces deux « blocs » la Roumanie et surtout la Pologne, dont les intérêts s'orientent vers la Baltique. Il est assez difficile de saisir le sens de cette liaison. Quand M. Lémonon parle d'Etats successeurs, il affecte de ne connaître que ceux qui sont exclusivement constitués par des territoires ci-devant austro-hongrois. Il professe un peu hâtivement que la Yougoslavie et la Roumanie n'ont pas d'intérêts immédiats avec la Tchécoslovaquie, et c'est pour cette raison qu'on le voit chercher le contact par la Pologne. Ne serait-il pas plus rationnel de parler de contact entre un « bloc industriel », tchéco-polono-autrichien, et un « bloc agraire » balkano-danubien comprenant la Hongrie, la Yougoslavie, la Roumanie et la Bulgarie?

Dans son exposé sur la situation politique des divers pays, M. Lémonon emploie visiblement des mesures inégales. Ce serait peut-être son droit si sa documentation n'était pas si souvent claudicante. Je m'abstiens de critiquer les jugements à la vérité sommaires qu'il porte sur la Petite Entente, « œuvre franco-tchécoslovaque » (?) dans la solidité de laquelle il ne fait apparemment pas grand fond, et sur la Yougoslavie, « pays que tout divise », dit-il, « être disproportionné », « corps sans âme », « masse informe », etc. Ce sont là des opinions : l'auteur ne nous oblige pas à les partager. Par contre, nous ne saurions laisser passer nombre d'affirmations aventureuses ou franchement erronées. Parlant de l'Autriche, M. Lémonon ne tient pas suffisamment compte que c'est un Etat successeur comme les autres, et dont la population, en dépit de maints privilèges, déclara souvent ne pas pouvoir « sich national voll ausleben » sous le sceptre des Habsbourg. Il n'est pas exact que le lendemain de la

guerre ait trouvé les seuls chrétiens-sociaux au pouvoir; en réalité ce fut une coalition chrétienne-sociale et social-démocrate, avec M. Reiner comme chancelier, qui gouverna.

Pour ce qui est de la Hongrie, observons que les 72 % de territoire perdus par ce pays comprennent la Croatie-Slavonie qui ne fit jamais partie de la Hongrie proprement dite, mais était rattachée à celle-ci par une union dont le caractère juridique a été vivement controversé depuis 1868. En déplorant la dislocation de l'ancien réseau de chemins de fer hongrois, M. Lémonon oublie de dire que ce réseau avait été conçu à l'encontre des véritables nécessités économiques, dans le seul but de faire converger tout le trafic vers la capitale, au profit de la domination magyare. Appeler l'affaire des faux billets français « l'acte de deux hommes » est un euphémisme : renvoyons l'auteur aux violents débats qui ont eu lieu les 1er et 2 décembre dernier à la Chambre des députés au sujet des complicités engagées dans cette aventure. Ajoutons qu'il n'y a pas en Hongrie « un » parti démocrate et social-démocrate : ce sont deux partis différents et M. Karoly Rassayy n'est le chef que du premier. Et M. Lémonon oublie que le comte Jules Andrassy n'était plus au nombre des vivants quand son livre a paru. Il dit d'excellentes choses sur le traité de Trianon, mais il ne flatte guère la vanité de lord Rothermere en le qualifiant de « rédacteur en chef » du *Daily Mail*. C'est comme s'il faisait de M. Coty le rédacteur en chef de l'*Ami du Peuple*. Et le comte Bethlen dont l'auteur pense beaucoup de bien (ce qui est encore son droit) n'a pas toujours été aussi discret qu'on nous le dit dans la question revisionniste : il y a une célèbre allusion au « veston mal boutonné » qui est dans toutes les mémoires.

M. Lémonon n'a pour la Tchécoslovaquie qu'une bienveillance intermittente. Il lui refuse la cohésion et l'unité. C'est un point de vue. Mais dire qu'il n'y a guère d'affinités entre Tchèques et Slovaques (2), c'est une affirmation que Hlinka et Juriga eux-mêmes dans leurs plus âpres cam-

(2) « La Tchécoslovaquie n'est rien d'autre qu'une petite Autriche; ...tous les éléments qui la composent, même quand ils voisinent, ne se comprennent ni ne se fondent. »

pagnes n'ont jamais émise. Parler des Slovaques sous la domination impériale est une erreur; ils n'ont été que sous la domination royale hongroise. Prétendre que ce sont les patriotes tchèques seulement qui ont préparé à l'étranger l'action tchécoslovaque en citant les noms de Stefanik et de Masaryk est une contradiction dont M. Lémonon paraît lui-même s'aviser par la suite. Le nombre restreint de Polonais (3) vivant dans les districts frontières ne permet aucunement de parler d'eux comme d'une minorité influant sur l'équilibre ou la cohésion de l'Etat tchécoslovaque. Il est assez injuste de parler de « clergé catholique germanisant » en Bohême, car, au temps de l'Autriche, certains des militants nationalistes tchèques (Mgr Zahradnik et autres) sont sortis des rangs du haut clergé. Et le parti populiste constitue une des forces importantes du pays. Lors de la « Los von Rom Bewegung », nombre de pangermanistes se firent luthériens en prétendant précisément que le clergé catholique favorisait la « tchéquisation ».

La Yougoslavie, maintenant. Les conventions de Nettuno ne sont pas, comme le laisse croire l'auteur, un accord de rapprochement politique, mais simplement un anneau dans la chaîne des ententes juridiques ou techniques réglant des questions laissées en suspens par les traités de Rapallo et de Rome. M. Lémonon paraît supposer que Prague exerce une grande influence sur la politique yougoslave; c'est une méconnaissance des réalités psychologiques. Dans la mesure où il est légitime de parler de « deux courants » dans la Petite Entente, il ne saurait s'agir, comme le croit M. Lémonon, « du courant de Prague » et du « courant de Rome », mais de la prédominance alternative des intérêts d'Europe centrale et des intérêts d'Europe sud-orientale.

M. Lémonon n'aperçoit aucun lien entre les régions yougoslaves. Et la tradition des Goundoulitch, des Katchitch-Miochitch, des Strossmayer, du prince Michel? Et les liens entre les deux universités, l'unité intellectuelle serbo-croate précédant l'unité politique? Rien de tout cela ne compte-t-il pour M. Lémonon? Celui-ci a la main large quand il parle

(3) Ils étaient 75.656 en 1921, tous dans le district de Moravska Ostrava.

des minorités en Yougoslavie. Il place les Arméniens au rang de celles-ci. A part quelques marchands de café et de fabricants de « vodenitsé », il faut une loupe pour les découvrir. Selon lui, les Yougoslaves n'auraient pas fait de grands progrès depuis la guerre; Belgrade serait un bourg à peine urbanisé, etc. Affirmations gratuites et qui montrent simplement que l'auteur n'a pas parcouru le pays depuis longtemps. Il nous dit, p. 138, que les produits agricoles yougoslaves représentent 60 % des exportations et l'industrie forestière 80 % : mystère de l'arithmétique. Il s'étonne du grand nombre des partis yougoslaves, mais, en comptant un « groupe agrarien croate » indépendant du partie raditchiste, il « en remet », comme on dit vulgairement. M. Raditch n'a pas été ministre de l'instruction publique dans le gouvernement du Bloc du 27 juillet 1924; il était encore à l'étranger. Le gouvernement de Pâques 1927 (Voukitchévitch) ne fut pas radical, mais de coalition. C'est une insinuation discutable que de croire que le crime de la Skoupchtina fut une réponse à l'opposition : M. Lémonon se contredit lui-même sur ce point puisqu'il croit que Pounicha Ratchitch a tué deux « démocrates », donc deux membres de la majorité. Sans parler de confusions quasi inextricables entre démocrates et démocrates indépendants, entre « raditchistes » et « croates »; ne sachant que faire des musulmans de Bosnie, M. Lémonon les appelle « bosniaques » tout court. L'auteur paraît croire que la Macédoine a été donnée aux Serbes par les traités de 1919-1920; erreur, il s'agit des traités mettant fin aux guerres de 1912-1913. *Quid* enfin de l'hinterland de Zara qui aurait été donné à l'Italie?

Parlant de l'Albanie, M. Lémonon en fait « une petite république balkanique »; depuis août 1928, l'Albanie est un royaume.

Et voici la Roumanie. Les généralités mêmes sont incorrectement énoncées. M. Lémonon nous parle de « la Roumanie agrandie, sur la Hongrie et la Russie, de la Bessarabie, de la Bukovine et de la Transylvanie ». Faut-il donc lui rappeler que la Grande Roumanie a détaché : de la Hongrie, la Transylvanie et le Banat roumain; de l'Autriche, la Bukovine; de

la Russie, la Bessarabie; et — en 1913 — de la Bulgarie la Dobroudja méridionale? A l'encontre de ce que pense M. Lémonon, dans les provinces ci-devant hongroises, c'est précisément l'ancien parti national roumain d'avant-guerre qui a gardé sa cohésion pour se rattacher plus tard les tsaranistes. Parler de « renversement sans égal dans les annales parlementaires » à propos des élections national-tsaranistes du 15 décembre 1928, c'est ignorer ou oublier qu'aux élections Averesco de 1920 le parti antérieurement au pouvoir était tombé à 9 députés. L'auteur parle des Germains d'origine prussienne et saxonne installés sur le sol roumain. La minorité allemande est surtout d'origine souabe dans le Banat et saxonne en Transylvanie. Parler de l'alliance polono-roumaine comme d'une assurance contre la Hongrie, c'est méconnaître l'*a b c* des affinités politiques en Europe orientale. Jamais la Pologne n'a participé à une action antimagyare. Elle cultive au contraire des sympathies platoniques à l'égard de ce pays (qui offre avec elle certaines analogies de structure sociale), sympathies remontant au temps des « armées de la liberté » (Bem, Dembinski, Wysocki, etc.) et, plus loin encore, aux rois communs.

Que dire des mutilations de noms étrangers qui abondent dans ce livre? Peut-être sont-elles imputables au typographe; dans ce cas, celui-ci a exagéré. Relevons au hasard : *Aponyi* pour Apponyi, *Chigi* pour Chiggi, *Driievitch* pour Drlyevitch, *Mastas* pour Nastas, *Obzar* pour Obzor, *Rachitch* pour Ratchitch, *Universal* et *Adeveral* pour Universul et Adeverul, *Krueger* pour Kreuger (le roi des allumettes), *Streseman* pour Stresemann, *Kurjei Poranny* pour Kurjer Poranny, *Devey* pour Dewey, *Innsbrück* pour Innsbruck, etc. La ligne navale yougoslave n'est ni *Ladronska Straza* (ce qui en hispano-slave serait drôle), ni *Judranska Straza*, mais Jadranska Straza. M. Lémonon parle du *Sieb Tageblatt*, qui serait tout au plus un « quotidien du tamis » et qui est probablement l'abréviation incomprise de Siebenbuergisch-deutches Tagblatt.

Je ne parle pas de l'erreur de l'auteur (ou de son imprimeur) qui, faute de reconnaître dans Oudrjal la transcription du nom Udrzal, a dédoublé la sympathique personnalité

du « premier » tchécoslovaque; quiproquo qui a fait la joie des journaux de l'Europe centrale (4).

Les erreurs de dates ne sont guère moins nombreuses : on s'essouffle à les recenser. La Constitution hongroise est de 1920, page 85, et de 1921, page 92. Il faut choisir. Pachitch est mort le 10 décembre 1926 et non 1927. L'emprunt yougoslave Blair est de février 1927 et non 1928 (au surplus il s'agit de dollars et non de livres sterling, ce qui n'est pas tout à fait la même chose); les élections yougoslaves de 1928 ont eu lieu le 18 mars et non le 16 mai. M. Lémonon ressuscite à la fin de 1928 Raditch qu'il a fait mourir le 8 juillet de cette même année. M. J. J. Bratiano est mort le 24 novembre 1927 et non en 1928. Les élections faites par le gouvernement national tsaraniste ont eu lieu le 15 décembre 1928 et non 1929. La Pologne a été démembrée (troisième partage) et soumise à la domination étrangère pendant un peu plus de cent vingt ans et non pendant deux siècles; est-il permis à un Français d'ignorer cela? Et les dates des traités (surtout entre Rome et Belgrade) sont le plus souvent inexactes. M. Lémonon est visiblement brouillé avec la chronologie.

Chacun de ces lapsus est peut-être véniel. Mais l'accumulation en est fatigante : elle donne l'impression d'un travail hâtif, d'une absence de mise au point, d'épreuves mal relues. Impression aggravée par cette circonstance que le livre est une réunion d'articles parus précédemment dans une revue. Le fait même que M. Lémonon émet, avec la sincérité qui le caractérise, des jugements en général peu nuancés exigeait une documentation de première main. Or, si la partie économique de son ouvrage est instructive et relativement étoffée, il faut bien dire que la partie politique est loin d'offrir cette documentation.

ALBERT MOUSSET.

§

C'est peut-être attribuer beaucoup d'importance à la personnalité de **Léon Bourgeois** que de lui consacrer un gros

(3) Voici la phrase malencontreuse : « ...C'est ce que comprit tout de suite le nouveau président du Conseil, M. Oudrjal, agrarien, que le président de la République appela après la démission de M. Udrzal » (p. 111).

volume, comme a fait M. Maurice Hamburger. Cet homme politique n'est mort qu'il y a dix ans et déjà nous avons peine à le voir distinctement. Il est vague. Pis même, quoiqu'il ait accumulé sur sa tête tous les honneurs possibles, ministre à je ne sais combien de reprises, président de la Chambre et du Sénat, délégué de la France à la Haye, même membre de l'Institut, il apparaît médiocre. Mais enfin, il a été président du Conseil pendant six mois, en 1895, et a, pendant ce temps, dirigé la politique de la France, cela lui donne droit à un paragraphe dans une histoire de la France contemporaine. En outre il a personnifié pendant toute sa vie un parti politique puissant, le parti radical-socialiste et ceci encore vaut qu'on lui prête attention. Approchons-nous donc de lui en nous servant du livre de M. Hamburger, mais avec précautions; ce livre, étant tendancieux et d'un esprit lamentablement politicien, n'a aucune valeur sérieuse.

Médiocre ne veut pas dire nul. Léon Bourgeois était docteur en droit, diplôme qui avait quelque valeur il y a un demi-siècle, et secrétaire de la Conférence des avocats, titre également prisé. Il avait de plus de très réels mérites de politicien, sachant parler, manœuvrer, diriger; son autorité dans son parti était incontestable. Enfin ses qualités personnelles le rendaient sympathique et même séduisant. « C'est un charmeur », me disait quelqu'un qui l'avait approché. Malgré tout, je crois devoir maintenir le mot médiocre pour les raisons suivantes.

Léon Bourgeois ne se contentait pas d'être un homme de parti, il aurait voulu être un homme de pensée, et il avait élaboré une théorie juridique de la solidarité sociale qui ne pouvait que lui ouvrir les portes de l'Institut (c'est si rare de voir un politicien taquiner les idées générales!). Sa découverte consistait en ceci : L'homme à sa naissance bénéficie de tant d'avantages accumulés par les âges anciens et conservés par l'âge présent qu'il se trouve chargé d'une dette immense envers la société. Et pour donner un fondement juridique à cette dette, Léon Bourgeois, en bon juriste, avait parlé de quasi-contrat. En mauvais juriste, plutôt, car le quasi-contrat est tout autre chose. L'article 1371 du Code Civil le définit d'une façon très claire : « Les quasi-contrats

sont les faits purement volontaires de l'homme dont il résulte un engagement envers un tiers et quelquefois un engagement réciproque des deux parties » (gestion d'affaire, répétition de l'indû, etc.). Or, où voit-on un fait purement volontaire dans celui de naître? Parler de quasi-contrat en assimilant l'individu et la civilisation à deux parties, c'est abuser des mots. Si Léon Bourgeois a voulu dire que tout homme a une dette morale de reconnaissance, immense en effet, envers tous les autres hommes, il a certes raison, en ne faisant d'ailleurs que répéter ce que bien d'autres penseurs autrement profonds que lui ont dit bien avant lui; mais s'il veut par là établir que la Société, et plus exactement les gens du gouvernement, qui se disent ses représentants, ont le droit d'imposer tout ce qu'il leur plaira aux individus, ce qui est le dessein de toutes les organisations socialistes et socialisantes, il a tort, au moins aux yeux de tous les libéraux et même de tous les gens sensés. Et renforcer le mot juridique « quasi-contrat » par le mot non moins juridique « solidarité » ne sert à rien, car ici encore c'est changer le sens des termes. Le Code Civil explique très bien (art. 1197 à 1216) ce que c'est que la solidarité, tout comme le Code pénal (art. 55 et 244) et étendre abusivement ce mot hors de son sens n'est pas loyal. Au surplus le solidarisme n'est pas une conception de progrès, mais au contraire de recul (les prétendus « avancés » sont presque toujours des attardés) et le progrès consiste au contraire à tout désolidariser et individualiser; le solidarisme aboutit forcément aux responsabilités collectives, aux otages qu'on emprisonne et aux pauvres diables qu'on tire au sort et qu'on fusille. C'est d'ailleurs ce que veulent au fond les socialistes et socialisants avec leur concept de guerre de classe. Si notre homme ne l'a pas vu, cela ne fait pas son éloge.

L'autre grande idée de Léon Bourgeois fut de donner à la Société des Nations une force armée lui permettant de mater toutes les oppositions. Encore une idée bien intentionnée (du moins espérons-le), mais bien peu originale et au fond bien niaise; elle a pu venir à tout le monde, mais personne ne s'y est attaché, car elle ne supporte pas l'examen. Comment serait organisée cette force armée? Qui la fourni-

rait? Qui la paierait? Qui la commanderait? Où serait-elle garnisonnée? Et de combien de millions de soldats ne faudrait-il pas qu'elle fût forte pour mettre à la raison un peuple comme le russe ou l'américain? Et croit-on que les détachements nationaux qui composeront forcément cette armée accepteront de se battre chacun contre son pays, ou contre un pays ami? Une telle armée, même réduite et bien tenue en mains pour des mesures d'exécution modeste, serait au surplus une nouvelle cause de guerre, soit parce que les éléments la composant en viendraient facilement aux mains, soit parce que la Société des Nations elle-même pourrait s'en servir imprudemment; il n'est pas bon d'employer la force, même contre un peuple répréhensible. Ici encore, si Léon Bourgeois ne s'en est pas douté il est bien sot, et s'il l'a vu et ne l'a pas dit pour faire sa cour à quelques jobards de son parti, il est bien pis.

Reste alors seulement l'homme de parti, puisque Léon Bourgeois n'est que ça, et tout dépend de ce qu'on pense soi-même de ce parti, le socialo-radicalisme. Pour les vrais républicains, car un républicain qui n'est pas libéral est un faux républicain, ce parti radical-socialiste est doublement à condamner, parce qu'il est à la remorque des partis socialiste unifié et communiste (qui sont exactement la même chose) et parce qu'il prétend ne pas y être, ce qui est mensonge. Le socialisme marxiste négateur de la propriété, de la liberté et de la dignité humaine est le grand ennemi de la civilisation, et tout parti qui le favorise doit être regardé comme très dangereux.

Léon Bourgeois a fait arriver au pouvoir à la fin de 1895 ce parti qui ne s'appelait pas encore radical-socialiste, car il ne mangeait pas alors du bourgeois, mais seulement du curé. Il semble qu'il manœuvra très habilement sinon très loyalement. La Chambre d'alors n'était nullement radicale; elle n'avait eu que des ministères très modérés, Ribot, Dupuy, Casimir-Périer, mais Ribot venait de tomber sur une question soulevée par un député d'extrême-gauche, et le président Félix Faure crut bon de faire appel pour le remplacer à un homme d'Etat un peu plus accentué. On pouvait croire, au surplus, que Léon Bourgeois, doucereux de parole et qui

avait fait partie d'un antérieur Cabinet Ribot, constituerait lui aussi un Cabinet de concentration. Mais l'occasion lui sembla sans doute trop belle pour ne pas en profiter, et après avoir fait semblant d'essayer, il constitua un Cabinet homogène composé uniquement de radicaux mangeurs de curés; tous étaient même francs-maçons, sauf le garde des sceaux Ricard et le grand savant Berthelot, le seul homme supérieur de la nouvelle équipe.

Le Cabinet arrivait dans des circonstances très favorables: le boulangisme n'existait plus et le dreyfusisme n'existait pas encore. Mais l'attitude de combat qu'il prit presque tout de suite contre les ralliés, contre les libéraux et surtout contre le Sénat ne lui permit pas de durer longtemps. Formé le 3 novembre 1895 il tombait le 23 avril 1896 pour faire place à un cabinet modéré Méline qui correspondait beaucoup mieux à l'opinion du Parlement.

Pendant ce bref espace de temps, le Cabinet Léon Bourgeois ne fit que des sottises. Les tracasseries religieuses prirent soudain un caractère d'aigreur accentué. Combes qui en faisait partie, c'étaient ses premières armes, et préludait à son grand ministère de six ans plus tard, engagea la lutte avec Léon XIII pour des nominations d'évêques, et se déclara champion de la franc-maçonnerie : « A l'époque où les vieilles croyances plus ou moins absurdes et en tout cas erronées tendent à disparaître, c'est dans les Loges que se réfugient les principes de la vraie morale. » Ce qui fit dire au journal *Le Temps* : « La franc-maçonnerie est promue désormais religion officielle! » Bien entendu, les ralliés furent copieusement injuriés; tout ce qui pouvait favoriser la pacification des esprits était mal vu par les amis de Léon Bourgeois.

En matière fiscale, c'est à ce Cabinet que nous devons l'introduction de la progression dans l'impôt sur les successions et dans l'impôt sur le revenu et ce n'est pas une innovation dont il faille lui savoir gré. On revenait ainsi à la taille de l'ancien régime en abandonnant le principe proportionnel de la Révolution. Ces nouveaux impôts qui décourageaient l'épargne devaient avoir de gros inconvénients économiques et sociaux, mais le ministre des finances, Dou-

mer, esprit d'un autoritarisme étroit, refusa de s'incliner devant toute les compétences financières, Méline, Delombre, Cochery, Poincaré, qui lui étaient hostiles. Nous eûmes l'impôt sur le revenu, général et progressif.

En matière de politique extérieure, Berthelot avait eu le temps de négocier avec l'Angleterre un accord sur le Siam qui tout en respectant l'indépendance de la Cour de Bangkok, nous donnait une sorte de mandat sur le bassin siamois du Mékong, ce qui doublait ou triplait notre Laos. Léon Bourgeois et son ministre des Colonies, Guieysse, autre fanatique étroit, ne devaient pas tenir à ce que la France complétât son pré carré d'Indochine. Berthelot fut invité à retourner à ses cornues, et Léon Bourgeois l'ayant remplacé aux Affaires étrangères, il ne fut plus question des affluents siamois du Mékong.

Pour ces raisons, et d'autres encore, il est impossible à un bon Français et à un bon républicain de s'associer aux éloges que cet homme d'Etat reçoit de son panégyriste (lequel d'ailleurs est un admirateur aussi de Caillaux, enthousiasme qui le juge). Léon Bourgeois, en dépit de son ton mielleux et de ses petites roueries oratoires (c'est à lui, je crois, qu'est due l'image dont on s'est tant servi depuis : A la politique du poing fermé substituons celle de la main tendue!) est un politicien étroit, esclave de son parti, plein de mépris pour la volonté nationale et pour la règle constitutionnelle (ses démêlés avec le Sénat le montrent) soucieux uniquement d'établir et de maintenir la République des camarades, et dont le bref passage aux affaires ne doit provoquer de notre part ni reconnaissance ni même estime.

HENRI MAZEL.

§

Un comité de notabilités illustres de la politique (Blum, Herriot, Paul-Boncour, Steeg, etc.) et de la science (Basch, Bédier, Langevin, Meillet, etc.) s'est formé pour faire publier une édition des **Œuvres** de Jean Jaurès digne de ce grand orateur. Les deux premiers volumes de cette œuvre monumentale viennent de paraître. Ils contiennent les principaux écrits et discours de Jaurès *pour la paix* et sont ac-

compagnés de notes explicatives de M. Max Bonnafous, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Bordeaux. A raison de la multiplicité des productions de Jaurès, l'éditeur a dû y faire un choix. Il pourra ainsi borner à une vingtaine de volumes une publication qui en aurait autrement compris 80 ou 90. Mais, pour effectuer ce choix, tous les écrits de Jaurès ont été photographiés, et les épreuves de ceux qui n'ont pas été réimprimés seront déposées à la Bibliothèque Nationale. On pourra ainsi contrôler le choix qui a été fait.

Les deux volumes que nous annonçons permettent de se rendre compte de l'évolution de la pensée de Jaurès en matière de politique extérieure. Avant tout, Jaurès était pacifiste. Il voulait éviter une nouvelle guerre franco-allemande. Seulement, sa pensée cessait souvent de serrer les réalités pour en tirer les conclusions qui s'imposaient. Néanmoins, en 1887, lors de l'affaire Schnæbelé, le théoricien socialiste n'avait pas en lui pris le dessus sur le patriote. En présence des menaces bismarckiennes, il écrivit, le 12 février 1887 :

En France, il n'y a qu'une volonté, celle de la France; et au fond de cette volonté, d'une transparence absolue, l'Europe a pu lire deux choses : un amour sincère de la paix, un inébranlable courage pour l'heure du péril. La France libre n'a qu'une diplomatie : montrer au monde toute son âme... C'est avec une joie profonde que nous entendions dire à des royalistes : « Au premier coup de canon, nous partons au cri de : Vive la République! Il ne faut pas que l'ennemi puisse compter sur des difficultés intérieures. »... Désormais, quoi qu'il arrive, que nous ayons, comme nous l'espérons bien, la paix, ou au contraire, par la criminelle folie de l'agresseur, la guerre sainte, pour notre France bien-aimée, Liberté et Patrie sont inséparables.

A ces sentiments, d'autres imposèrent assez vite silence chez Jaurès : l'hostilité contre les hommes de droite, l'aversion pour la Russie tzarienne et la croyance que l'Allemagne n'avait que des sentiments pacifiques à notre égard. Jaurès ne croyait pas que nous eussions réellement couru de péril en 1875; il pensait que « depuis, l'Allemagne avait perdu en assurance ce que nous avions gagné en sang-froid » (11 juin 1887). Il ne se rendait nullement compte que les menaces de la fin de 1886 et du commencement de 1887 étaient le renou-

vellement de la tentative de 1875 et que Bismarck y renonça *momentanément* parce qu'il ne voulait pas que les généraux jouent le premier rôle dans notre écrasement. Il en résulta que Jaurès qui, dès le 31 décembre 1887, blâmait Ferry d'avoir « pour le règlement de la question franco-chinoise accepté l'intervention de M. de Bismarck », et qui ajoutait : « Le dialogue ne pourra recommencer que... quand les deux nations ne seront plus séparées que par le pont de Kehl », allait prendre une toute autre attitude quand Bülow renouvela les menaces bismarckiennes. On sait qu'elles survinrent brusquement. Jaurès préconisait le rapprochement franco-allemand et l'arbitrage entre nations quand Guillaume II fit à Tanger ses menaçantes déclarations. Jaurès avait de tout temps attaqué Delcassé comme il avait attaqué ses prédécesseurs; il continua, ce qui le conduisit à donner raison à l'Allemagne. « La politique de ce ministre, écrivit-il le 6 avril, est sournoisement hostile à l'Allemagne... Il a toujours l'air quand il conclut une alliance de la conclure contre quelqu'un. » (6 avril 1905). Le 10, nouvelle condamnation : « Si M. Delcassé avait daigné s'expliquer à temps très nettement sur ces choses (prospérité et même sécurité de l'Algérie), il ne se serait pas heurté à des difficultés invincibles... comme le démontre l'empressement que met aujourd'hui la diplomatie allemande à saisir la première ouverture, si incertaine ou si réduite soit-elle, que fait ou que semble faire M. Delcassé. » Le 27 avril, il reprocha *à la France* « de s'être à ce point grisée de l'alliance russe qu'elle se crût dispensée par elle de tout ménagement et même de toute équité envers d'autres puissances [lisez *l'Allemagne*] ». Il ne commença à être moins persuadé de l'équité allemande que quand « le Dr Schiemann, confident de l'empereur, déclara que si l'Allemagne était en guerre contre l'Angleterre, ce serait à la France qu'elle s'en prendrait »; il trouva que « les journaux allemands n'avaient pas assez protesté contre cette monstrueuse théorie » (24 juin). Les socialistes allemands l'invitèrent alors à parler dans une réunion à Berlin le 9 juillet; il devait y clamer : « Nous, socialistes français, répudions toute pensée de revanche » et ajouter que dans l'alliance franco-russe, « c'était la Russie seule qui déterminait la direction... la France devant payer,

la Russie recueillir le bénéfice présumé » [nous étions pourtant restés neutres dans la guerre russo-japonaise!], mais que « jusqu'à nouvel ordre, cette alliance ne valait plus ». Bülow, en lui interdisant de parler en Allemagne, lui évita de prononcer ce triste discours. Mais ses sentiments ne changèrent pas pour cela. Quand vinrent en octobre les révélations sur les offres d'alliance faites par l'Angleterre, il reprocha violemment à Delcassé d'avoir voulu les accueillir. « Contrairement à une sotte légende, écrivait-il le 14, l'écrasement de la Russie à Moukden constituait un péril pour l'Allemagne beaucoup plus que pour la France. Jamais la Russie intacte n'aurait toléré qu'une coalition franco-anglaise fît violence à l'Allemagne (!!). » Nicolas II a cependant rompu le traité de Bjœrkœ pour rester fidèle à notre alliance! Jaurès protestait aussi contre les armements français; il semblait cependant admettre ce qu'avait écrit Lanessan : « L'Allemagne, mobilisant en 24 heures sa formidable avant-garde, pousserait sa pointe jusqu'au cœur découvert de la patrie. » Il paraissait s'étonner que le colonel Picquart assurât que Lanessan se trompait. Le tome II de ses *Œuvres* se termine par ses reproches à Rouvier « d'être revenu dans la question marocaine à la politique de M. Delcassé » (31 décembre 1905). Jaurès était devenu un défaitiste du temps de paix. Qu'aurait-il été si la guerre avait éclaté?

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Marie-Thérèse Gadala : *La féerie marocaine.* Gouaches de St. Mammeri. Avec 203 héliogravures; Arthaud, Grenoble. » »

C. Tielrooy de Gruyter : *Kabar Anghinn*, impressions de Java et de Bali. Présentation de Luc Durtain. Croquis de A. Breetvelt; les Œuvres représentatives. 12 »

Robert Tourly : *A travers la Russie nouvelle.* I : *De Moscou au Caucase;* Edit. Sirius. 12 »

Art

Eugène Delacroix : *Journal.* Tome Ier : *1822-1862.* Tome II : *1853-1856.* Tome III : *1857-1863.* Nouv. édition publiée d'après le manuscrit original, avec une introduction et des notes par André Joubin. Chaque tome avec 2 planches h. t.; Plon. Chaque vol. 50 »

Théo Van Gogh : *Lettres à son frère Vincent.* Avec des portraits; Editions Wereldbibliothek, Amsterdam. 3 florins 50

Aviation

José Le Boucher : *Le destin de Joseph-Marie Le Brix.* Préface de Saint-Exupéry; Nouv. Librairie française. 12 »

Cinématographie

Marcel Lapierre : *Le cinéma et la paix;* Cahiers bleus, libr. Valois. 5 »

Education

Pierre Flottes : *La révolution de l'Ecole unique.* Avec 5 tableaux horaires et 14 planches synoptiques; Tallandier. 18 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Louis Corman, avec la collaboration de Gervais Rousseau : *Visages et caractères*, études de physiognomonie. Préface du Docteur Vurpas. Avec des illustr. documentaires; Plon. » »

W. Deonna : *De la planète Mars en Terre Sainte. Art et subconscient. Un médium peintre: Hélène Smith. Sa vocation et sa mission religieuses;* Boccard. » »

Hélène Dufau : *Les trois couleurs de la lumière.* Avec des figures; Les Œuvres représentatives. » »

Albert Steffen : *Manès*, traduit de l'allemand par S. R.; La Science spirituelle. 12 »

Géographie

Emmanuel de Martonne : *Europe centrale.* 2e partie : *Suisse. Autriche. Hongrie. Tchécoslovaquie. Pologne. Roumanie.* Avec 97 cartes et cartons dans le texte, 173 photographies et 2 cartes en couleurs h. t. (*Géographie universelle*, sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome IV); Colin. 120 »

Hagiographie

Franc-Nohain : *Saint-Louis.* (Coll. *Les Grands Cœurs*); Flammarion. 12 »

Histoire

Charles Chesnelong : *Les derniers jours de l'Empire et le gouvernement de M. Thiers.* Mémoires publiés par son petit-fils; Perrin. 15 »

G. Sérieyx : *Cambronne.* Avec des illustrations; Tallandier. 25 »

Linguistique

Georges Art : *Du bon usage oral et écrit.* L'expression française. Sa nature. Son œuvre passée et présente. Ses futures destinées; Delagrave. » »

Littérature

Henri-Frédéric Amiel : *Essais critiques*, publiés avec une introduction et des notices préliminaires par Bernard Bouvier; Stock. 18 »

Michel Bakounine : *Confession 1857*, traduit du russe par Paulette Brupbacher, avec une introduction de Fritz Brupbacher et des annotations de Max Nattlau; Rieder. 16.50

Henri Barbusse : *Zola.* Avec un portrait; Nouv. Revue franç. 15 »

Pierre Bathille : *Maurice Donnay, son œuvre.* Avec portrait et autographe; Nouv. Revue critique. » »

Charles Baudelaire : *Œuvres en collaboration. Idéolus. Le Salon*

caricatural. Causeries du Tintamarre. Avec un dessin inédit de Baudelaire et le fac-similé du *Salon caricatural de 1846* donnant les 60 caricatures gravées sur bois par Raymond Pelez. Introduction et notes par Jules Mouquet; Mercure de France. 20 »

Maurice Bedel : *Une enquête sur l'amour;* Nouv. Revue franç. » »

Americo Bertuccioli : *Les origines du roman maritime français;* Belforte et Cie, Livourne. » »

André Billy : *Diderot;* Edit. de France. 30 »

André Billy : *Intimités littéraires,* notes et souvenirs; Flammarion. 12 »

Emile Bouvier : *Initiation à la littérature d'aujourd'hui.* Cours moyen; Renaissance du Livre. 12 »

P. M. Nicolas Burtin : *Un semeur d'idées au temps de la Restauration : le baron d'Eckstein.* Avec un portrait; Boccard. » »

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Essai anthologique. Eclats de conversation.* (Coll. *La Phalange*); Messein. 15 »

Curnonsky et J.-W. Bienstock : *Par le trou de la serrure;* Albin Michel. 15 »

Eugen Diesel : *Secrets de l'Allemagne,* traduit de l'allemand par Marcel Beaufils. Avec une préface de l'auteur pour l'édition française; Rieder. 20 »

C. Evelpidi : *Anatole France critique social,* essai sur les tendances sociales et sur la mission des intellectuels; Messein. 12 »

André Gide : *Jacques Rivière;* La Belle Page. (Tirage à 300 ex.). 32 »

Suzanne Lavaud : *Marie Lenéru, sa vie, son journal, son théâtre;* Soc. franç. d'éditions littéraires et techniques. 15 »

Charles Léger : *Louis Pergaud, sa vie, son œuvre, 1882-1915.* Avec la reproduction du Monument et un portrait de Louis Pergaud. En appendice : *L'Aube, L'Herbe d'avril et autres poèmes.* Essai de bibliographie. Lettre-Préface d'Antoine Bourdelle; Mercure de France. 12 »

Lély : *Ne tue ton père qu'à bon escient;* La Centaine. » »

Michel de Montaigne : *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne.* Introduction et notes d'Edmond Pilon. Avec 8 gr. h. t.; Œuvres représentatives. 12 »

Suétone : *Vies des douze Césars.* Tome II : *Tibère. Caligula. Claude. Néron.* Texte établi et traduit par Henri Alloud; Belles-Lettres. 30 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Camille Bloch et Pierre Renouvin : *L'article 231 du Traité de Versailles, sa genèse, sa signification;* Costes. » »

Joseph Magnien : *Le 66e bataillon de chasseurs à pied de Vincennes, 1914-1918,* feuilles de route de l'ancien sergent brancardier; Edit. du Combattant. 10 »

Commandant René Michel : *Un combat de rencontre : Monthyon, les 5 et 6 septembre 1914 à la 55e D. R.* Avec 18 croquis ou cartes et 5 photographies h. t.; Berger-Levrault. 20 »

Philosophie

Dicaiarchos Carneadès, avec la collaboration de Basile Récadas : *La matière, l'esprit et l'intellect vivant,* essai de vulgarisation philosophique; Presses Universitaires. 15 »

Henri Piéron : *L'année philosophique, 31e année : 1930;* Alcan, 2 vol. 120 »

Poésie

Marcel Chabot : *Dans l'ombre des chênes;* Messein. 12 »

Fagus : *Frère Tranquille à Elseneur;* Soc. franç. d'édit. litté-

raires et techniques. 20 »
Wsevolod Gebrowsky de Schneeur: *La symphonie de l'incohérence;* Messein. 12 »
Raoul Lecomte : *Intailles;* Jouve. 12 »
Albert Lentin : *Brumes et lueurs;* Edit. France-Afrique, Constantine. 8 »
Jules Supervielle : *Gravitations,* édition définitive; Nouv. Revue franç. 15 »

Politique

Mario Bergamo : *La France et l'Italie sous le Signe du Latran;* S.E.P.I., 55, faubourg Montmartre, Paris. » »
Coudenhove-Kalergi: *Staline et Cie;* Edit. paneuropéennes, Vienne, Autriche. 6 »
Docteur A.-F. Legendre : *La crise mondiale.* L'Asie contre l'Europe; Plon. » »
H. R. Knickerboker : *Commerce rouge. U.R.S.S. contre Europe;* Flammarion. 12 »
Julien Luchaire : *Le désarmement moral;* Libr. Valois. 12 »
P. Perret : *Dieu serait-il allemand? Dieu dans l'histoire. Les Prophéties;* Impr. Je Sers. 13 »
Raymond Recouly : *Où va l'Allemagne?* Edit. de France. 15 »
Docteur Edgar Stern Rubarth : *Stresemann l'Européen,* traduit de l'allemand par Nicole Rais; Libr. Valois. 12 »
Le Témoignage des Elites, voix de France, de Belgique, de Grande-Bretagne, d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie, de Pologne et des Etats-Unis, réunies et publiées par Hélène Claparède-Spir. Introduction de Henri Lichtenberger. Préface de Gilbert Murray; Gamber. 12 »
Silvio Trentin : *Le fascisme à Genève;* Marcel Rivière. 15 »
Sigismond Varga : *La tragédie d'un pays millénaire.* Préface de Louis Laville; Edit. La Source. 12 »

Questions coloniales

Arthur Girault : *Principes de colonisation et de législation coloniale.* IV. Troisième partie : *L'Afrique du Nord.* I : *L'Algérie;* Recueil Sirey. 25 »
J. Ladreit de Lacharrière : *Au Maroc en suivant Foucauld.* Illust. de Théophile-Jean Delaye; Soc. d'Edit. Géographiques, Maritimes et Coloniales. 50 »

Questions médicales

Docteurs Pierre Bouloumié et Maurice Boigey : *Le livre des plus de soixante ans;* Albin Michel. 15 »
Docteur Gaston Daniel, de Marseille : *Vaccin de Friedmann.* Avec des figures; Figuière. 25 »

Questions militaires et maritimes

Commandant Petibon : *La 9e Division en 1918,* étude tactique. Préface et annotations du général Gamelin. Avec 19 croquis et cartes h. t.; Berger-Levrault. 15 »

Questions religieuses

Edmond Fleg : *Ma Palestine.* (Coll. *Judaïsme*); Rieder. 15 »
Augustin Goethals : *Anti-Eisler.* (*Mélanges d'histoire du christianisme,* 5e partie).; Fischbacher. 15 »
Yves de La Brière, S. J. : *Eglise et Paix;* Flammarion. 12 »

Roman

Amédée Achard : *Les coups d'épée de M. de La Guerche;* Nelson. 7,50
M. A. Aldanov : *La clef,* traduit du russe par Mme D. Ergaz. Avant-propos de André Lévinson; Plon.

15 »

Ben Joyce : *Poil dans la main;* Coctail's Editions. 12 »

Alex Berry : *Mon cousin le pirate;* Flammarion. 12 »

Louis Chassaigne : *Comme un songe;* Messein. 10 »

Fanny Clar : *Vitivit et sa nichée,* histoire d'une famille de pinsons. Préface de Lucien Descaves. Dessins de R. Diligent; Edit. de la Rose Rouge. 12 »

Colette : *Ces plaisirs...;* Férenczi. » »

Henri Deberly : *L'Agonisant;* Nouv. Revue franç. 15 »

Knut Hamsun : *Pan,* d'après les papiers du lieutenant Thomas Glahn, traduit du norvégien par Georges Sautreau; Rieder. 15 »

Ernest Heiningway : *L'adieu aux armes,* traduit de l'anglais par Maurice E. Coindreau. Préface de Drieu La Rochelle; Nouv. Revue franç. 32 »

Hubert-Fillay : *Mangeux d'caillé,* roman de Sologne. Bois gravés par Jacques Simon-Barboux ; Jardin de la France, Blois. 15 »

J. Kessel : *Fortune carrée;* Edit. de France. 15 »

Charles Kingston : *Le mystère de Highgate.* (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »

Jean de Lapeyrière : *Le vertige des impurs;* Lemerre. » »

Philéas Lebesgue : *Eugamistès.* Avec 2 dessins originaux de Marie-Louise Gossez; Soc. des Amis de Philéas Lebesgue, Cahier n° 2; les Editions provinciales. » »

Paul Morand : *Flèche d'Orient;* Nouv. Revue franç. 15 »

Georges Simenon : *L'ombre chinoise;* Fayard. 6 »

Pol Stievenart : *Cœur de poire;* Renaissance du Livre. 10 »

Herbert Wild : *Le dernier avatar de Sambor Rutland;* Albin Michel. 15 »

Colette Yver : *Le vote des femmes;* Calmann-Lévy. 12 »

Sciences

Société des Amis de l'Ecole : *L'Ecole polytechnique.* Préface par Edouard Estaunié; Gauthier-Villars. 80 »

Sociologie

A. Albitreccia : *Ce qu'il faut connaître des grands moyens de transport;* Boivin. 8 »

Emile Bruyère : *Les valeurs-or ou la stabilisation intellectuelle et morale;* Edit. Vallot. 10 »

Joseph Dubois : *Une nouvelle humanité : U. R. S. S.* (Coll. *Enquêtes*); Libr. Valois. 15 »

Docteur Henry Mandel : *La crise, ses causes, ses remèdes;* Dernières Nouvelles de Strasbourg. 5 »

Théâtre

Jean Giraudoux : *Judith,* tragédie en 3 actes; Emile Paul. » »

René Gonnard : *Télémaque chez Circé,* comédie mythologique ; Rey, Lyon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Charles Le Goffic. — Une dédicace supprimée de Maurice Barrès à Charles Le Goffic. — Prix littéraires. — « L'Etat c'est moi ». — La Société Chateaubriand. — Une place Jean-Lorrain. — Protestation d'un poète. — Sur le mot « parricide ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Charles Le Goffic. — Aux temps héroïques de la littérature,

environ 1880, quand un écrivain de quelque renom décédait, tous les journaux qui comptaient lui consacraient leur « premier Paris ». Aujourd'hui, en ces temps de crise, où on est si pressé, où, en dépit de la réclame, le public se désintéresse tant de la « chose » littéraire, quelques gouttes d'encre d'imprimerie sur la tombe fraîche ouverte suffisent. En guise d'oraison funèbre, des notices nécrologiques stéréotypées résument, en quelques lignes, et au petit bonheur, la vie et l'œuvre du poète, du romancier ou du critique qu'on vient d'enterrer. Ainsi pour Charles Le Goffic. S'il n'avait pas écrit *Dixmude* et glorifié les fusiliers-marins, et s'il n'avait pas été élu, pour cela même, l'un des quarante, les gazetiers eussent été fort en peine de parler de lui. Il y a des talents modestes, comme il y a des personnalités modestes. Le Goffic, qui était modeste, avait un de ces talents-là. Modestie n'implique pas médiocrité. Le Goffic était modeste, et il fut un méconnu. Son œuvre bretonne et romanesque, poèmes (*Amour breton* et *Chansons bretonnes*) et romans (le *Crucifié de Keraliès, Ventôse, Sur la Côte*) qui donc, de très rares lettrés exceptés, se targuerait de la connaître? Et sa critique? Personne, que je sache, ne s'est avisé, ces jours derniers, de l'exalter. En 1890, Le Goffic publia les *Romanciers d'Aujourd'hui*.

En « ce livre de poète et de critique », comme Anatole France l'a salué, lui disait Charles Maurras, vous êtes pour la nature contre le naturalisme, pour le symbole contre le symbolisme; ajouterai-je enfin pour le romanesque contre le romantisme, de même qu'en poésie vous seriez pour Paul Verlaine contre les décadents?

C'était, en effet, la singularité de cet ouvrage paru chez Vanier, l'éditeur des modernes, qu'il ne fût tendre ni pour les décadents, ni même pour les symbolistes. Mais les antipathies littéraires de l'auteur, ami et collaborateur de Jules Tellier, étaient raisonnées.

A propos des *Hantises* et de *Les lauriers sont coupés* de M. Edouard Dujardin, il observait :

J'ai quelque inquiétude à analyser de tels livres. Qu'un romancier s'impose le programme suivant : dans le désordre de la vie cérébrale, avec la confusion perpétuelle des sentiments, des idées et des sensations, le trouble qu'apportent les circonstances extérieures au développement logique de la pensée, les sautes brusques de cette pensée même, se rappeler et tâcher à décrire dans leur minutie absolue tous les sentiments, idées, sensations qui peuvent traverser un cerveau humain de sept heures à dix heures du soir, si vous n'arrivez pas avec un programme comme celui-là à confectionner un monologue pour Coquelin cadet, je dis que vous n'aurez point été fidèle à votre programme. C'est ici l'éternel sophisme du *réel* pris et donné pour le *vrai*. En admettant que ce fût un homme de talent qui eût conçu le programme de M. Dujardin et qu'il l'eût intégralement exécuté (chose que je tiens pour impossible), pensez-vous que son œuvre

produirait l'impression de vie qu'il en attend? Eh! oui, je sais que le cerveau est ainsi fait. C'est, par exemple, en moi, dans le moment où j'écris, tout un chaos de perceptions, bruits de voix, roulements de voiture, coups sourds de marteaux sur l'enclume, et la palpitation du sang aux tempes, l'afflux de mille sensations de bien-être ou de malaise, et ma pensée courant au travers, toute à sa tâche de réflexion. Mais quoi! si je ne venais pas de les noter ici pêle-mêle, perceptions confuses et perceptions distinctes, ne serais-je pas bien embarrassé, une heure après, pour trouver dans mon souvenir la moindre trace des premières, alors que les secondes auront survécu? Et même dans celles-ci, dans les perceptions distinctes, un choix se fera encore à mesure. Mon passé finira par se ramasser en quelques traits nets et caractéristiques. Au romancier d'observer ces traits, car c'est avec eux seulement qu'il reconstituera mon « moi ». La nature simplifie, l'art ne peut que suivre la nature. A les vouloir violenter tous deux, on risque la cocasserie, uniment.

On n'a jamais si bien défini et critiqué « l'art » de... Marcel Proust, de qui, semble-t-il, M. Dujardin fut le précurseur.

Il y a ainsi, dans les *Romanciers d'Aujourd'hui,* des jugements sévères mais justes, définitifs, serait-on tenté de dire, sur Huysmans, Elémir Bourges, Cladel, Villiers de l'Isle-Adam, etc. Il y en a d'excellents aussi dans la *Littérature française aux XIXe et XXe siècles,* tableau général, ouvrage qui eût dû devenir classique, car il contient toutes les écoles et tous les noms que naguère, lors de sa fameuse campagne, M. Fernand Vandérem reprochait aux manuels de passer systématiquement sous silence. — AURIANT.

§

Une dédicace, supprimée, de Maurice Barrès à Charles Le Goffic. — Dans le volume intitulé *De quelques ombres* (Paris, Lesage, 1929) qui constitue comme un chapitre de ses souvenir, Charles Le Goffic a raconté comment Maurice Barrès, lors de son premier séjour en Bretagne (1886), descendit à Lannion, rue des Capucins, chez Mme Le Goffic mère et comment il fut présenté à Ernest Renan.

De cette présentation faite par Charles Le Goffic, de cette visite qui dura quelque dix minutes, Barrès tira les irrévérencieux *Huit jours chez M. Renan.*

On sait le mécontentement provoqué, chez les amis du philosophe, par cette plaquette. Ary Renan, son fils, crut devoir dépêcher à l'auteur deux témoins, André Berthelot et René-Marc Ferry. On évita le duel à grand'peine.

Lié avec les deux éventuels adversaires, Le Goffic se trouvait dans une situation d'autant plus délicate que les *Huit jours chez M. Renan* devaient lui être dédiés :

On aura peut-être remarqué, écrit-il dans *De quelques ombres*, que la dédicace du livre porte simplement : « Mon cher ami », mais que le nom de l'ami n'est point prononcé. Je puis bien le dire aujourd'hui : ce nom était le mien. Après l'émotion provoquée, chez les Renan, par la publication dans la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* de cet « essai de critique pittoresque », comme l'appelait indulgemment l'auteur, je demandai — avec quel soupir — à Barrès de laisser sa dédicace en blanc.

— Vous êtes complètement couvert, me répondit-il, par les explications que j'ai données — notamment que la première anecdote sortait tout entière de la page fameuse des *Souvenirs d'enfance* sur les relations d'amitié... Naturellement je supprime la dédicace pour vous mettre plus à l'aise...

Le nom de Charles Le Goffic devait d'ailleurs se retrouver, beaucoup plus tard, en tête d'une des œuvres de Barrès : *Lettre à Charles Le Goffic sur les Cimetières bretons* dans *la Grande pitié des Eglises de France*. — L. DX.

§

Prix littéraires. — Le Grand Prix de la Société des Gens de Lettres (10.000 fr.) a été attribué à M. Mario Meunier pour l'ensemble de son œuvre.

Le Prix de l'Enfance, destiné à récompenser un ouvrage capable d'améliorer l'éducation en mettant en lumière la mission des éducateurs et la psychologie de l'enfant, a été attribué, sur l'initiative des *Nouvelles Littéraires*, par un jury qui comprenait MM. Jacques Chardonne, Gustave Cohen, Paul Faucher, André Gillon, Docteur René.-A. Gutmann, Frédéric Lefèvre et Maurice Martin du Gard. Il a été partagé entre Mme Marguerite Reynier-Paget pour son manuscrit *Lettres...*, M. André Doderet, pour l'*Enfant blessé* et M. Pierre Richard, pour *Ma classe et moi*. Chacun de ces prix est de 2.500 francs. Un prix spécial de 1.500 fr. a été attribué à Mme E. Psichari, la petite-fille de Renan.

§

« L'Etat c'est moi. »

Paris, 15 février 1932.

Mon cher directeur,

Il y a lieu de compléter sur un point l'article de MM. Solberg et Cros sur le *Quatrième Centenaire de l'Etat* (*Mercure*, 15 février, p. 6).

Voilà bien longtemps que l'anecdote sur Louis XIV déclarant au Parlement, le fouet de chasse en main, « l'Etat, c'est moi », est reléguée au rang des fables.

Louis XIV a écrit : « En France, la nation ne fait pas corps; elle

réside tout entière dans le roi. » Phrase de sens analogue, mais non identique, à celui de la phrase légendaire.

Louis XIV a dit au Parlement, qui montrait encore quelques velléités de rébellion peu d'années après la Fronde : « On sait les malheurs qu'ont produits vos assemblées; je défends que l'on continue celles qui ont commencé sur mes édits, etc... » En parlant ainsi, il n'avait point le fouet de chasse en main : il était trop courtois pour cela.

Au reste, l'article de MM. Solberg et Cros me paraît plein de bon sens. Je regrette seulement qu'ils aient négligé de définir exactement l'Etat, expression politique de la nation organisée dans un cadre territorial déterminé.

Croyez, etc... CAMILLE VALLAUX.

§

La **Société Chateaubriand** était invitée, le 13 février, à se réunir chez la comtesse de Waresquiel, 7 *bis*, place du Palais-Bourbon, pour sa neuvième séance de travail, sous la présidence du Docteur Le Savoureux.

Assistaient à la réunion : Mmes M.-J. Durry, Octave Homberg, la comtesse Le Marois-d'Haussonville, Le Savoureux-Plékhanow, Marie-Louise Pailleron, la comtesse Jean de Pange; Mlles Daremberg, Renée Jardin; M. le chanoine Mugnier; MM. Jean Aubry, Octave Aubry, Louis Batiffol, Maurice Bedel, Julien Benda, Bodart, Georges Collas, André Dezarrois, le marquis de Granges de Surgères, le comte A. de Laborde, Hubert Morand, Moulinier.

L'ordre du jour comprenait des communications de : M. le marquis de Granges de Surgères, qui rappela, avec quelques détails nouveaux, que Chateaubriand fut proposé comme candidat à l'élection royale de Belgique, en 1831; — Mme la comtesse de Waresquiel, qui fit connaître un chapitre des *Souvenirs* inédits de la marquise de Barbantane, son aïeule, tableau pittoresque et particulièrement révélateur de l'esprit de la Restauration; — M. Georges Collas, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, qui donna d'abord, d'après le rôle d'embarquement du *Saint-Pierre,* découvert par lui, la liste des membres de l'équipage, des passagers et de l'unique passagère, avec lesquels Chateaubriand fit, en 1791, la traversée de l'Atlantique; et qui fit ensuite, du comte René-Auguste de Chateaubriand, père de l'illustre écrivain, un portrait magistral, appuyé sur des documents inédits, résultats de ses recherches personnelles : exposé plein d'éruditioon et de vie, qui projeta la lumière, non seulement sur la biographie et sur la psychologie d'un personnage aventureux et redoutable, mais aussi

sur les mœurs de la Bretagne dans les dernières années de la féodalité; MM. Jousselin et Le Savoureux, qui présentèrent l'acte de « prestation de Foy et Hommage » du tenancier d'une terre au seigneur de Combourg, confirmant ainsi les conclusions de M. Collas sur le désir que manifestait le comte de Chateaubriand et beaucoup de seigneurs de son époque, de revenir aux coutumes féodales — ce qui offrait d'ailleurs un intérêt lucratif.

§

Une place Jean-Lorrain. — Sur la proposition de M. Léon Riotor, conseiller municipal, le Conseil municipal de Paris a décidé d'attribuer le nom de « place Jean-Lorrain » à un carrefour situé à l'intersection des rues Donizetti, La Fontaine, Michel-Ange et d'Auteuil, dans le XVIe arrondissement.

§

Protestation d'un poète.

Paris, 10 février.

Cher Monsieur Vallette,

Me voici contraint de vous demander l'insertion de cette réponse à l'article que M. Fontainas a publié contre moi dans le *Mercure* du 1er février; je m'en excuse et je ne le fais qu'à regret; je ne le ferais pas s'il ne s'agissait que d'appréciations littéraires; mais M. Fontainas me prend à partie d'une manière telle qu'elle me placerait, si ses assertions étaient fondées, dans une situation que ma dignité ne tolère pas. M. Fontainas affirme, en effet, que, mécontent de l'un de ses jugements, je lui ai reproché, à tort, de n'avoir pas lu l'un de mes recueils.

Cette accusation précise appelle la vérité, avec les preuves que j'en détiens. Aussi bien, le débat, sur le plan où M. Fontainas a l'imprudence de le placer, dépasse les personnes : il s'agit de savoir si un critique a le droit de parler d'un ouvrage sans savoir le sujet même de cet ouvrage.

En 1927, à la parution de mon recueil *Ignis*, M. Fontainas a écrit, de ce recueil, notamment les lignes suivantes :

> Le feu sur l'autel. Le feu de la foi. M. Lefebvre est un poète catholique... Le poète connaît qu'il sacrifia aux idoles sacrilèges de l'ambition, de la sensualité, de la perversité autant par la chair que par l'esprit... Il lutte obstinément, se ferme les yeux aux tentations ou aux souvenirs coupables, songeant à la mort, aux destinées d'après la mort, à la misère charnelle, à la délivrance de l'âme, au salut par Jésus-Christ.

Ce développement a bien fait rire mes amis; car IL N'EST PAS QUESTION, dans *Ignis,* du sujet qu'indique M. Fontainas; *Ignis* n'est pas du tout « le feu sur l'autel », mais pas du tout : c'est un tout autre feu, qui n'a aucun rapport avec celui qu'imagine M. Fontainas; c'est le feu qui animait le combattant; à la différence de mes autres recueils, *Ignis* n'est pas un poème religieux, mais le poème de la souffrance et de l'effort du combattant. L'erreur de M. Fontaînas apparaît donc colossale, presque incroyable.

A la lecture de l'article, j'ai souri, et j'ai signalé l'erreur à M. Fontainas avec la déférence que l'on doit à un vieillard. M. Fontainas m'a répondu une première lettre où il manifestait à mon œuvre et à son auteur, en qui il se disait heureux de trouver un poète véritable, une sympathie qu'il affirmait réelle, et ancienne. Cette lettre m'est précieuse; elle me permet de supporter allègrement les opinions nouvelles de M. Fontainas à mon égard. Mais lorsqu'il m'adressait cette lettre, il n'avait pas mon livre sous les yeux. Peu de jours après, il m'écrivait une seconde lettre, où il m'apprenait qu'il venait de relire *Ignis*; qu'à cette seconde lecture les qualités de ferme facture et de délicate ou douloureuse émotion se dégageaient plus certaines et que, en ce qui concernait le point que je lui avais signalé, je pouvais bien avoir raison contre lui; M. Fontainas reconnaissait que certaines circonstances l'ayant conduit à prendre connaissance de mon livre dans de fort mauvaises conditions, il était évident qu'il était parti d'une idée « a priori » (ce qu'il affirmait lui arriver rarement; car il s'en défendait autant que possible) : me sachant poète catholique, son article s'en était suivi. Je souhaitais que cette correspondance si curieuse, si instructive, fût mise intégralement sous les yeux du lecteur. M. Fontainas, ainsi que la jurisprudence lui en donne le droit, ne l'a pas voulu. D'ailleurs, la seule chose qui importe est établie : à savoir que M. Fontainas avoue qu'il a rendu compte d'un livre « a priori ». Je ne prétends pas qu'il ne l'a pas ouvert : mais il n'a pas pris la peine d'en découvrir même le sens général, le sujet, clair, limpide, nullement dissimulé, tel qu'il ne peut pas ne pas apparaître à un lecteur même bien au-dessous de la moyenne, — ce qui n'est pas le cas.

Ce n'est donc pas à tort que j'ai fait remarquer à M. Fontainas qu'il avait écrit sans avoir lu. Et ce n'est point parce que j'étais mécontent que j'ai fait mon observation, puisqu'à cette époque M. Fontainas louait mon œuvre; car, par une curieuse coïncidence, c'est aussitôt après qu'il a commencé à l'attaquer. Je n'avais rien dit. M. Fontainas a l'imprudence de me prendre publiquement à partie : tant pis pour lui. Si un doute subsistait, une épreuve

reste que je souhaite : la confrontation du texte d'*Ignis*, et de l'article de M. Fontainas (*Mercure*, 15-II-27).

Veuillez agréer, etc... LOUIS LEFEBVRE.

M. André Fontainas, auquel cette lettre a été préalablement communiquée par son auteur, répond :

Vers la fin de 1926 ou au début de 1927 paraissait chez Messein un volume de vers intitulé *Ignis* et signé Louis Lefebvre. J'en ai rendu compte dans ma chronique des *Poèmes* le 15 février 1927. M. Lefebvre m'a exprimé dans une lettre la surprise qu'il avait éprouvée de s'y voir méconnu. Comme je nourrissais beaucoup d'estime pour lui, à cause que des amis m'avaient parlé de lui avantageusement, et parce qu'il a écrit en hommage à Charles Morice un livre de piété attentive et fervente, j'eus la faiblesse de lui répondre. J'espérais atténuer l'effet déplorable que ma critique semblait avoir produit sur lui; je repris ses poèmes, j'y perçus des mérites qui ne m'avaient pas frappé à la première lecture, je lui en fis part. Pas plus que lui, à cette époque, je ne crus utile d'instruire les lecteurs du *Mercure de France* ni des motifs, fondés ou non, de son mécontentement, ni des circonstances particulières où je reconnaissais m'être trouvé quand j'avais lu *Ignis;* il se pouvait qu'elles eussent faussé dans une certaine mesure ou, si M. Lefebvre y tient, absolument mes impressions. C'est d'ailleurs une éventualité que rien ne m'obligeait à lui faire connaître. Je le fis, ayant pour lui l'estime que je viens de dire, et, partant, ayant également confiance dans sa discrétion.

Cinq ans plus tard, en 1932, à présent, il croit à propos de divulguer au public la teneur de mes lettres : il tient à lui apprendre qu'en 1927 j'ai été fortement souffrant, et que j'ai pu admettre que mes critiques aient subi de mon état maladif quelques conséquences regrettables. Je me suis opposé à cette publication, la jurisprudence m'en fournissant l'avantage : il faut pour produire en public des lettres privées que le destinataire y soit autorisé par le scripteur. M. Lefebvre, selon son droit, en résume le sens, et me contraint à entrer dans les explications qui précèdent. Elles sont un peu longues, je m'en excuse, mais je les ai pensées nécessaires.

Pour ce qui est du fond du débat, M. Lefebvre croit, en 1932, devoir se plaindre d'une appréciation imprimée en 1927, et qu'il a connue alors, les termes de sa protestation, reproduite ci-dessus, en témoignent.

Pour quel motif? C'est que, dans le *Mercure* du 1er février 1932, à propos d'un nouveau recueil de M. L. Lefebvre, j'ai eu l'imprudence d'écrire que, dans une occasion précédente, il « m'avait

marqué son mécontentement, au point de m'assurer que je n'avais pas même lu tel de ses recueils antérieurs ». C'est bien encore ce dont il m'accuse dans sa protestation. Nous voilà, semble-t-il, parfaitement d'accord. De quoi se plaint-il? Est-ce, implicitement, d'avoir appris que j'avais éprouvé en lisant certains poèmes de son recueil nouveau «la surprise agréable de découvrir... plus d'une pièce bien venue, dont j'ai goûté le charme... »? Oh, j'en conviens, ce charme était tempéré de quelques réserves. Mais la surprise n'en est pas moins légitime chez qui se souvenait d'une autre suite de poèmes, *Naître,* où les sentiments très sincères, l'inspiration la plus humaine s'accommodaient (voir ma chronique du 15 février 1929), d'abominables cacophonies, dont je citais quelques exemples.

Peut-être aussi M. Lefebvre, contre cette appréciation de 1929, s'apprête-t-il à protester en 1934. Je serai alors un vieillard plus âgé, plus vieillard encore, si juvénile que puisse — et je le lui souhaite — demeurer M. Louis Lefebvre.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Sur le mot « parricide ».

Paris, 17 février 1932.

Mon cher directeur,

Au sujet du crime de Villemomble, cité au Sottisier du *Mercure* (15 février 1932), voulez-vous me permettre de vous faire observer que le mot « parricide » n'a pas le sens restreint que votre rédacteur lui attribue? Dans la bonne langue classique du XVe siècle, le parricide n'est pas seulement l'assassin de ses ascendants; le mot s'applique aussi à celui qui tue son frère ou sa sœur, ou même, par extension, un très proche parent. Littré tire même un exemple de Commines, qui appelle déjà parricide un prince qui a assassiné son neveu. On peut donc, *a fortiori,* sans écrire une « sottise », appeler parricide un père qui tue sa fille.

Veuillez agréer, etc...

ALFRED MORTIER.

§

Le Sottisier universel.

Il [Rabelais] avait d'ailleurs fait l'année précédente à la Faculté de Montpellier des cours sur Gallien et Hippocrate, les deux grands maîtres de la médecine au moyen âge. — *Les Nouvelles Littéraires,* 13 février.

...Des associations guerrières qui lanceront incessamment leurs bandes sur l'empire romain comme les picadors lancent leurs flèches enflammées sur le taureau de l'arène. — VICTOR DURUY, *Histoire des Romains,* V, 359.

C'est dire à la manière des Romains qu'il faut croire au « dieu inconnu » et, par conséquent, se garder de le blasphémer. — CLÉMENT VAUTEL, *Le Journal*, 14 février.

L'amiral de Grasse..., battu à Saintes, près La Rochelle. — *L'Eclaireur de Nice*, 3 février.

On a enterré, hier, Mme veuve Meyer, née Julienne, décédée à l'âge de 90 ans, et qui avait été honorée du titre de doyenne des concierges... Elle voulut être digne de ce titre puisqu'elle est morte dans la loge qu'elle occupait au 18 de la place de la République, depuis 64 ans... On a observé que, du seuil de sa porte, la brave concierge put voir Napoléon III inaugurer le boulevard du Prince-Eugène... — *Comœdia*, 27 janvier.

Votre abonnement finit le 30 février. — Sur une bande de *l'Ami du Peuple*.

Le froid a fait deux nouvelles victimes au cours de la nuit dernière. Comme il se trouvait dans la cour du bastion 51, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, M. Alphonse Hamon, 35 ans frappé de congestion s'est affaissé sur le sol; il est décédé pendant son transport à l'hôpital Beaujon, où son état a été jugé très grave. — *Paris-Soir*, 14 février.

§

Publications du « Mercure de France ».

LOUIS PERGAUD, SA VIE, SON ŒUVRE (1882-1915), par Charles Léger, *avec la reproduction du Monument et un portrait de Louis Pergaud*. En appendice : *L'Aube, L'Herbe d'Avril et autres Poèmes*. Essai de Bibliographie. Lettre-Préface d'Antoine Bourdelle. Vol. in-16 double-couronne, 12 francs. Il a été tiré 15 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 15, à 80 francs, et 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 16 à 125, à 40 francs.

ŒUVRES EN COLLABORATION [de Charles Baudelaire] : *Idéolus, Le Salon caricatural, Causeries du Tintamarre,* avec un dessin inédit de Baudelaire et le fac-similé du Salon caricatural de 1846 donnant les soixante caricatures gravées sur bois par Raymond Pelez. Introduction et Notes par Jules Mouquet. Volume in-8 carré, 20 francs. Il a été tiré 33 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 33, à 60 francs, et 10 exemplaires sur Japon impérial hors commerce.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot. Paris. — 1932.